23me Année N° 11 1er Juin 1916

JUL 13 1916
UNIV. OF MICH.
LIBRARY

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

MARCEL PRÉVOST
de l'Académie française

SOMMAIRE

		Pages
Général Fonville	*L'Enseignement de l'École de Guerre et la Guerre.*	449
François de Nion	*Les Décombres* (fin).	489
Marc Henry	*Croquis de l'Allemagne d'avant-Guerre.* — II.	533
René Gillouin	*Émile Clermont.*	571
Ferdinand Brunot	*La Langue française en Alsace après 1648*	585
Bon de Brimont	*Poèmes.*	614
Charles Géniaux	*Le Baron du Fredou.*	625
Raymond Lantier	*La Propagande française en Espagne.*	661

Copyright 1916, *Revue de Paris.*

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1916

Dans son prochain numéro la **Revue de Paris** *commencera :*

SOUS LES PINS TRANQUILLES

ROMAN

par PAUL MARGUERITTE

LIVRES NOUVEAUX

LE VOYAGE DU CENTURION,
par Ernest Psichari.

On a déjà beaucoup parlé et beaucoup écrit sur ce livre. Il ne pouvait laisser personne indifférent. Ce n'est point seulement parce que la carrière si brillante et si courte de l'écrivain a été interrompue et consacrée à la fois par une mort héroïque, et qu'une piété attristée s'associe à notre estime profonde pour un talent que l'*Appel des armes* avait déjà manifesté. Le *Voyage du Centurion* est un livre tout frémissant d'une passion austère, mais ardente : celle du mysticisme. Il aura les sympathies enthousiastes de certains lecteurs ; d'autres l'accuseront peut-être de quelque intransigeance à l'égard de la pensée moderne. Sans doute, s'il vivait encore, son auteur adoucirait certaines de ses critiques, sous l'influence de l'Union sacrée qu'il a contribué à fonder, avec les autres héros de cette guerre. Ce n'en est pas moins un beau livre, où paraissent le soldat et le chrétien, mais où l'artiste triomphe aussi dans ses évocations du désert, traversé des souffles du rêve. Disons-le en y insistant un peu, car il semble que l'on ne l'ait pas assez dit. Le désert a trouvé en Psichari un de ses plus fervents et de ses meilleurs poètes.

LES FRONTIÈRES LORRAINES ET LA FORCE ALLEMANDE,
par Fernand Engerand.

Préparer la paix : telle est l'idée qui domine le conflit actuel. Le livre que voici fut dicté à son auteur par le souci de déterminer les conditions dans lesquelles l'industrie française pourra assurer son indépendance et son développement ultérieur. M. Engerand constate la nécessité pour elle de revendiquer non seulement la totalité des ressources du bassin lorrain, mais encore la propriété totale du bassin houiller de la Sarre. Il montre comment l'hégémonie métallurgique donne à une nation la puissance prépondérante ; comment, en 1815, la Prusse avait eu soin d'embrasser toute la partie du bassin de la Sarre qu'elle croyait utile. Voyant le profit que nous avions su tirer du reste, elle s'en empara en 1870, ainsi que des naissantes richesses en fer de la Lorraine. Notre activité révélant ensuite la valeur du sol conservé par nous, l'Allemagne s'en saisit dès le début de cette guerre-ci : elle en extrait une partie de sa présente force matérielle. Au résumé, le livre de M. Engerand est un dossier précieux à consulter pour ceux qui, en prévision de la paix, tiennent à se rendre compte des intérêts réels de la France.

L'ENSEIGNEMENT DE L'ÉCOLE SUPÉRIEURE DE GUERRE ET LA GUERRE

I

Les uns disent, — et un membre éminent du Parlement se faisait récemment à la tribune l'écho de cette thèse : l'enseignement qu'on donnait ces années dernières en France à l'École supérieure de guerre était suranné. Les campagnes du premier Empire en formaient le grand évangile, et même les campagnes les plus récentes n'y étaient étudiées que du point de vue napoléonien. Cependant, depuis quarante-cinq ans, les conditions de la guerre ont bien changé. Le système de « la nation armée » a formé un instrument de combat nouveau, tout différent des « armées de métier » du temps passé. Ni la composition, ni les qualités, ni l'esprit n'en sont les mêmes, et surtout il y a maintenant à tenir compte d'effectifs jusqu'ici inconnus, montant tout à coup à plusieurs millions d'hommes. L'allongement considérable de la portée des armes à feu, la création du tir rapide, l'invention de la poudre sans fumée et des explosifs puissants sont autant de causes de grandes transformations. Enfin interviennent les progrès de la chimie, de la physique, de la mécanique, des moyens de transport et de communication, appliqués aux choses de la guerre. Cette évolution dans la nature

de l'armée, dans son nombre, dans ses moyens matériels d'action, devait fatalement en entraîner une autre, profonde, dans le domaine stratégique et tactique.

« La tactique, a dit Napoléon, change tous les dix ans. » Les fervents de son école sont, pour cette fois, restés sourds à la parole du maître. Ils n'ont pas évolué avec le progrès. Ils n'ont pas su pressentir la forme nouvelle que revêtirait une grande guerre européenne moderne, et comme c'est eux qui donnaient le ton en haut lieu, ni nos généraux ni nos états-majors, ni nos règlements militaires ne la prévoyaient davantage. Aussi la bataille de tranchées a-t-elle surpris tous nos chefs. On n'y était préparé ni en esprit ni en matériel.

Voilà l'accusation.

Les autres soutiennent (c'est le chœur des professeurs et des forts en thème) : la doctrine de notre École supérieure de guerre contient en elle de quoi répondre à toutes les nécessités, parce qu'elle n'est pas un code de procédés, un répertoire de formules visant tel ou tel cas, telle ou telle forme de la guerre. Dérivant d'une étude approfondie et critique de l'histoire militaire du passé et du présent, elle énonce des principes applicables en tous lieux et en tout temps. Elle est une sorte de philosophie à grandes lois issues de l'expérience, lois assez générales pour pouvoir se plier à tout progrès, à toute innovation. Elle forme dans le cerveau des officiers un point d'appui solide pour leur jugement, un guide sûr qui les éclaire dans les circonstances si diverses de la guerre et qui les amène à voir vite et juste dans toute situation imprévue. Les nombreux exercices d'application, en sortant des généralités et en traitant toujours de cas concrets variés à l'infini, ont précisément pour but d'assouplir les intelligences à n'être déconcertées par rien et à trouver prompte solution à tout problème inopiné. La nouvelle forme de la guerre en était un. Nos officiers étaient tout préparés par leur dressage à l'aborder sans hésitation, et c'est ce qu'ils ont fait, comme l'a montré la suite des événements.

Voilà la défense.

Qui a tort, qui a raison?

Camarades de l'École de guerre, qui avez suivi comme moi

l'enseignement remarquable des Maillard, des Langlois, des Bonnal et autres maîtres, qu'on ne saurait trop estimer. je fais appel à vos souvenirs.

Reportez-vous au temps où, assis sur les gradins de l'amphithéâtre, à l'École militaire, nous écoutions avec déférence les voix de ces rénovateurs. Ce sera pour ces hommes un éternel honneur que d'avoir, par leur labeur acharné et dévoué, recréé une doctrine stratégique et tactique alors qu'il n'en existait même plus le souvenir. Ayant tous fait la guerre de 1870-71 et ayant eu la douleur d'y constater que nos désastres, parmi beaucoup d'autres causes, étaient dus surtout à l'indigence de notre instruction militaire, ils avaient « réuni leurs impressions, étudié le passé, profondément médité, et étaient arrivés à cette conclusion : si les Allemands, après une période de paix de cinquante ans, ont remporté leurs victoires de 1866 à 1870, c'est grâce à l'application des principes mêmes de Napoléon, qu'ils avaient longuement étudiés [1] ». Partant de là, ils avaient, au prix d'un travail ardent et patient à la fois, reconstitué les grandes lois, oubliées chez nous, qui régissent la conduite des armées. Quelles belles leçons ! Que de feu, que de conviction chez les professeurs ! Que de ferveur chez les élèves !

Le général Maillard, court, trapu, le cou dans les épaules, le col de sa tunique dégrafé pour parler plus aisément, et sa grosse tête aux traits rudes tout illuminée, nous retraçait d'une éloquence enflammée les mémorables journées de Rezonville et de Saint-Privat, où il avait combattu, et il en déduisait tout un cours de tactique et de stratégie. Le général Langlois, droit et mince dans son dolman d'artilleur, petite tête aux traits fins, ornée d'une moustache blonde, articulant nettement avec un léger accent bourguignon, nous détaillait, dans une démonstration impeccablement logique, les rôles de l'artillerie dans l'avant-garde, le combat préparatoire, l'attaque décisive. Le général Bonnal, devenu depuis l'éminent écrivain militaire que je salue ici avec respect, nous parlait en apôtre des manœuvres-types de Napoléon, nous conduisant à travers l'Europe à la suite du « Dieu de la Guerre », pour imprimer en nous la notion de « la manœuvre » :

1. Général Langlois : *Enseignements de deux guerres récentes.*

« Manœuvrer son ennemi, être un manœuvrier, c'est là tout l'art de la guerre... » Je vous entends encore, mon général, nous marteler ces mots d'un ton puissant et convaincu.

Avec le professeur de tactique de cavalerie, quelles randonnées impressionnantes faites en imagination par monts et par vaux, raids à grande envergure où, avec des masses de 20 ou 25 000 chevaux, on coupait des lignes ennemies de communication ou bien l'on disloquait sans merci des colonnes vaincues; pour peu, on fût allé jusqu'au centre des terres allemandes sommer des citadelles de se rendre, comme fit Lasalle en 1807!

Mais voici un cours d'allure plus modeste, plus terre à terre, — parent pauvre parmi ces magnats, — on l'écoute par devoir plutôt que par goût : c'est celui de fortification. Après de longues leçons sur la fortification permanente, les places, les forts, leur attaque et leur défense, il en consacre quelques-unes, comme en passant, à la fortification légère de campagne, et l'on n'y prête qu'une attention discrète. Qui nous eût dit que pour la guerre future, c'était là que nous avions le plus à apprendre?

Les séances d'amphithéâtre avaient lieu le matin, de 9 heures à 11 heures. L'après-midi, l'on se retrouvait dans de vastes salles, éclairées de hautes fenêtres, où l'on passait de longues heures en joutes de *Kriegspiel*, sous l'œil des professeurs. Deux groupes d'officiers, constituant chacun un parti dans une situation tactique donnée, bataillaient l'un contre l'autre ; l'arène était un carré de carte d'état-major à grande échelle, et les bataillons, escadrons et batteries évoluaient sous figure de petits cubes de plomb peints de rouge et de bleu. Parties d'échecs où l'on se passionnait. Qui sortirait vainqueur du tournoi? Les professeurs en décidaient, en ne manquant pas d'attribuer la défaite à l'inobservation de quelqu'une des grandes règles de la doctrine.

Cette doctrine, reconnaissons-le franchement, visait presque uniquement la guerre de mouvements. Comment en eût-il été autrement? Son origine même l'y condamnait ; car, répudiant toute allure dogmatique, tout schéma, et prétendant ne tirer ses principes que de l'expérience, c'est dans les hauts faits des grands capitaines qu'elle allait les puiser. Or ceux-ci, nul

ne l'ignore, ont été surtout de grands promeneurs d'hommes sur la machine ronde ; les jambes de leurs soldats étaient leur principal outil.

La stratégie de Napoléon, celle de son lourd plagiaire, le maréchal de Moltke, les œuvres de Jomini, Clausewitz et autres commentateurs des campagnes de Frédéric II et du premier Empire, l'histoire des guerres contemporaines formaient donc le fond de l'enseignement. Il était nettement en faveur de l'offensive, qu'il considérait comme seule capable de procurer le succès ; il rejetait délibérément la défensive passive comme fatalement vouée à succomber tôt ou tard, et n'admettait la défensive qu'à condition qu'elle fût temporaire et acceptée seulement en vue de ménager le passage ultérieur à une offensive bien préparée et féconde en résultats. L'esprit des disciples se trouvait ainsi orienté par excellence vers des combinaisons de marches bien réglées, vers la recherche d'une fructueuse opération sur une aile, un flanc ou une ligne de communications, vers une habile concentration de troupes en un lieu favorable, vers la préparation d'un coup de force ou d'adresse sur un point choisi du champ de bataille... « Monter une manœuvre » était l'expression à la mode...

L'époque dont je parle est déjà lointaine, j'en conviens. Mais si je m'en rapporte à de jeunes camarades, sortis plus récemment de l'École, on continuait encore, ces années dernières, à y cheminer à peu près dans les mêmes sentiers et, s'il y avait quelque évolution, elle ne portait guère que sur des points de détail ou sur des théories d'ordre purement spéculatif.

Cette doctrine constituait, en somme, — on peut le dire sans crainte de trop s'avancer, — une excellente préparation à la guerre telle que la représentait l'histoire. Toutefois, on partait d'une pétition de principes, qui semblait ne même pas souffrir l'examen, à savoir que, pour le maniement des troupes, on aurait toujours une certaine liberté de mouvements, ne fût-ce que pour reculer, et que l'on disposerait toujours d'un certain espace. Il n'y avait pas d'exemple qu'à moins d'être cernée ou rivée sur place par un siège, une armée eût été réduite à l'ataxie pendant longtemps. Qui alors eût pu imaginer que deux armées opposées, de plusieurs millions d'hommes chacune,

seraient condamnées à rester durant vingt mois, — et plus, — figées face à face, en ligne sur les deux berges d'un fossé long de plus de 900 kilomètres, dont les deux bouts seraient impossibles à tourner, l'un s'appuyant à une mer, l'autre à un État neutre? Qui eût pu prévoir que, dans le combat, les procédés de la guerre de siège se substitueraient partout et uniformément à ceux de la guerre de campagne? Qui eût supposé qu'il n'y aurait plus d'autre genre d'opérations que la défense et l'attaque directe de retranchements, sans faculté d'aucune manœuvre de flanc? Qui eût annoncé que l'on se battrait de près, nez à nez, comme au moyen âge, grenade et couteau à la main, à la sape, à la mine, et que l'on se bombarderait en pleins champs à coups d'énormes canons de siège? Qui eût prédit que la tranchée de campagne se renforcerait comme une parallèle obsidionale, avec boyaux, abris blindés, plates-formes bétonnées, réseaux de défenses accessoires, et qu'elle règnerait en souveraine sur tout le développement des champs de bataille?

Celui qui eût lancé pareille idée — boutade ou paradoxe — il n'y a pas deux ans encore, eût été accueilli par un universel éclat de rire. On l'eût traité de farceur ou d'illuminé.

Et pourtant... et pourtant... il y avait dans l'air des avertissements.

II

Dès 1877, un premier son de cloche avait été donné par la guerre que fit aux Turcs l'alliance russo-roumaine pour fonder — au milieu de quels chants d'allégresse ! — cette Bulgarie, qui maintenant étonne le monde par le cynisme de son ingratitude.

Plewna, Osman-Pacha ! que de gloire dans ces deux noms ! que de bruit ils ont fait en leur temps ! Comme ceux de Sébastopol et de Todleben, ils sont liés l'un à l'autre par le souvenir d'une héroïque résistance derrière des retranchements improvisés.

Les armées russes avaient traversé le Danube et marchaient de Nicopoli et Sistowa vers les Balkans. Pour en couvrir

les défilés, le général turc Osman-Pacha s'était jeté dans la petite ville de Plewna. Elle n'était pas fortifiée, mais entourée de coteaux. Osman se hâta de les garnir de tranchées. A trois reprises, les Russes tentèrent l'assaut : le 20 juillet avec une division, dix jours plus tard avec un corps d'armée renforcé, le 11 septembre avec une armée entière, comprenant celle de la Roumanie. — Autant de sanglants échecs. — Cependant, la première fois, l'assaillant avait un nombre de canons double de celui de la défense ; la seconde, il élevait cette proportion au triple et présentait, en plus, deux fantassins contre un ; la troisième, enfin, la supériorité s'accusait encore davantage, par 100 000 hommes d'infanterie contre 35 000, et 444 bouches à feu contre 70.

A quoi donc attribuer, en dépit de ces avantages, la persistance de l'insuccès? Parmi d'autres causes secondaires, la principale fut l'insuffisance de l'action de l'artillerie. Ceci demande une explication.

Lorsque le défenseur a eu le temps d'organiser sa position, soit en pleins champs en créant des ouvrages en terre, soit à la bordure d'un village en la garnissant d'obstacles et en crénelant les murs, soit à la lisière d'un bois en la renforçant de tranchées et d'abatis, et qu'il s'est, en plus, aménagé une zone de tir à grande distance par des défrichements et arrasements, la tâche pour l'infanterie de l'attaque devient singulièrement rude et laborieuse. Non seulement elle a à cheminer sous le feu ennemi pour se rapprocher à distance d'assaut, mais encore lui faut-il triompher de la matérialité même de l'obstacle qui abrite le défenseur. Avec ses seuls moyens, elle ne peut suffire à pareille tâche. Toute attaque menée par elle seule, dans de semblables conditions, est vouée à l'avortement. Pour réussir, il faut la collaboration des deux armes : canon et fusil. A l'artillerie, qui tire de loin, revient le rôle de préparer l'attaque, ce qui veut dire d'ouvrir le chemin à l'infanterie. Mission double : il s'agit, d'une part, de battre le terrain que les fantassins ont à parcourir, pour les aider à le nettoyer et à s'y maintenir ; d'autre part, il faut, par une puissante concentration de feux violents sur l'objectif même, le désorganiser, y faire brèche, le rendre inhabitable ou, tout au moins, ébranler et démoraliser les occupants au

point de les mettre hors d'état de résister à l'assaut. Les batteries se partagent le travail. Dès qu'elle est arrivée à bonne portée de fusil, l'infanterie double de son feu celui de l'artillerie, et c'est seulement grâce à cette coopération continue que l'attaque peut progresser jusqu'à la phase finale. Plus la préparation par le canon est efficace, plus l'attaque a chance d'aboutir.

Cette fonction de l'artillerie est donc capitale, et tout est loin d'être dit pour cette arme quand elle s'est employée seulement à contrebattre les pièces ennemies. Il faut beaucoup de canons, certes ; mais combien plus faut-il de projectiles ! Ceux-ci, il faut pouvoir les prodiguer à pleines mains.

Or, le 20 juillet, il n'y avait eu de la part des Russes aucune préparation par l'artillerie. La bataille n'a consisté pour eux qu'en une marche trop hardie de l'infanterie sur les tranchées, tandis que leurs batteries se contentaient de dialoguer avec celles des Turcs. En un laps de deux heures, tout était fini, à la confusion de l'assaillant, malgré son incontestable bravoure, bravoure légendaire dont tous les jours, au front, il nous donne encore de magnifiques témoignages.

Le 30 juillet, on fit un peu mieux : la leçon avait porté. Mais on ne fit pas encore ce qu'il fallait. L'attaque fut précédée, sur toute la ligne, par une longue canonnade qui dura de 7 heures du matin à 3 heures du soir, et à laquelle prirent part 130 bouches à feu. C'était une préparation. Mais que valait-elle? Elle ne consistait, en somme, qu'en un bombardement prolongé, dont les coups s'égrenaient sur des kilomètres d'étendue et ne faisaient, au fond, pas grand mal.

On tirait des obus de canons de campagne. Ils étaient très loin de valoir ceux que lance aujourd'hui notre 75. Quand l'un d'eux frappait au but, ce qui n'arrivait pas toujours, — il ne réussissait qu'à faire couler un peu de terre du parapet et il restait pour ainsi dire sans effet sur les simples tranchées, dont le relief au-dessus du sol était insignifiant. Contre le défenseur, il était à peu près aussi inoffensif ; car celui-là, pour se garer, n'avait qu'à se coller contre le parapet et à laisser tranquillement passer la rafale au-dessus de sa tête. Les Turcs ne s'en faisaient pas faute : assis dans leurs tranchées, le dos appuyé à la paroi, ayant à côté d'eux des caisses

pleines de cartouches, ils attendaient flegmatiquement en fumant des cigarettes l'approche de l'infanterie russe et, dès qu'elle se trouvait à bonne portée, ils l'inondaient soudain d'un feu terrible de leurs fusils à tir rapide. Surprise, celle-ci s'arrêtait et se couchait. Pour repartir, il fallait se remettre debout, s'offrir en cible à des tireurs abrités, peu vulnérables, non ébranlés, brûlant des cartouches à profusion. Après quelques bonds, l'élan offensif était brisé. Si l'on arrivait cependant à enlever une tranchée de première ligne, c'était à bout de souffle et de cartouches, et les réserves turques des tranchées de deuxième ligne, qui étaient toutes fraîches, que le canon russe n'avait pas meurtries, qui avaient surabondance de munitions, prononçaient un retour offensif presque toujours couronné de succès. L'artillerie russe n'avait ni ruiné les ouvrages, ni délogé le défenseur. Sa préparation, en un mot, était nulle.

Lorsque, pour la troisième fois, les Russes se présentèrent devant Plewna, le 7 septembre, Osman-Pacha avait achevé ses retranchements qui, en juillet, n'étaient qu'ébauchés. La ville en était alors complètement entourée. Le système consistait en une série de redoutes de fort relief, échelonnées sur deux ou trois rangs de profondeur, la plupart armées de quelques canons. Elles étaient reliées entre elles par des tranchées-abris, lesquelles étaient elles-mêmes couvertes par une ou plusieurs lignes d'autres tranchées, précédées de trous de tirailleurs.

Quant aux Russes, instruits par l'expérience, ils avaient réfléchi, reconnu que pour prendre la place, il fallait un effort autrement considérable que ceux tentés jusque-là et, cette fois, ils amenaient 444 bouches à feu, dont 20 de siège, encadrées par 100 000 hommes. La quantité d'artillerie, énorme pour l'époque, dont des pièces lourdes, était le signe qu'on avait compris l'importance capitale de la préparation par le canon et, en même temps, une notion nouvelle s'était introduite dans les procédés de combat : c'était l'obligation pour l'infanterie de se protéger dans sa marche par des tranchées creusées au fur et à mesure des progrès ; le cheminement, la pelle à la main, était prescrit d'une façon formelle.

Dans la nuit du 6 au 7 septembre, l'artillerie russe prend ses emplacements et, dès le matin du 7, elle ouvre le feu. L'attaque générale était primitivement fixée au 9. Mais, le 8 au

soir, la préparation est jugée insuffisante ; on y consacre encore le 9 et le 10, et l'on arrête la date du 11 à 3 heures du soir pour l'intervention de l'infanterie. A la fin de la journée du 10, la préparation paraît encore douteuse. Mais comment la prolonger davantage? Ces quatre jours de bombardement ont presque complètement vidé les coffres et les échelons de ravitaillement. Il reste à peine de quoi aider la marche de l'infanterie. On ne peut attendre plus.

A l'heure dite, l'attaque se déclenche donc. Mais elle n'aboutit qu'à des succès locaux, comme la prise des redoutes de Grivitza par l'armée roumaine, ou éphémères, comme l'enlèvement à la baïonnette des retranchements des Montagnes Vertes par le général Skobeleff lui-même, chargeant à la tête de ses régiments. Dans son ensemble, elle échoue de même que les précédentes, et pour les mêmes causes. Pour la troisième fois, les canons russes se sont montrés impuissants, malgré une avalanche de fer lancée pendant quatre jours, à niveler les retranchements du Pacha ou à les rendre inhabitables. Pour obtenir un résultat satisfaisant, il eût fallu des concentrations efficaces de feux sur des objectifs *limités*, l'emploi de projectiles capables de les démolir, et surtout une dépense énorme de munitions. Les Russes ne possédaient ni les canons, ni les obus, ni les approvisionnements nécessaires.

Rebutés, ils renoncèrent aux attaques de vive force et se bornèrent à réduire la position par la famine, après cinq mois d'investissement.

La résistance de cette place forte, tirée de terre en quelques jours par le génie d'un homme, a été le fait saillant de la guerre turco-russe. La valeur imprévue que prenait tout à coup la fortification légère, traitée assez volontiers jusque-là comme un accessoire, fut une révélation. Elle n'était pourtant, à y réfléchir, qu'une conséquence naturelle des transformations de l'armement.

Au temps des armes à âme lisse, qui se chargeaient lentement par la bouche, on ne connaissait ni les grandes portées, ni les feux rapides dont nous faisons usage aujourd'hui. Le tir du fusil n'était guère utilisé que jusqu'à 200 mètres, et le tir réellement efficace du canon s'exécutait *à mitraille* à 300 ou 400 mètres. Grâce à ces portées limitées, il était possible

à l'infanterie de l'attaque d'arriver, sans grand dommage, assez près des ouvrages à enlever. L'assaut était alors préparé par un tir d'artillerie à mitraille, d'une violence extrême, qui ne durait que quelques minutes et cessait brusquement. Le clairon sonnait la charge et, dans l'épaisse fumée qui lui servait de masque et de protection, l'infanterie se lançait à la course, baïonnette en avant. Il lui suffisait d'un bond pour atteindre la tranchée. C'est ainsi que se sont encore passées les choses à la prise du bastion de Malakoff.

Avec les armes modernes, il en est tout autrement. Les portées se sont démesurément allongées, le chargement par la culasse a procuré un gain de vitesse considérable, le tir s'est prodigieusement accéléré, les obus se sont transformés de manière à porter à des milliers de mètres au delà de la bouche du canon les effets de l'ancien tir à mitraille. L'infanterie, avant de parvenir à distance d'assaut, a maintenant un long chemin douloureux à parcourir, d'abord sous l'arrosage de l'artillerie seule, puis sous les rafales combinées des shrapnells et des balles. Elle se voit forcée d'aller lentement, avec précautions, d'abris en abris. en se terrant elle-même. Au dernier moment, elle se trouve soumise à l'ouragan des feux rapides à répétition. Elle ne pourra partir à l'assaut qu'à condition de surgir d'un ultime couvert tout proche de l'objectif, tel que pli de terrain, angle mort, boqueteau, tranchée, etc..., et qu'à condition encore que le bond à faire soit extrêmement court. Nous voilà loin des errements d'autrefois.

A mesure que le défenseur, posté en tout repos derrière un bon abri, disposera d'armes à feu plus perfectionnées, l'approche et surtout l'abordage deviendront plus ardus pour l'attaque. La valeur de l'obstacle s'en accroîtra d'autant. Par exemple, la poudre sans fumée, en supprimant le brouillard qui enveloppait l'assaillant, l'a rendu plus visible au défenseur, c'est-à-dire plus vulnérable. Celui-ci, au contraire, non seulement n'a rien perdu du bénéfice de son abri, mais encore il a gagné de pouvoir y rester dissimulé pendant plus longtemps, puisque sa présence n'est plus révélée par la fumée de ses coups de feu, et il a, en plus, acquis l'avantage de mieux distinguer son ennemi pour le fusiller. Tout le profit est donc pour lui. L'obstacle en prend une nouvelle plus-value. Il con-

tinuera à en être ainsi à chaque progrès des éléments du tir, — la mise en service des mitrailleuses dans les tranchées le démontre encore, — et cette loi jouera jusqu'au jour où le canon, soit par le nombre de ses projectiles, soit par leurs calibres, soit par leurs aménagements intérieurs, soit par l'emploi d'explosifs puissants, aura trouvé le moyen de démolir de loin les tranchées ou de les rendre intenables.

En 1877, on était loin d'en être arrivé là. Sur le moment, l'impression faite sur le monde militaire par les événements de Plewna fut très vive. Elle ne fut cependant ni aussi durable, ni aussi féconde qu'on serait tenté de le supposer. La guerre franco-allemande de 1870 était trop récente pour ne pas retenir encore passionnément l'attention. La plupart des officiers de notre armée, notamment tous ceux des grades élevés, — à très peu d'exceptions près, — y avaient pris part. Son histoire commençait à être bien connue, tant par nos propres documents que par les relations et les mémoires publiés outre-Rhin. Tous ceux qui avaient joué un rôle, si faible fût-il, dans ce drame poignant, s'étaient jetés avec fougue dans l'étude de ses péripéties. On avait été battu ; on voulait savoir pourquoi et comment. On était ardent à connaître les fautes commises, les causes de désastres, curieux d'analyser les méthodes et les procédés du vainqueur, impatient de trouver les remèdes et de combler les lacunes.

L'élite des intelligences militaires s'était vouée à la tâche de reconstituer un enseignement supérieur : l'École de guerre venait d'être ouverte en 1876. Tous les règlements tactiques, renouvelés, avaient paru la veille ou étaient encore en voie de réfection. Le réglement de manœuvres de l'infanterie n'était vieux que de deux ans, celui de la cavalerie d'un an seulement. L'armement aussi était changé. Le fusil Gras ne datait que de 1874, et les canons de Bange de 80 et de 90 millimètres, qui faisaient de notre artillerie la première du monde, entraient à peine en service. C'était un bouillonnement, un énorme travail encore inachevé de réorganisation matérielle et de renouvellement des idées. Il absorbait toutes les activités. Les observations suggérées par les batailles de Plewna, — quelque intéressantes qu'elles fussent, — arrivaient trop tôt pour trouver place dans ce grand œuvre.

III

Vingt-deux ans s'écoulèrent dans la paix. La préparation à la guerre ne chôma point pourtant. Le magnifique essor de la science et de l'industrie fut largement exploité, et l'armement subit, en ce court espace de temps, une transformation aussi radicale que celle qu'il avait mis plus d'un siècle à accomplir auparavant. Coup sur coup, on vit apparaître le fusil à magasin, qui fut en France le Lebel, le canon à tir rapide, — chez nous le populaire 75, — la poudre sans fumée, l'obus-torpille. Il allait de soi que chacun de ces progrès devait avoir une répercussion sur les procédés de combat. Aussi s'ingéniait-on à découvrir, au fur et à mesure, la tactique la mieux appropriée. Les gens de métier méditaient, discutaient, écrivaient. Sur les champs d'exercices, dans les polygones, dans les camps d'instruction, aux grandes manœuvres, on se livrait à des expériences variées de tir et d'évolutions. Mais, pour fixer les idées, il manquait la sanction de la bataille. Aucun grand fait de guerre n'était venu montrer la voie où s'engager. On tâtonnait. En cette seule période, nos règlements de manœuvres furent refondus jusqu'à cinq fois, sous l'influence des conceptions les plus divergentes.

Un jour, le canon retentit aux antipodes, sur les terres lointaines de l'Afrique du Sud. Les Anglais faisaient la guerre aux républiques de l'Orange et du Transvaal.

L'opinion publique crut d'abord à quelqu'une de ces expéditions d'outre-mer, comme on en avait tant vu depuis quelques années, dont on suivait les péripéties avec intérêt et curiosité, mais qui demeuraient classées dans une catégorie particulière d'opérations, car ni les effectifs en conflit, ni les moyens en action, ni les méthodes employées n'étaient assimilables à ceux qui figureraient dans une grande guerre européenne. Il n'était pas jusqu'à l'un des deux adversaires qui ne fut d'une essence spéciale : les Boërs n'avaient pas d'armée au sens propre du mot, mais tout au plus une milice improvisée de fantassins montés, des groupements de bandes, appelées commandos, qui n'avaient aucune instruction tactique,

pas de discipline, pas de commandement organisé ; ils étaient habiles tireurs au fusil, mais presque dépourvus d'artillerie. On s'apprêtait donc à marquer les coups, bien plutôt en spectateur qu'en observateur, car on était loin de se douter qu'il pût s'en dégager quelque découverte tactique extensible aux grandes armées du vieux monde. On fut vite désabusé.

Tout d'abord, un premier sujet d'étonnement fut donné par les revers du corps expéditionnaire anglais, placé sous les ordres du général Redwers Buller. Fort de 50 000 hommes de troupes de métier, bien équipées et bien armées, qui s'appuyaient sur 30 000 autres soldats britanniques déjà débarqués dans la colonie du Cap, il était battu en plusieurs rencontres par les 35 000 paysans africains qui avaient pris les armes et il demeurait pendant plusieurs mois immobilisé sous leurs fusils (octobre 1899-février 1900). A la surprise générale, la Grande-Bretagne était obligée, pour le soutenir et pour mener à bonne fin son entreprise, de faire un effort militaire qui dépassait toute attente ; c'était le plus considérable qu'elle eût eu à accomplir depuis cent ans. Il lui fallait mettre sur pied une armée de 150 000 hommes, sous les ordres de son homme de guerre le plus réputé, le maréchal Roberts, qui emmenait comme chef d'état-major le général Kitchener, aujourd'hui titutaire du portefeuille de la Guerre en Angleterre. Par ses envois successifs dans l'Afrique du Sud, elle transportait plus de 250 000 hommes et elle était entraînée à des sacrifices pécuniaires se chiffrant par plusieurs milliards. Mais ce qui mit le comble à la stupéfaction, c'est que, malgré l'énormité des moyens déployés contre elles, — massue brandie par un géant pour assommer un pygmée — les bandes boërs parvinrent à prolonger la résistance pendant plus de deux années et demie. Comment s'y prenaient donc les campagnards du Transvaal et de l'Orange pour arriver, en dépit de leur si grande infériorité en nombre et en armement, à tenir tête si vaillamment et si longuement aux troupes aguerries de la vieille Angleterre?

Leur moyen était simple, presque enfantin : ils jouaient de la tranchée, mais ils en jouaient avec une maîtrise supérieure.

La première fois que les Anglais les rencontrèrent, autrement qu'en combats d'avant-postes, ils éprouvèrent une ter-

rible surprise. C'était le 28 novembre 1899. La division de lord Methuen, marchant du sud au nord, avait à franchir une rivière, la Modder. Des reconnaissances faites la veille même, par le général en personne, s'accordaient avec les rapports des espions pour signaler que les Boërs avaient entièrement évacué le pays au sud du cours d'eau et semblaient opérer une concentration à quatre lieues plus au nord. Forte de ces assurances, la colonne s'avançait en toute sécurité dans la campagne déserte et silencieuse. Tout d'un coup, au moment où elle n'est plus qu'à 600 ou 700 mètres de la rivière, une fusillade nourrie déchire l'air ; les balles pleuvent dru ; les hommes tombent par douzaines. Et l'on ne voit pas un ennemi. L'invention de la poudre sans fumée, en rendant le tireur invisible, pour peu qu'il masque sa personne, a introduit dans le champ de bataille une angoisse de plus, et non la moindre. Pendant tout le jour la division Methuen resta clouée sur place, sans pouvoir avancer ni reculer, et quand, le lendemain matin, elle s'apprêtait à reprendre la lutte, elle s'aperçut qu'elle n'avait plus personne devant elle. Les Boërs avaient détalé dans la nuit.

L'inspection du champ de bataille ménageait aux Anglais plus d'un étonnement ; car les Boërs avaient su exploiter avec une habileté consommée les conditions topographiques de leur position.

Ils s'étaient installés à la fois sur les deux rives : sur celle du nord, une ligne principale, jalonnée par des emplacements de batteries et par des tranchées ; elle appuyait sa droite aux dernières maisons du village de Modder-River, sa gauche à une ferme fortifiée, et elle embrassait par sa forme concave toute la zone d'approche. Parallèlement à elle, sur la rive sud courait une avant-ligne, très proche de la rivière. Là, pas de batteries ; rien que des tranchées d'infanterie, mais celles-ci si bien dissimulées dans les herbes du rivage que, de leur propre aveu, les Anglais combattirent toute la journée sans se douter de leur existence. Leur découverte fut pour eux une révélation. Ils s'expliquèrent seulement, à leur vue, l'effet de surprise foudroyante qui les avait cloués au sol et l'impossibilité où ils avaient été d'avancer tant qu'elles avaient été tenues.

Les tranchées des Boërs, lors des premières affaires, cou-

ronnaient les crêtes. Cette fois, elles serpentaient au bas des pentes. Ce changement provenait de ce que les républicains, ayant remarqué que l'occupation des hauteurs rendait leur tir fichant et créait un angle mort à l'avantage de l'ennemi, avaient préféré, dans la suite, installer leurs tireurs en plaine, ce qui leur procurait, à l'aide de quelques débroussaillements, une zone de rasance étendue, et en même temps soustrayait mieux la tranchée au repérage des artilleurs anglais.

Cette tranchée, d'ailleurs, différait essentiellement dans son modèle de ce qu'on avait vu jusque-là. La tranchée-abri de type usuel consistait en un fossé pour homme debout, à genoux ou couché, plus large du haut que du bas et précédé d'un petit parapet de quelques centimètres de hauteur. Celle des Boërs n'était plus qu'un simple fossé, très profond, sans aucun parapet, dont la terre d'excavation avait été soigneusement éparpillée en avant et en arrière et cachée sous des végétations. Étroite du haut et large du bas, affectant à peu près le profil d'une bouteille, elle assurait une protection contre les éclats d'obus et elle permettait aux occupants des dépôts de vivres, de munitions, et même du matériel de couchage. La consolidation des parois par des sacs à terre, des plaques de zinc, des fascines, procédé emprunté aux travaux de siège, était une autre nouveauté ; elle supposait l'intention de stationnements prolongés et l'appoint des chemins de fer pour les transports. En avant, des réseaux de fils de fer ; c'était leur première apparition en pleins champs, loin des glacis des forteresses. Les Boërs en firent un usage constant et aussi copieux que leurs ressources s'y prêtèrent. Ils furent en cela nos éducateurs. Mais combien l'élève a dépassé le maître ! Qui pourrait dénombrer les millions de kilomètres de ce fil qui s'entrecroisent aujourd'hui sur la mappemonde, à travers l'Europe, l'Afrique et l'Asie?

La longueur de l'avant-ligne boër était d'environ quatre kilomètres, celle de la principale, de six. Ni sur l'une, ni sur l'autre, la tranchée n'était continue ; elle se composait d'éléments avec flancs en retour, qui battaient les intervalles, interceptés par des défenses accessoires, et les positions de l'arrière commandaient celles de l'avant. Pour l'ensemble, une dizaine de kilomètres. Les Anglais en induisirent qu'ils avaient eu

affaire à un très fort parti. Erreur : les Boërs étaient à peine 3 000.

Enfin, constatation pénible pour les soldats britanniques, et surtout pour les artilleurs : les tranchées n'avaient presque pas souffert de la canonnade. Celle-ci avait cependant duré de 5 heures du matin à 5 heures du soir.

Ces observations contenaient, en germe, toutes les leçons qui se dégagèrent, par la suite, de la guerre du Transvaal. Sur des positions choisies à l'avance, généralement le long de rivières, quelquefois au pied d'alignements de coteaux, les Boërs garnissaient de séries de tranchées des fronts démesurément grands relativement aux effectifs appelés à les défendre. A Maggersfontein, par exemple, pour sept kilomètres, 5 000 fusils ; à Colenso, pour dix kilomètres, 4 à 5 000 ; à Spionkop, pour vingt kilomètres, les 7 ou 8 000 de Botha, etc. Là, en chasseurs de fauves bien plus qu'en soldats, ils attendaient patiemment à l'affût leur ennemi et, grâce à leur mobilité, — car ils étaient tous montés, sans pour cela faire acte de cavalerie, — ils opéraient des concentrations rapides aux points menacés, suppléant ainsi au nombre par des groupements momentanés. Mais leur tactique était exclusivement stationnaire, défensive pure, incapable d'exploiter par une contre-offensive un succès remporté.

Sur ces longues lignes, où jamais ils n'eurent un fusil par mètre courant, proportion qui était regardée en Europe comme un minimum pour la défense, il leur arriva de défier pendant deux mois, sur la Modder, et autant sur la Tugela, toute attaque frontale des Anglais. Pas une fois ceux-ci ne parvinrent à enlever de vive force une position retranchée. Le corps expéditionnaire en fit la dure expérience. En une seule semaine, celle du 15 décembre, qu'à Londres on baptisa « la semaine noire », il essuya, pour l'avoir tenté, trois douloureux revers, à Maggersfontein, Stormberg et Colenso ; un peu plus tard, ce fut l'échec de Spionkop. Aussi, dans la suite, les chefs britanniques renoncèrent-ils complètement à cette « entrée dans la zone de mort », qui coûtait si cher pour des résultats nuls, et ne cherchèrent-ils le succès que par des menaces sur les ailes ou de larges mouvements débordants. C'est ainsi qu'opéra sir Redwers Buller pour passer la Tugela, et c'est

ainsi qu'agit ensuite le maréchal Roberts. Mais cette manière exigeait une grande supériorité d'effectifs, qui permît de fixer le défenseur sur ses positions tout en le manœuvrant sur un flanc.

Sans doute, l'extension des fronts est un des caractères de la tactique spéciale des Boërs, basée sur leur mobilité. Mais elle est aussi une conséquence de l'adoption de la poudre sans fumée, de la rapidité du tir et de l'augmentation de la portée, qui donnent les moyens de toujours voir clair en avant de la ligne de feu, d'économiser le nombre des tireurs et de battre de plus loin les espaces. En cela, elle était intéressante à noter.

Les Boërs avaient peu de canons. Les Anglais en avaient relativement une grande supériorité. Elle ne leur servit de rien dans leurs attaques. Cette constatation, au moment de la guerre du Transvaal, a beaucoup frappé. A Maggersfontein, trois jours de bombardement, où chacune des trente pièces anglaises dépense plus de mille gargousses, n'arrivent à mettre hors de combat que 150 Boërs et ne produisent même pas un effet d'intimidation. A Colenso, les quarante-deux canons du général Redwers Buller vident leurs caissons pour atteindre une trentaine d'ennemis. Sur la haute Tugela, d'interminables bombardements, d'une durée de plusieurs jours, ne donnent aucun résultat. A Paardeberg même, où le camp de Cronje, cerné par un cercle de feu, fut, pendant huit jours et huit nuits, battu par quatre-vingt-dix-huit canons de tous calibres, il y eut 100 hommes touchés, sur un effectif de plus de 4 000. Quant aux tranchées, elles étaient à peine écornées; de loin en loin, un petit éboulis, promptement réparé.

Après les expériences de polygone faites en Europe, qui avaient éveillé tant d'espoirs et provoqué tant de dithyrambes en l'honneur des effets foudroyants du tir rapide à shrapnells et des obus à mélinite, cordite et liddite, on s'attendait à tout autre chose. Que d'illusions fauchées par la réalité ! Et cependant l'artillerie anglaise n'était plus dans l'état d'infériorité où se trouvait la vieille artillerie russe à Plewna. Elle jouissait d'à peu près toutes les propriétés du matériel moderne : poudre sans fumée, explosifs, tir rapide; elle comprenait, avec des pièces légères, des obusiers, et même des canons de marine.

De son impuissance, il semble qu'il faille chercher la cause dans la dispersion des coups sur des fronts trop étendus et surtout dans l'absence de réglage. Cette opération, sur des tranchées invisibles à la jumelle, et formant des buts extrêmement étroits, est particulièrement ardue. Elle ne peut être menée à bien que si des observateurs, cachés eux-mêmes, réussissent à se placer de manière à distinguer le but ; ils sont obligés généralement de s'en approcher jusqu'aux limites du terrain occupé par l'infanterie amie et se relient par téléphone aux batteries en arrière. Dans la guerre actuelle, où les tranchées ennemies sont très voisines l'une de l'autre, il est possible aux observateurs d'établir dans la tranchée française des postes d'où ils découvrent la tranchée allemande. Il y a, aujourd'hui, en plus, le réglage par l'observation au moyen d'aéroplanes. Ces conditions n'existaient pas pour les Anglais dans la guerre sud-africaine, et il n'est pas étonnant qu'ils aient dépensé en pure perte des milliers de tonnes de projectiles.

Si les Boërs ont fini, en dépit de leur résistance, par succomber sous le nombre, ils ont, dans tous les cas, démontré dès 1899, de magistrale façon, le parti merveilleux qu'on pouvait tirer de l'emploi généralisé, dans la guerre de campagne, d'une simple tranchée bien enfoncée dans la terre, et ils ont donné l'occasion de confirmer ce qu'on avait déjà appris vingt-deux ans plus tôt, à savoir que, pour démolir de loin cette tranchée mince et ses défenseurs, il faudrait une masse énorme de canons, de tous calibres, et une consommation incalculable d'obus munis d'explosifs.

IV

Les tableaux insolites de la guerre du Transvaal avaient un peu déconcerté. Que fut-ce, quatre ans plus tard, avec celle de Mandchourie?

Là, de grandes armées opposées demeuraient, en pleins champs, pendant des mois et des mois, figées l'une devant l'autre, chacune retranchée dans ses lignes, qui atteignaient,

comme devant Moukden, jusqu'à 100 kilomètres de longueur. Et ces lignes, à mesure que se prolongeait le stationnement, prenaient de plus en plus figure de travaux de siège : parallèles enfoncées, aux parois revêtues de sacs à terre, de gabions, de fascines, de madriers, où s'échelonnaient la tranchée de tir, celle de soutien, celle de repos ; places d'armes pour les rassemblements ; épaulements et plates-formes pour les batteries ; boyaux de communication tracés en zig-zag. De loin en loin, un ouvrage plus fort pour étayer. En avant, des postes d'écoute, des trous de tirailleurs, des abatis, d'épaisses rangées de fils de fer, plusieurs fois répétées. Partout, des liaisons électriques et téléphoniques. Des projecteurs lumineux pour surveiller de nuit, des ballons captifs pour surveiller de jour.

Cet enfouissement des combattants, des canons, l'absence de fumée des armes à feu donnaient au champ de bataille, vu d'un peu loin, l'apparence du vide. Pour tout signe de vie, le grondement continu des batteries et des crépitements passagers de fusillades. Mais, dans cette immense taupinière, la multitude humaine qui grouillait à demi souterraine, se battait avec rage et revenait aux formes désuètes des luttes du XVIIIe siècle : corps à corps dans les fossés à coups de hache, de serpe, de baïonnette, usage d'engins que l'on croyait à jamais abolis, tels que la grenade à main et le mortier de bois lanceur de bombes de fortune, cheminements à la sape et à la mine, fougasses, camouflets, etc., en un mot, tout l'attirail et toute la technique de siège.

Eh quoi ! c'était là la guerre de campagne? Où étaient le mouvement, le brouhaha, les chevauchées, les charges, les tambours et les trompettes d'antan?

La pelle et la pioche avaient un rôle aussi important que le fusil. Les événements le démontrèrent dès le début. Les Japonais qui, malgré leur instruction très développée de terrassiers, n'étaient partis de leurs garnisons qu'avec un outil pour trois, en réclamaient davantage au lendemain de la bataille de Nanshan, dans le premier mois de la guerre, et ils portaient la proportion au double. Quant aux Russes, grands remueurs de terre par tradition, ils étaient pourvus et entraînés en conséquence. Dans l'attaque, aussi bien que dans la défense, la tranchée se creusait comme par enchantement,

amorcée par les éléments de première ligne, — un homme sur deux travaillant, couché sur le côté, tandis que l'autre tirait, — puis continuée par les troupes de soutien, achevée par les fractions des réserves, à profondeur d'homme debout, enfin reliée aux autres rangées par des boyaux, et bientôt le champ de bataille se trouvait ainsi découpé en un réseau serré de canaux.

Inévitablement, dans une pareille guerre, le besoin de troupes techniques, principalement de pionniers, devait se faire vivement sentir. Aussi leur proportion vis-à-vis des autres armes s'accrut-elle sensiblement au cours de la campagne, surtout chez les Russes. Mais, tandis que ceux-ci les chargeaient uniquement de travaux de défense et de voirie, sans les faire participer aux attaques de leur infanterie, les Japonais leur confiaient la mission essentielle et capitale de préparer les assauts, en tête des colonnes, par la destruction des défenses accessoires, notamment des fils de fer ; en maintes occasions, comme à Moukden ceux des 6e et 10e divisions, ils se signalèrent par leur audace et leur ténacité, sans s'arrêter aux pertes, et ils furent les premiers ouvriers du succès.

Un nouveau venu dans l'armement, qui renaissait de ses cendres, ne tardait pas à se tailler aussi une place qui allait toujours grandir. La mitrailleuse, enterrée après ses déboires de 1870, et exhumée par les Anglais pour servir uniquement aux expéditions coloniales, avait montré au Transvaal qu'elle ne méritait peut-être pas les dédains dont on l'avait flétrie et, au moment de la guerre de Mandchourie, quelques armées européennes commençaient discrètement à y revenir. Les Japonais, à leur entrée en campagne, n'en avaient qu'une douzaine, du type Maxim; par la suite, ils les multiplièrent au point qu'à Moukden ils en avaient deux cents, et les Russes, après avoir commencé par seize, finissaient par en posséder quatre-vingt-huit. A quoi attribuer ce retour de fortune? Les faits avaient parlé : dès le 1er maï, au passage du Yalou, puis le 30 août, à Liao-Yang, les Russes avaient eu fort à se louer du « moulin à balles » et, le 12 octobre, à Pensikou, c'était le tour des Japonais de lui devoir un succès, remporté par la cavalerie du prince Kanin. La mitrailleuse avait des effets foudroyants, terrifiants. Tireur dépourvu de nerfs, elle fauchait avec une précision imperturbable et, avantage imprévu,

elle dépensait très peu de cartouches, un tac-tac-tac de quelques minutes lui suffisant pour accomplir sa sanglante besogne. Très utile dans la défense, où elle constituait un organe de flanquement incomparable, surtout sous caponnière ou sous blockhaus, elle trouvait aussi, dans l'attaque, l'occasion de bien s'employer, surtout pour garnir vivement un point conquis et en écarter toute contre-attaque par un feu rapide. Dans la guerre de tranchées elle rencontrait son lieu d'élection.

La bataille autrefois était brève dans l'espace et dans le temps. Rezonville et Saint-Privat, qui ont été les deux plus grandes batailles contemporaines avant celles de Mandchourie, se sont déroulées sur des fronts de 16 à 18 kilomètres et ont été terminées chacune en moins d'une journée. Sous le premier Empire, les plus longues ont duré deux jours. A Liao-Yang, c'est par cinq journées de lutte acharnée qu'il faut compter, au Cha-Ho par dix, à Moukden par quinze, et les fronts, pour mêmes effectifs, sont triples de ceux du passé : par exemple, à Liao-Yang et au Cha-Ho, où le champ de bataille embrasse 50 kilomètres, le nombre des combattants est comparable à celui de la journée de Saint-Privat, et à Moukden, sur une ligne de 100 kilomètres, s'entretuent 350 000 Japonais et 300 000 Russes, armés, de part et d'autre, de 1 070 et 1 450 canons. Au Transvaal on avait déjà constaté une augmentation, et même beaucoup plus grande; mais là, il y avait manifestement exagération, due au caractère très spécial de la tactique boër.

Si l'on s'en réfère aux tableaux des pertes subies, la lutte, sur toutes les parties de ces vastes fronts, a été aussi ardente et opiniâtre qu'elle le fut autrefois sur des fronts restreints pour le même chiffre de troupes. Pour s'être étiré, le combat n'a rien perdu de sa violence. La dimension des fronts en Mandchourie serait donc en rapport avec les effectifs, et l'extension ne serait qu'un corollaire, à la fois du perfectionnement des armes et de l'emploi généralisé de la fortification légère, qui permettent de s'étaler davantage et avec moins de densité, tout en économisant sur les réserves.

Quant au prolongement des batailles en durée, il s'explique par le piétinement, la lenteur et le renouvellement d'efforts qu'impose au combat l'existence de retranchements.

En dépit de leur longueur, les fronts de fortification passagère ou semi-permanente édifiés en Mandchourie demeuraient, comme ceux de Plewna et du Transvaal, à peu près inviolés. Jamais les Russes n'en forcèrent. Jamais les Japonais n'en firent tomber par attaque directe. Sans doute, il leur arriva de prendre d'assaut des bouts de ligne, d'enlever un ouvrage ; mais ce ne furent là que des succès locaux et, en aucun cas, un événement décisif générateur de la victoire. Au Yalou, la ligne russe tomba parce que débordée, au nord, par la droite (12e division) de l'armée Kuroki. A Liao-Yang, ce fut la même manœuvre. A Moukden, la IIIe armée, amenée de Port-Arthur par Noghi, vint, par un large mouvement à l'extrême gauche des forces japonaises, menacer la ligne de communications des Russes. Ces exemples pourraient être multipliés.

Une seule fois, à Nanshan, les Japonais, en pénétrant par leur droite dans les retranchements ennemis, déterminèrent le gain de la bataille. Mais, là encore, ils furent aidés par une action de flanc. Ils attaquaient, dans le sens de sa longueur, l'isthme de Kinchéou, qui se rétrécit à Nanshan jusqu'à 3 500 mètres. Ils étaient dix contre un. La droite et le centre russes, protégés par leurs défenses accessoires, leurs propres feux et ceux des gros canons de la canonnière *Bobr*, ne furent même pas abordés. Mais la gauche, criblée de flanc et à revers par les quinze pièces de 12 à 27 centimètres d'une flottille embossée par l'amiral Togo, n'ayant pu rester dans ses tranchées rendues inhabitables, les Japonais n'eurent que la peine de les occuper. Ils s'y portèrent à travers la mer, de l'eau jusqu'aux aisselles, et, quand ils y arrivèrent, n'y trouvèrent personne. Pas plus là qu'ailleurs, il n'y eut chute de la position sous une action directe de vive force. Pas une fois il n'y eut, à proprement parler, un percement de front.

L'artillerie de campagne, malgré les progrès réalisés, se montrait toujours impuissante contre les tranchées, comme à Plewna, comme au Transvaal. On essaya donc de l'artillerie lourde.

Dès le Yalou, les Japonais avaient reconnu ses bons offices. En plus de leurs canons de campagne, ils comptaient là vingt mortiers de 12 centimètres, les seuls qu'ils eussent encore dans la zone des opérations, et ils furent si satisfaits de leurs

services que, malgré leurs habitudes de retenue et de discrétion, ils ne purent se défendre d'en chanter les louanges. A Berlin on les entendit. L'Allemagne venait d'entrer dans la voie de l'artillerie lourde de campagne. Toute la presse militaire germanique applaudit en chœur, comme à un succès national. A Nanshan, où ils n'avaient sur leur front que de l'artillerie légère, les Japonais voyaient leurs efforts rester stériles, si n'était intervenue la collaboration féconde des gros canons de la marine. Aussi, à mesure qu'avançait la guerre, développèrent-ils de plus en plus leur armement en pièces lourdes. A Liao-Yang ils en avaient 68, au Cha-Ho 80, à Moukden 170 (mortiers de 12, 15, 21 centimètres).

Il en fut de même chez les Russes. Au début, ils en étaient dépourvus dans leurs formations de campagne. C'est à Nanshan qu'ils apprirent ce qu'on pouvait en attendre. Sur cette position, se trouvaient installées 22 grosses bouches tirées des arsenaux de Port-Arthur. C'étaient des canons de vieux modèle. Néanmoins leurs feux, combinés avec ceux de la canonnière, furent si utiles, qu'à partir de ce jour le commandement russe ne cessa d'en réclamer. A Liao-Yang il en avait 56, au Cha-Ho 80, à Moukden 250 (mortiers de 12 et de 15 centimètres).

Les Japonais avouent qu'au cours de la bataille de Moukden, ils furent arrêtés dans leur attaque sur Chenampou, lors de la reprise de la colline Poutilof, par le tir des mortiers russes de 12 et 15 centimètres. De leur côté, les Russes, par la voix du colonel Nezamov, reconnaissent que, dans la même bataille, à l'attaque par les Japonais de la redoute dite « du chemin de fer » au sud de Hantchenpou, les obus nippons de 8 et 11 pouces (15 et 21 centimètres) produisirent des effets matériels et moraux considérables : destruction de blindages, asphyxie des défenseurs, etc. C'est seulement grâce à cette préparation intensive que l'assaillant finit par s'emparer d'une position qui résistait depuis deux jours à tous ses efforts.

Il était donc pertinemment admis, par l'un et l'autre parti, que, dès lors qu'il y avait retranchements à battre, on ne pouvait se passer d'artillerie lourde. Elle seule était capable de ruiner les blindages, d'abattre les parapets, de démolir les défenses accessoires, même les réseaux de fils de fer, et

d'ouvrir des chemins aux colonnes d'assaut ; elle seule, par ses explosifs, arrivait à créer des nuages de fumée irrespirable, à l'abri desquels les assaillants s'approchaient et sautaient dans les ouvrages, qu'ils nettoyaient aussitôt, la grenade à la main.

Dans ces canonnades qui se poursuivaient, sans interruption, pendant des semaines et qui, au moment des attaques, devenaient d'une extrême violence, la consommation des projectiles était effroyable. Par les témoignages de Plewna, du Transvaal, on savait qu'il fallait s'y attendre. Les dépenses dépassaient cependant tout ce qu'on avait prévu. Exemple : à la bataille du Cha-Ho, dans les seules journées des 12, 13, 14 et matinée du 15 octobre 1904, l'artillerie de la 35e division russe, 36 pièces, tira 30 055 coups, soit plus de 837 par pièce. Les Russes avaient là 900 bouches à feu. Que l'on calcule la consommation pour cet ensemble, même en admettant que beaucoup de batteries aient été moins prodigues !

Il n'y avait pas d'approvisionnements sur le front susceptibles de répondre à pareils besoins. Aussi le ravitaillement en munitions fut-il, de part et d'autre, une question de vie ou de mort, qui pesa lourdement sur la marche des opérations. En fin de bataille, les coffres étaient vides; vides aussi les échelons de munitions. Le vainqueur, qui n'avait plus rien à mettre dans ses canons, renonçait à toute poursuite. On s'arrêtait. On attendait une remise au plein. Pour les Japonais, les arrivages se faisaient par la voie maritime ; pour les Russes, par le chemin de fer transsibérien, long cordon de 8 000 kilomètres qui ne pouvait débiter que trois ou quatre trains par jour. De là, des stagnations prolongées, des entr'actes interminables.

Le canon à tir rapide se montrait un terrible mangeur de gargousses. Que serait-ce dans une guerre européenne, où il y aurait des milliers et des milliers de bouches à feu à alimenter ! Quels moyens de production et quels moyens de transport ne faudrait-il pas organiser !

La guerre de Mandchourie confirmait, en résumé, en y insistant et en y mettant plus de lumière, l'évolution déjà entrevue : la fortification légère s'imposant de plus en plus dans la guerre de campagne, au point d'accaparer toute la surface

des champs de bataille et de devenir le procédé classique de combat ; les mœurs de la guerre de siège envahissant le champ de la guerre de mouvement ; la nécessité d'avoir une artillerie de campagne efficace contre les obstacles, capable de détruire tranchées et défenses accessoires, c'est-à-dire comprenant de gros calibres et des projectiles très puissants ; besoin de stocks immenses de munitions, pour la confection desquels une véritable mobilisation industrielle devait être organisée dès le temps de paix et complétée par des moyens de transport correspondants. Elle donnait quelques indications nouvelles à retenir, comme la renaissance de la mitrailleuse, l'importance des pionniers, l'outillage de l'infanterie, l'usage du téléphone en plein combat, celui des projecteurs électriques, etc. En un mot, elle avait déjà tous les caractères de la guerre actuelle et si, sur son théâtre, les armées adverses eussent eu leurs ailes hors d'atteinte, appuyées à quelque mer ou à quelque frontière neutre, il est possible que nous eussions vu se dérouler sous nos yeux, dix ans plus tôt, le spectacle dont, depuis la bataille de la Marne, nous sommes sur le territoire européen les douloureux témoins.

La double guerre balkanique de 1912-1913 ne doit être mentionnée ici que pour mémoire. Il ne saurait en être fait état dans cette étude, parce qu'en août 1914 elle n'était encore connue que par des récits dépourvus d'authenticité et, l'eût-elle été mieux, ses enseignements — en admettant qu'elle en présentât — auraient été trop récents pour avoir pu être exploités avec fruit.

V

La guerre de tranchées, soit dit en passant, n'est nullement d'invention moderne, comme on serait peut-être tenté de le croire d'après ce qui précède. Elle est vieille comme le monde. A partir du jour où des hommes en ont attaqué d'autres avec des armes de jet (pierres, javelines, flèches), ceux-ci se sont ingéniés à se mettre derrière un abri pour riposter en se garant

des coups, tandis que ceux-là s'acharnaient contre l'obstacle protecteur. Si loin que l'on remonte dans l'antiquité, on rencontre l'application de ces deux idées. Seuls les moyens et les aspects varient, en se transformant d'après les mœurs et les ressources du moment.

Sans reculer jusqu'aux guerres médiques, où la fortification de campagne était déjà en grand honneur, prenons pour point de départ l'armée romaine. Chaque soldat y était doublé d'un pionnier. Il était outillé en conséquence. Il construisait ces admirables camps qui n'ont pas encore entièrement disparu sous l'œuvre des siècles et, pour la bataille, il savait à merveille organiser une position fortifiée. Dans la conquête des Gaules par Jules César, les lignes retranchées ont joué un grand rôle : Gergovie, où le futur empereur essuya une sanglante défaite, et Alésia, où il prit sa revanche sur Vercingétorix, n'étaient pas autre chose. Pendant les cinq premiers siècles de notre ère, les Barbares d'outre-Rhin, qui déjà se jetaient sur la Gaule comme des fauves sur une proie, ne furent contenus aux frontières de l'empire que par un système de camps et de retranchements solidement défendus. Le flot des Huns lui-même en fut endigué, et c'est à son tour, sous la protection de fossés et de murs de terre couverts par des défenses accessoires, qu'Attila attendit aux champs catalauniques l'attaque du préfet Aétius et du roi Mérovée.

Pendant le moyen âge, les sièges de châteaux, entrecoupés de loin en loin de rencontres de quelques pesants cavaliers cuirassés de fer, constituaient toute la technique de la guerre.

Dès que les « gens de pied » reprennent place dans la composition des armées autrement que comme valets, goujats ou domestiques, la fortification du champ de bataille rentre aussi en scène. A Courtray (1302), c'est un canal renforcé de pieux qui protège les Flamands révoltés contre Philippe le Bel et qui leur permet de faire une hécatombe des chevaliers du roi. Les trois principales batailles de la guerre de Cent ans, Crécy, Poitiers, Azincourt, sont la répétition d'un même drame : les archers anglais, embusqués dans une bonne position retranchée, couverts par des vignes, des arbrisseaux taillés, des fascinages, des palissades, de fausses haies, et soutenus en arrière par trois échelons d'hommes d'armes à pied, attendent

les bandes désordonnées des chevaliers et des miliciens de France, qui, sans règle ni discipline, viennent se briser sur ces obstacles et sous les volées de leurs flèches. A Azincourt même, le front est protégé par un terrain marécageux, où les chevaux s'embourbent au-dessus du genou. A Pavie (1525), l'armée française est en position fortifiée, sa droite au Tessin, sa gauche au parc de Mirebel, le front couvert par un fossé et un rempart armé d'une artillerie formidable. Pescaire reste devant elle pendant un mois sans oser l'attaquer, puis, par une feinte retraite, il amène François Ier et ses gendarmes à se jeter hors des retranchements, en avant de leur artillerie, et il les massacre ou les capture.

Dans la guerre de Trente ans, il arrive que les adversaires stationnent pendant des mois face à face, chacun dans son camp, bien couvert par des fossés et des remparts. Souvent une bataille n'est que l'attaque d'un camp. En 1632, Gustave-Adolphe, qui est cependant un précurseur de la guerre de mouvements et de manœuvres, reste ainsi pendant deux mois (août-septembre) sous Nüremberg, nez à nez avec Wallenstein, et les armées finissent par se séparer sans combat, épuisées par des épidémies. Les grandes victoires de Condé, Fribourg (1644), Nordlingen (1645), Lens (1648) sont des batailles autour de retranchements. A Fribourg, on s'est battu trois jours, sur deux positions fortifiées successives. A Nordlingen, l'armée autrichienne était embusquée dans un angle formé par deux rivières auxquelles elle appuyait ses ailes, le front couvert par des redoutes. A Lens, Condé, venu pour débloquer la ville assiégée, se trouve en présence d'une armée d'observation si forte derrière ses retranchements qu'il hésite à l'attaquer et recourt, pour l'en faire sortir, au stratagème classique de la retraite simulée.

Au cours des autres guerres du XVIIIe siècle, la plupart des grandes batailles ont eu, de même, pour théâtre des positions retranchées. Dans sa dernière campagne, son chef-d'œuvre (1674-1675), Turenne commence par une victoire à Enzheim, sur la Bruche, où il déloge les impériaux d'une ligne fortifiée (4 octobre 1674), puis, obligé de reculer, il va s'installer sur la Zorn en un camp retranché, à Dettwiller, où il séjourne un mois (20 octobre-20 novembre), repart en plein hiver, par un

froid de 10 degrés, franchit les Vosges en secret dans leur partie sud, se concentre à Belfort et tombe à l'improviste sur les camps autrichiens à Mulhouse et à Turkheim. Fleurus (1690), Nerwinden (1693), qui ont illustré le nom du maréchal de Luxembourg et l'ont fait baptiser « le Tapissier de Notre-Dame » à cause des drapeaux ennemis dont il la pavoisa, ont été des victoires remportées en enlevant aux armées de Guillaume d'Orange des positions formidables, garnies d'ouvrages. Les fameuses lignes de Stolhofen, qui allaient de Philipsbourg, sur le Rhin, jusqu'à la Forêt-Noire, aux mains du duc Louis de Bade, ont résisté cinq ans (1702-1707) aux efforts des généraux français et ne sont tombées que sous les coups de Villars. Lui-même, à Malplaquet (1709), appuyait ses deux ailes à des bois et couvrait son centre par des retranchements et, à Denain (1712), il sauvait la France en perçant la double ligne retranchée édifiée par le prince Eugène de Savoie. Fontenoy même (1745) n'est qu'une bataille défensive, où le maréchal de Saxe attendait l'ennemi avec 60 000 hommes dans une plaine triangulaire, la droite au village d'Antoing sur l'Escaut, la gauche au bois de Barry, le centre à Fontenoy, les deux villages étant fortifiés et reliés par des lignes de redoutes.

Dans tout ce XVIIIe siècle, comme dans ceux qui le précèdent, les batailles en rase campagne sont l'exception ; les sièges de places, les investissements de villes, les séjours derrière des lignes retranchées, les ravages de provinces constituent le courant des opérations. La poliorcétique y joue donc le principal rôle et comme la faible portée des armes permet aux adversaires de stationner très près l'un de l'autre, les procédés de combat devant des retranchements ne diffèrent pas beaucoup de ceux qui sont usités dans les sièges.

A l'aurore de la Révolution française, les errements militaires ont encore bien des points de ressemblance avec ceux de la guerre de Sept ans. La bataille de Jemmapes (1792) consiste exclusivement dans l'enlèvement par Dumouriez de quatorze redoutes, sur trois rangs, garnissant les collines qui bordent la Haine, au sud de Mons, et qui sont armées de 100 canons, chiffre énorme pour l'époque. Malgré une canonnade préparatoire de quatre heures (canonnade faite à

500 mètres des parapets, et plus longue que celles dont on avait jusque-là coutume) il échouait de front, s'il n'eût par ses deux ailes débordé l'ennemi. L'année suivante (1793) ce sont les lignes de Wissembourg qui retiennent l'attention. Würmser s'en est emparé. Pendant longtemps elles résistent à tous nos efforts pour les reprendre. Il faut y envoyer Hoche, qui les fait tomber en débouchant des Vosges et menaçant leur flanc.

Par cet aperçu rapide, il apparaît que jusqu'aux dernières années du XVIIIe siècle, la guerre de sièges et de positions, ainsi que la fortification du champ de bataille ont été la formule traditionnelle à travers les âges. De-ci de-là, un grand capitaine lui a donné quelque entorse, mais sans pouvoir la faire craquer à jamais ni empêcher qu'après lui, comme poussé par une force mystérieuse et irrésistible, on ne recommence à s'y enfermer derechef.

Avec Bonaparte, tout change. Fougue, imprévu, diversité, mouvement, habileté manœuvrière, viennent se jeter à la traverse des vieilles habitudes, rompre en visière avec les errements respectés, au grand scandale des académies militaires de l'époque. C'est une révolution dans l'art de la guerre. Et cependant, on voit encore, en 1808-1813, Wellington arrêter pendant cinq ans devant les lignes de Torrès-Vedras les lieutenants de l'Empereur, et la bataille de la Moskova, en 1812, n'est qu'un assaut de deux jours contre les redoutes de Séménofskoïé et de Borodino.

Moins d'un demi-siècle auparavant, Frédéric II avait déjà fait, dans les choses de la guerre, une révolution du même genre. Il eut des admirateurs passionnés, mais pas un continuateur. On peut en dire autant de Napoléon. Ses campagnes sont des chefs-d'œuvre. Elles ont fait école. Pendant toute le XIXe siècle, on a essayé de les imiter. Il n'a pas été donné à tout le monde d'avoir les talents du Maître.

Comme Alexandre le Grand dans l'antiquité, Frédéric et Napoléon dans les temps modernes ont été militairement des révolutionnaires de génie. Mais ils n'ont été que des isolés, des météores. Après eux, qu'on le veuille ou non, plus ou moins tôt, plus ou moins tard, la vieille formule a renoué son emprise et resserré ses mailles.

Dès 1877, il était possible à un regard aigu de discerner, dans les brumes de l'avenir, une renaissance en gestation de la vieille guerre de positions, que l'on croyait abolie pour toujours, et de prévoir que sur les champs de bataille futurs rentreraient en scène, en pleine campagne, comme autrefois, des procédés de combat que l'on avait spécialisés pour les sièges. Aujourd'hui, moins de cent ans après Napoléon, sous l'influence de l'accroissement énorme des effectifs, du changement de « l'armée de métier » en « nation armée » et des progrès de l'armement, nous voici revenus aux traditionnelles méthodes de jadis, qu'on avait si imprudemment couvertes de railleries et de dédain. Elles sont, il est vrai, accommodées au gré de la science moderne : leur antique visage n'en est pas moins reconnaissable.

VI

En 1914, la guerre de Mandchourie datait déjà de dix ans. On avait donc eu le temps de méditer sur elle, ainsi que sur celle du Transvaal et sur les batailles de Plewna.

On ne manqua pas, dans nos grandes écoles militaires, notamment à l'École supérieure de guerre, d'en faire le sujet de conférences et d'en tirer des leçons. Mais ceux qui les donnaient se trouvaient, malgré eux et sans s'en rendre compte, prisonniers d'antécédents intellectuels, dont il ne leur était pas loisible de s'évader tout d'un coup, comme Descartes eut un jour la maîtrise de le faire.

Loin de moi la pensée de formuler la moindre critique à l'égard de ces hommes de dévouement et de bonne volonté, qui, avec une foi et une conviction auxquelles j'ai plaisir à rendre hommage, s'efforçaient de guider vers la vérité l'élite de nos officiers. Ils me permettront, j'espère, sans s'en affliger et sans que leurs mérites en soient en rien diminués, de dire que, le cerveau pétri de doctrine napoléonienne, adonnés depuis plus de vingt ans à l'étude de la manœuvre dans les campagnes du premier Empire et des temps modernes, ils étaient un peu trop spécialisés dans la guerre de mouvements pour ne pas

être irrésistiblement entraînés à chercher dans les guerres récentes ce qu'ils avaient l'habitude de chercher dans les autres.

Aussi le point de vue sous lequel étaient examinés les événements de Plewna, du Transvaal et de Mandchourie n'était-il guère différent de celui où l'on se plaçait quand il s'agissait des manœuvres d'Iéna, d'Austerlitz ou de Saint-Privat. L'économie des forces sur le terrain, c'est-à-dire leur répartition suivant leur rôle et leur place dans l'ensemble, les dispositifs d'attaque ou de défense, le jeu des avant-gardes ou des avant-lignes, celui des détachements de couverture, la conduite du combat de préparation, l'organisation de l'attaque décisive par percement du front ou par débordement d'aile, l'emploi des réserves, etc., étaient les points sur lesquels on dissertait. On eût dit que rien de nouveau ne s'était passé et que les guerres récentes étaient coulées dans le même moule que celles du premier ou du second Empire.

Chose singulière, à leur occasion, au lieu d'idées neuves surgissant, c'étaient de vieilles querelles d'école qui ressuscitaient. Après la guerre du Transvaal, des chefs éminents, frappés de la force de résistance que les fronts acquéraient de la fortification légère combinée avec les propriétés des armes nouvelles, soutenaient que le percement de la ligne par un coup de bélier, à la manière napoléonienne, était devenu, sinon impossible, du moins d'une exécution très difficile. L'enveloppement d'une aile ou des deux à la fois, si l'on était en mesure de le tenter, était l'opération à laquelle il fallait tendre le plus possible. Il en résulterait une extension des fronts, une bataille parallèle, où les attaques seraient également vigoureuses sur tous les points. Ou l'enveloppement réussirait et ce serait partie gagnée ; ou, sous sa menace, l'ennemi, s'étirant pour y parer, créerait sur sa ligne quelque point faible, où s'enfoncerait l'une des attaques. Il n'y avait donc plus à organiser, en arrière, une puissante masse de manœuvre destinée à faire quelque part une attaque dite décisive, mais seulement des réserves partielles, dont l'une profiterait d'un succès local pour agrandir la brèche et produire la déchirure définitive. Le général Kessler, homme de caractère, qui a commandé avec distinction le principal de nos corps d'armée, et le général de Négrier, qui eut son heure de célébrité, étaient

de cet avis, et ils exposaient leurs raisons, le premier dans une brochure intitulée : *Tactique des trois armes*, et l'autre dans deux articles de la *Revue des Deux-Mondes*, signés de trois étoiles.

A cette thèse, le général Langlois, apôtre du système napoléonien, répondait avec sa fougue et sa bonne humeur ordinaires par son livre : *Enseignements de deux guerres récentes*, où il défendait l'échelonnement en profondeur, la manœuvre préméditée, la concentration sous la main du général en chef de réserves importantes, avec lesquelles il donnerait, où il voudrait et quand il voudrait, le coup de massue décisif.

A la fin du XVIIIe siècle, bataillaient avec la même ardeur les partisans de « l'ordre mince » et ceux de « l'ordre profond », les premiers ayant pour chef le charmant comte de Guibert, général et académicien, homme de salons autant que de guerre, qui allait chercher aux pieds de mademoiselle de Lespinasse le repos de ses sévères travaux : *Essai de tactique générale* et *Défense du système de guerre moderne*, tandis que les autres se recommandaient du grave chevalier de Folard, surnommé le Végèce français, qui écrivit le *Traité des Colonnes et de l'ordre profond*, et qui eut l'honneur insigne d'être commenté par le plus grand capitaine de son temps, le roi de Prusse Frédéric II.

Après la guerre de Mandchourie, c'était le rôle de l'avant-garde dans les grandes unités qui, en France, était remis en question. Les uns voulaient l'étendre jusqu'au groupe d'armées, où l'une d'elles aurait été lancée en avant-garde générale, tandis que derrière elle les autres auraient monté leur manœuvre. D'autres préconisaient la marche des armées, en ordre semi-déployé, sur de larges fronts, par colonnes de division parallèles entre elles, à la même hauteur, de manière à attaquer partout à la fois avec la même intensité. Ce dernier système était celui du maréchal Roberts au Transvaal, celui des Japonais, celui que les Allemands depuis plusieurs années employaient de préférence dans leurs grandes manœuvres d'automne.

Chacune de ces opinions avait ses prosélytes convaincus : on échangeait force arguments. C'était, sous une autre forme,

l'éternelle dispute de « l'ordre mince » et de « l'ordre profond » qui renaissait encore. Celui-ci, cette fois, en sortait un peu touché ; car son produit, notre vieux règlement de 1895 sur le « Service des armées en campagne », qui avait été notre bréviaire pendant vingt ans, était mis à la refonte la veille de la guerre et nos règlements tactiques d'armes étaient encore une fois changés.

Or, tandis qu'on se battait ainsi dans le domaine des idées générales, — nous sommes, en France, friands de ces tournois, — on laissait un peu au second plan les observations d'ordre technique et matériel. On parla bien du rôle grandi de la fortification légère, mais en se payant d'explications spécieuses. De Plewna, on disait que c'était un siège ; au Transvaal, la tranchée était l'unique mode de combat des Boërs, parce que leur tactique exclusivement défensive reposait toute sur l'utilisation du feu ; en Mandchourie, les deux belligérants avaient été conduits à se couvrir fortement de terre à cause des longs stationnements que leur imposait l'attente d'approvisionnements et de renforts très lents à venir. En Europe, pays largement outillé en chemins de fer, routes, moyens de transport de tous genres, et où les armées étaient entraînées à la guerre de mouvements, on ne verrait rien de pareil. Les tranchées seraient certainement plus employées que dans le passé et les batailles seraient d'une étendue et d'une durée plus longues. Mais les conditions générales d'une guerre y seraient trop différentes pour qu'elle ne fût que le calque agrandi des guerres anglo-boër et russo-japonaise. Ainsi raisonnait-on.

On ne se doutait pas que l'on venait d'assister à une révolution complète de la tactique. Seuls des esprits pénétrants comme le savant économiste russe Jean de Bloch et comme le lieutenant-colonel Mayer, de l'artillerie française, dont le général Bonnal citait dernièrement, dans ses *Conditions de la Guerre moderne*, un article paru dans la *Revue militaire* suisse, comprirent la portée de l'évolution. Voix isolées clamant dans le désert, elles n'eurent pas d'écho en France. On ne s'y avisa pas que, si la guerre de tranchées était peu de notre goût, elle rentrait cependant dans les éventualités possibles, que nos adversaires pourraient nous l'imposer et qu'il

serait prudent de s'y préparer avec autant de soin qu'à la guerre traditionnelle de mouvements.

On se borna à augmenter le nombre d'outils de terrassier de l'infanterie et à l'exercer un peu plus aux travaux de campagne; on dota les corps de troupe d'ateliers téléphoniques, on commença à leur distribuer parcimonieusement et lentement des mitrailleuses, on entreprit la confection de cuisines roulantes... Mais on ne songea pas à accroître la proportion de pionniers techniques, qu'on maintint à trois compagnies par corps d'armée, alors qu'il eût fallu doubler la dose pour répondre aux besoins de la guerre moderne.

Quant à l'artillerie lourde de campagne, elle restait à l'état de discussion. Malgré les exemples de Plewna, du Transvaal et de Mandchourie, tout le monde n'était pas convaincu. Un professeur d'une de nos grandes écoles militaires écrivait en 1906 : « La guerre russo-japonaise a posé à nouveau le problème de l'artillerie lourde ; elle ne l'a pas résolu. » Et un autre : « A notre avis, la question reste entière. » Beaucoup de bons esprits se contentaient d'en demander un peu, dans une proportion très réduite, son emploi dans la guerre de campagne ne devant être qu'exceptionnel, limité à quelques points du champ de bataille où il faudrait démolir de gros obstacles.

Il y avait même toute une école qui ne voulait pas en entendre parler. « Des canons lourds, disait-elle, dans une artillerie de campagne, dont la mobilité doit être une des qualités maîtresses, sont un encombrement inutile et le transport de leurs pesants projectiles, surtout sur routes, est une grave complication. Qu'ils restent dans les équipages de siège. Il ne doit y avoir, dans les batteries de campagne, qu'une sorte de canon, de manière à réaliser l'unité de calibre, ce qui facilite grandement la constitution et le jeu des échelons de munitions, canon léger, passant partout, à tir rapide. Grâce à cette dernière propriété, on peut économiser le nombre des pièces ; en d'autres termes, pour tirer dans un même espace de temps un même nombre d'obus, il faudra en France un tiers de canons de moins qu'en Allemagne, parce que le tir de ces derniers est sensiblement plus lent. Notre 75 répond parfaitement à ces desiderata. Avec ses deux projectiles, l'obus à balles et l'obus brisant, il est apte à toutes les tâches

en rase campagne. Dix de ses projectiles feront plus d'effet qu'un seul autre plus volumineux, qui pèserait autant qu'eux tous ensemble. Par sa rapidité, il produira des résultats foudroyants. Qu'on ait seulement des stocks de munitions assez riches pour le gorger à satiété, et le problème sera résolu. »

C'était vrai si l'on ne considérait que le tir sur le personnel, c'est-à-dire sur des troupes évoluant en pleins champs, à peu près à découvert. Mais ce ne l'était plus s'il y avait des obstacles à démolir. Contre eux, le 75 était à peu près impuissant, au su de tout le monde. On passait outre cependant. Car, dans l'artillerie, comme dans le reste de l'armée française, on était inconsciemment l'esclave de cette idée préconçue que, dans la guerre de campagne, le stationnement sous abri serait l'exception et que le mouvement à travers champs serait la règle générale.

A la tête de cette école se trouvaient des hommes d'une compétence reconnue et d'une autorité bien assise. Et le procès demeurait ouvert.

Outre-Rhin, on regardait les événements sous un autre angle. Appliquant à leur examen l'analyse méthodique et minutieuse qu'ils sont accoutumés à consacrer à tout genre d'études, les Allemands s'attachaient à la matérialité des faits et ne tardaient pas à aboutir à des conclusions pratiques.

Au lendemain de la guerre du Transvaal, leur grand état-major procédait, sous les yeux du kaiser, au champ de manœuvres du Tempelhof, près de Berlin, à des expériences de « Boërentaktik » et, vers la même époque, l'artillerie lourde de campagne était en principe adoptée. A partir de ce moment, chaque année, aux manœuvres impériales se produisait un épisode plus ou moins important où une position retranchée avait à jouer son rôle.

Celles de 1906, en Silésie, présentent un intérêt particulier comme ayant été marquées par les débuts de l'artillerie lourde de campagne. Le regretté colonel Driant, qui y assistait, écrivait dans *l'Éclair* :

J'étais monté sur le plateau de Wahlstaat... La brigade chargée de sa défense l'avait hérissé de tranchées profondes : ce sont des fossés à parois verticales de 1 m. 20 de profondeur, dont la terre n'est pas

tassée en avant sous forme de bourrelet comme chez nous, mais étalée en forme de glacis. Leurs tranchées ne se distinguent donc pas de loin. Une forte batterie couronnait le sommet du plateau ; toutes les pièces en étaient couvertes par des épaulements et parmi elles était une batterie d'obusiers... Les Allemands ont emprunté aux Boërs le dispositif qui consiste à établir des lignes de tranchées, non seulement à mi-pente des positions défensives, mais encore au pied de ces mêmes pentes ; avec la poudre sans fumée, on ne soupçonne pas de loin ces lignes exécutant des feux rasants dans la plaine, et l'artillerie adverse, accoutumée à prendre comme objectif les crêtes des hauteurs, les négligera souvent sans s'en douter. La hauteur de Wahlstaat était ainsi défendue par des tranchées étagées.

Ailleurs, il écrit encore :

Chaque soldat a un outil. On vient de reconnaître également chez nous, après en avoir diminué le nombre, qu'il fallait en revenir là. Mais, en Allemagne, cet outil sert *constamment* pendant les manœuvres, alors qu'on ne l'utilise chez nous *qu'exceptionnellement*. Le soldat allemand porte la bêche suspendue au ceinturon et reliée par une courroie au sabre-baïonnette pour éviter les heurts. Un certain nombre de *Gefreite* ont leur baïonnette transformée en scie pour le travail du bivouac.

En 1910, le théâtre des manœuvres impériales est la Prusse-Orientale. Elles ont été officiellement préparées dans le but d'étudier, dans le détail, l'attaque et la défense, d'après les méthodes russo-japonaises, d'une position fortifiée, dans les conditions se rapprochant le mieux de la réalité, en utilisant tous les moyens techniques modernes. Le général von Mackensen conduit l'attaque et von Klück la défense. La ligne de résistance est derrière la Sorge ; elle est couverte par une position avancée, précédée elle-même d'une position simulée (*Scheinanlagen*) destinée à tromper l'ennemi.

Partout, dit un journal militaire allemand (*Jahrbücher für die Armee und Marine*, octobre 1910), des tranchées pour tireur debout avec des épaulements nombreux, et des emplacements d'artillerie, la plupart pour pièces isolées. L'occupation des positions simulées était figurée en abondance. De petites planches arrondies dans leur partie supérieure, étaient plantées en terre et donnaient l'impression de tirailleurs. Des rondins, munis de boîtes de conserve, étaient placés dans des créneaux et donnaient de loin l'illusion parfaite de tubes de canon... Un fanion blanc et noir simulait même un état-major de division.... Les tranchées de la position simulée furent exécutées en partie avec la petite pelle. Pour celles de la position principale, un important appro-

visionnement d'outils de pionniers avait été amené par chemin de fer... Des mesures avaient été prises pour la construction des abris, la consolidation du sol et l'établissement de défenses accessoires (notamment des réseaux de fil de fer). Les échelons en arrière étaient également couverts et les mouvements d'arrière en avant étaient exécutés dans des communications de hauteur d'homme, taillées verticalement... Sur la position simulée, il n'y avait qu'un faible détachement (un bataillon, un escadron, une batterie). L'infanterie occupait les tranchées, les hommes faisant le coup de feu et se multipliant en apparaissant à des points divers. Pour donner davantage encore l'illusion d'une forte occupation, les défenseurs se coiffaient de la casquette et plaçaient leur casque sur le parapet, bien en vue...

Un dirigeable du parti adverse s'y trompa et, sur ce renseignement, Mackensen monta son attaque sur la fausse position et tomba dans le vide.

Aux manœuvres allemandes de 1911, même spectacle.

Rien de pareil ne se faisait chez nous, et c'est ainsi que nous partîmes en guerre, n'ayant souci que du mouvement comme au temps du premier Empire, avec des habitudes insuffisamment ancrées de remuer la terre, et sans artillerie lourde de campagne. En tout et pour tout, nous emmenions par corps d'armée 120 canons de 75 millimètres et, par armée, une pauvre petite équipe d'une douzaine de grosses pièces, pompeusement dénommée « artillerie d'armée », qui dépendait directement du chef de cette armée pour être employée par lui au point qu'il jugeait convenable, goutte d'eau dans la mer, concession à la minorité qui réclamait de « la lourde ».

En marquant ces chiffres, je ne commets aucune indiscrétion. Ils étaient connus à l'étranger aussi bien que chez nous. Notre annuaire militaire, nos règlements d'artillerie, nos journaux, nos revues, que tout le monde pouvait acheter dans les librairies, n'en faisaient pas mystère, et les Allemands ne se faisaient pas faute de les consulter. Nous leur rendions, du reste, la pareille et, pour être renseignés sur leur organisation, nous n'avions qu'à ouvrir la *Revue militaire des armées étrangères*, publiée mensuellement par notre Ministère de la Guerre et envoyée à tous les cercles de garnison, bibliothèques, états-majors, services et régiments. Par elle, nous savions que chacun de leurs corps d'armée comptait 160 pièces, dont

52 lourdes (105 millimètres et 150 millimètres) et qu'en arrière il y avait encore d'autres batteries lourdes, dont l'affectation restait le secret des états-majors germaniques. Quelle figure feraient, au regard de ce formidable armement, nos 120 canons de 75, par corps d'armée, étayés des minuscules « artilleries d'armée? »

Pour signaler le péril à l'opinion publique, il fallait, à la veille de la guerre, la retentissante intervention à la tribune du sénateur Charles Humbert. Il était trop tard.

Avait-on, au moins, prévu les mesures nécessaires pour assurer, dès l'entrée en guerre, une production prompte et grandiose de munitions? Avait-on préparé la mise en œuvre d'usines et d'outillages industriels, des marchés de matières premières, le maintien en sursis d'appel des ouvriers utiles? Avait-on, en un mot, organisé la réquisition des ressources et du personnel en vue de la fabrication des munitions, comme on l'avait fait pour les chevaux, voitures, automobiles, etc.? Chacun connaît la crise de munitions par où nous avons passé...

Le voile, tout à coup, s'est déchiré avec brutalité. On s'est aperçu — dans quelle stupeur et dans quel réveil ! — que des enseignements des trois guerres récentes on n'avait retenu en France que les accessoires, en passant à côté du principal. A la lutte stationnaire en tranchées qui nous était imposée après la bataille de la Marne, nous n'étions préparés ni dans notre esprit, ni dans notre instruction tactique, ni dans notre armement.

C'est un prodige que nous ayons pu, sous le canon même de l'ennemi, avec une promptitude, une élasticité, une ingéniosité et un sang-froid merveilleux, improviser les remèdes, combler les lacunes, rétablir l'équilibre, et bientôt amener la balance à pencher en notre faveur. Jamais on ne louera assez les artisans de ce splendide effort, qui aura été le salut du pays. Jamais on ne saura assez les payer en reconnaissance.

Certes, je n'ai nullement l'intention de laisser entendre que l'état de préparation dans lequel nous nous trouvions à la veille des hostilités soit en rien imputable à l'École supérieure de guerre, ni à son prolongement, le Centre des hautes études militaires. Ce serait commettre à leur égard une criante injus-

tice. Ils n'avaient pas l'omnipotence dans les sphères militaires. Ils n'y étaient pas investis de la haute mission de méditer et de prévoir les choses de la guerre au mieux des intérêts de la nation. Ils n'avaient pas la charge de donner l'impulsion directrice, d'indiquer le sens où pousser la machine.

Mais ils étaient des centres d'étude justement estimés et réputés, qui inspiraient confiance, vers lesquels se portaient les yeux et se tendaient les oreilles, d'où l'on attendait la lumière. Ils avaient une incontestable influence sur la pensée du monde militaire. Ils étaient matériellement voisins du Conseil supérieur de la Guerre, de l'État-Major général (le Centre des hautes études y était même rattaché); il y avait entre eux relations constantes, pénétration mutuelle.

Que ne sont-ils descendus des cimes où planait leur doctrine? Que n'ont-ils évolué avec leur temps? Que ne se sont-ils penchés, la loupe à la main et le regard pénétrant, sur les caractères spéciaux et les côtés techniques des guerres récentes? Peut-être eussent-ils eu la claire vision de l'avenir et, tout en restant fidèles aux grands principes de la guerre de mouvements et de masses, eussent-ils indiqué qu'elle n'était pas exclusive de toute autre, qu'il y avait des procédés nouveaux dont il était important de tenir compte, et qu'il serait sage de prendre des précautions pour le cas où l'on se trouverait en présence de situations comparables à celles de Plewna, du Transvaal ou de Mandchourie. Nul doute qu'on n'eût compris leur avertissement et qu'il n'eût porté ses fruits.

Pourquoi faut-il qu'ils soient restés absorbés et attardés dans leur rêve séduisant de guerre napoléonienne, dans les mirages de l'épopée, continuant à marcher la tête levée vers les étoiles, comme l'astrologue du fabuliste, sans distinguer le puits qui s'ouvrait sous leurs pas?

Mais ne soyons pas trop sévères pour nous-mêmes. S'il y a eu erreur, il n'est que juste de l'excuser et de l'oublier, en présence de l'effort surhumain qui a été accompli par tous pour la réparer, et dont nous pouvons, avec confiance, attendre pour demain la victoire consolatrice.

GÉNÉRAL FONVILLE

LES DÉCOMBRES[1]

XIX

(Suite)

Diane se retourna vers M. de Thianges et dit simplement :

— Papa, le duc de Lesdiguières.

Et les deux hommes se serrèrent banalement la main.

— J'arrive de Paris, — disait le duc, cherchant à expliquer sa présence, — j'étais à Limoges pour mon usine des faubourgs Saint-Pierre et, ma foi, je suis venu tout de suite quand Robert m'a prévenu ; vous avez vu ma tante de Commercy?

— Non, elle est plongée dans un bridge, tenez : le petit salon à droite, près du buffet.

— Je la reconnais à ce détail. Vous n'êtes pas depuis longtemps dans le pays?

— Depuis près de deux semaines déjà.

— Votre mère va bien?

Il parlait avec cette familiarité courtoise qui maintenant règne entre les femmes et les jeunes gens du même monde, sans éveiller ou cacher des sentiments de tendresse ou de galanterie dont le « flirt » a eu depuis longtemps raison.

Pourtant l'œil prévenu de M. de Thianges, en détaillant les façons du duc et en notant les nuances d'une camaraderie

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 avril, du 1er et du 15 mai 1916.

qu'il jugea du premier coup innocente du côté de sa fille, surprit l'avidité du regard ardent, coulé à travers les cils, qui se posait à la dérobée sur les épaules de Diane. Il en fut atteint dans sa sensibilité paternelle et masculine et cette impression se traduisit ainsi :

— Rentrons, ma chérie, je suis fatigué.

Mais un tourbillon les sépara : après le tango, les tziganes de l'orchestre venaient d'attaquer une maxixe et les couples s'éloignaient, éperdument plongeant et se relevant, comme certains baigneurs novices font la trempette dans la mer. Robert de Rantocé, saisissant l'occasion, avait fraternellement passé son bras sous celui de mademoiselle de Thianges.

— Ma chère Diane, ma belle-mère, qui vous trouve charmante, désire beaucoup faire votre connaissance, venez que je vous présente à elle.

Il l'entraînait; elle se trouva devant l'ancienne fille, agréable encore malgré ses soixante ans, contente dans sa belle santé peuple, son assurance et ses millions. Le plongeon révérenciel fut exécuté par Diane aussi sérieusement que s'il se fût agi de la duchesse de Lesdiguières et les menus propos s'échangèrent.

Le pays lui plaisait-il? Elle n'avait fait de visite à personne? On la verrait maintenant? Sa fille serait si heureuse de retrouver une amie de Paris. Elle devait être bien seule?

Diane dit, moitié naïve et vaguement renseignée aussi :

— Nous voyons assez souvent madame Graslin, au Puy Maly.

La physionomie d'Alphonsine se durcit et devint sévère.

— Mon gendre ne veut pas voir cette dame.

Louis-Albert qui avait rejoint pendant que Robert s'éloignait parut surpris.

— Comment? Je croyais que Rantocé et Henri Graslin étaient très liés. Nous avons été tous les trois ensemble au régiment et nous ne nous quittions pas.

« Madame de Lanty » accentua avec sévérité :

— Depuis que Robert est marié, il a dû renoncer à certaines relations.

— Vous m'étonnez ; je ne pense pas que Henri...

— Je crois qu'il n'y a rien à dire contre lui, mais enfin,

— elle baissa la voix en regardant Diane, — tout le monde sait que c'est un enfant naturel.

M. de Thianges avait pu percer la foule des danseurs et retrouver sa fille ; il reçut la phrase, comprit l'incident et foudroya du regard madame de Lanty démontée.

L'antique calèche de Vergnioles, attelée de deux beaux chevaux, attendait devant le perron quand Louis-Albert, enveloppant la jeune femme dans sa mante, lui demanda la permission de venir la voir. Au moment où la voiture commençait à rouler, M. de Thianges, jusque-là d'humeur irritée, aperçut un étrange spectacle.

La lune venait de se dégager d'entre les cimes d'arbres ; debout en pleine lumière, l'eunuque Liao-Tchaï levait les mains suppliantes vers l'astre, des mains simiesques, crispées, aux ongles en dagues. Ses lèvres devaient marmotter quelque prière.

M. de Thianges se rejeta sur les coussins de sa voiture :

— Oui, — pensa-t-il tout haut, avec un sourire, — oui, notre religion n'est pas morte... mais celui-là, c'est un hérétique.

XX

CAUSERIES

M. de Thianges était sombre en entrant le lendemain matin dans sa bibliothèque. Les incidents de Courville avaient d'abord agité son sommeil que les douleurs de rhumatismes devaient bientôt éveiller tout à fait. Il la connaissait, cette douleur, elle lui était coutumière, il lui semblait parfois, quand elle se suspendait, qu'il la regrettait tout en la redoutant. C'était d'abord comme un engourdissement lent du membre choisi par le mal mystérieux ; puis l'inertie se faisait lourde, douloureuse, s'aiguisait, devenait une sensation dévorante et brûlante, comme un arrachement de la chair et un broiement des os. Cela s'infiltrait, se répandait par tout le corps, faisait courir

des frissons, de la fièvre, et tout remède alors demeurait vain, tout sauf la dangereuse, l'infaillible drogue dont le liquide noir semblait puisé à quelque Phlégethon roulant des flots de deuil. En se cachant, après avoir saisi le flacon dans un tiroir secret, il l'élevait entre ses doigts, le considérait un moment au jour, le caressait, semblait-il, de l'œil et du doigt, lisant pas sensualité la formule pharmaceutique, lissant le verre qui renfermait un peu de néant, puisque c'était l'anéantissement de la douleur... et peut-être aussi celui de l'esprit et de l'être.

La douleur, plus cuisante, plus présente, s'imposait ; il savait qu'il pouvait l'éloigner à son gré, la faire disparaître, et maintenant il la savourait un moment, s'efforçait de l'étudier... mais des tenaillures plus vives s'acharnaient, creusaient les muscles, brûlaient la chair, s'infiltraient jusqu'aux moelles. Remplissant la cuiller, il portait à sa bouche la potion noire puis allait s'étendre, s'amortir dans un fauteuil profond, restant quelques minutes les yeux clos, la pensée inconsciente. Soudain elle s'éveillait, cette pensée, avec la surprise de ne point constater de souffrance, la cherchait comme un objet égaré ; cela même le remettait aussitôt en pleine possession de lui-même ; mais bientôt aussi il se sentait envahi par un délicieux vacillement d'ivresse ; des idées jeunes, gaies, audacieuses, s'élevaient. N'était-ce pas, pensait-il, la transformation de la douleur matérielle en énergie psychique? Il se plaisait à cette hypothèse ; elle le confirmait dans sa croyance ou sa non-croyance.

Étendu, il laissait sa pensée flotter et se diluer en méditations.

« L'antiquité, rêvait-il, eût dressé des autels à la gloire des anesthésiques. Quoi ! ma souffrance se dissipe, la bête enragée qui mordait ma chair s'apprivoise et se soumet : je n'éprouve plus rien. J'ai seulement la sensation que je pourrais souffrir et que je ne souffre pas. Comment t'auraient-ils nommé, les justes adorateurs de toute beauté, comment t'auraient-ils nommé, toi, dieu bienfaisant de l'oubli, incitateur du néant, père des destructions heureuses? Quelles prières, quels sacrifices t'auraient-ils offerts? Je veux, moi du moins, opium, morphine, qui que tu sois, te personnifier aujourd'hui en Diane, Diane la pure, Diane l'endormeuse qui veilla sur le sommeil d'Endymion et j'ajouterai à tous les surnoms dont

les poètes t'ont parée, le plus beau, le plus noble, le plus nouveau, celui qui célèbrera ta puissance et ta victoire sur la cruauté des autres dieux ; je le joindrai à celui d'Hécate, car tu es alors la sûre meneuse aux pays funèbres, mais tu y conduis par des chemins semés des fleurs du néant... »

Son rêve se concentrait, se résolvait en orage. Il pensait aux scènes de la ville :

« Quelle coquine, que cette Alphonsine ! Je la vois encore en 74 aux Variétés dans ses costumes de commère. Elle changeait d'amant à chaque rôle, on eût pu dire à chaque réplique. Elle était jolie, la mâtine, et quelles jambes ! Comment a-t-elle pu connaître le secret de la naissance d'Henri ; je l'avais si bien caché, même si longtemps à lui-même ! Dans sa bouche, cette nouvelle va courir tout le pays, la pauvre Armande ne pourra plus y rester. Ah, pourquoi Saint-Vérans, de qui elle eut Henri, ne l'a-t-il pas épousée avant de mourir? Il me l'avait promis; il n'a pas eu le temps. Et quand je pense que cette créature a osé baver sur ma fille... C'est vrai, ce séjour à Marseille avec Lesdiguières peut prêter aux calomnies. Pourquoi Diane ne m'en a-t-elle pas parlé plus tôt? Ce qui vaudrait le mieux c'est qu'ils se marient après l'annulation. Thianges vaut Lesdiguières... et même un peu mieux ; le connétable était sorti de rien, tandis que nous... Il est vrai que par sa mère, ma pauvre Marie-Diane n'est pas très reluisante... »

Henri Graslin entrait à ce moment.

— Ah, bonjour, mon cher ami, je t'attendais avec impatience.

— J'en suis heureux et fier, mon cher maître.

— Nous avons à travailler aujourd'hui.

— Tant mieux.

— Oh, ce n'est pas ce que tu crois.

M. de Thianges pausa un moment, un sourire timide joua sur ses lèvres :

— Ne te souvient-il point que nous sommes le quatrième jour de la lune.

— C'est vrai, mais...

— Tiens fais-moi le plaisir de prendre ce volume de Plutarque, là, dans la seconde rangée, à droite, bien, ce tome VII où il est révélé le fait étonnant que « les larmes des sangliers sont plus douces que celles des cerfs »... mais à côté de ces

naïvetés, se trouve une dissertation ingénieuse sur la fin des oracles. Tu la connais? Bon. Eh bien, le philosophe grec établit que le quatrième jour de la lune nouvelle est celui le plus favorable pour offrir, selon les rites, un sacrifice à Diane, lui demander des réponses et la supplier de son intervention.

Henri Graslin regardait son vieil ami avec une douloureuse et respectueuse tristesse ; en même temps ses yeux se portèrent sur le flacon noir qui n'était pas encore renfermé dans le tiroir secret.

— Ah, mon cher maître, vous avez encore pris de cette liqueur...

— Et tu en conclus que je suis timbré, que je me tue... ah, mon cher si ce pouvait être vrai...

— Pouvez-vous parler ainsi sérieusement?

— Mon ami, la seule chose sérieuse de la vie, c'est la mort. Mais rassure-toi, si je te parle d'un sacrifice à Diane, c'est une œuvre symbolique que je veux accomplir, je n'ai pas l'intention d'immoler à la déesse un couple de chiens noirs, ni de lui faire des libations de lait et de miel, comme cela est prescrit; je lui porterai des fleurs et l'hommage de ma prière. Il faut prier, mon enfant, même si cette prière ne doit pas être quelque part entendue. Et comment croire que quelques mots ajoutés les uns aux autres aient la puissance de faire fléchir l'inflexible volonté des dieux? Comment oser supposer qu'une incantation parvienne à les dompter jusqu'à leur faire changer leurs desseins? Et cependant il faut prier, parce que la prière dresse l'âme et fortifie le cœur et aussi qu'elle est dans le souvenir et la tradition des ancêtres.

Henri en l'écoutant, maniait les journaux épars sur la table de travail, encore intacts sous leurs bandes ; d'un geste, il avait demandé la permission de les ouvrir et soudain jeta un cri d'émoi sourd.

— Oh, oh, voici des télégrammes bien menaçants ; l'Autriche vient d'envoyer un ultimatum à la Serbie pour demander réparation du meurtre de l'archiduc.

— Tu as raison ; c'est peut-être le ressort qui déclenchera la guerre attendue et redoutée par l'angoisse du monde. O Hécate, que tu vas avoir d'âmes à conduire chez Pluton!

Henri Graslin continuait la lecture des journaux :

— Il y a encore neuf chances sur dix pour que ça s'arrange.

— La vierge aux trois visages nous l'apprendra ce soir. Dis-moi, Henri, tu n'étais pas hier chez les Rantocé?

— Je n'ai pas reçu d'invitation... Au reste, j'ai cru voir que, depuis son beau et si honorable mariage, Robert me faisait la tête.

— Ce serait par trop bizarre.

— Hélas, vous le savez, mon cher comte, cette irrégularité de ma naissance que je n'ai apprise que depuis peu, pèse sur toutes mes révoltes et rompt toutes mes fiertés.

— Allons! nous n'en sommes plus aux temps des Antony et des Didier. Ta mère est une sainte femme et toi un brave garçon.

— Un brave garçon qu'un monsieur de Rantocé peut affecter de mépriser... mais nous avons manié tous deux l'épée ou plutôt le sabre...

La porte s'ouvrit et une voix gaie lança :

— Je ne vous dérange pas?

— Entre, entre.

Diane, sans y penser, avait revêtu un de ces costumes que la mode ce printemps-là imposait aux femmes, mode qui, tout en étant très laide, déshabillait avec la plus tranquille impudeur celles qui s'y soumettaient. La jupe serrée aux cuisses et aux genoux moulait à tel point les membres qu'ils en eussent été gênés pour se mouvoir si, dans le bas, une ouverture assez largement fendue n'avait donné aux genoux un peu de liberté. Cette fente laissait paraître le modelé de la jambe brillante dans le bas de soie de la même couleur que les souliers ; les talons de ces souliers d'une hauteur démesurée obligeaient celle qui les portait à s'avancer un peu penchée. L'imagination folâtre du grand couturier Piquette ne s'était pas arrêtée là ; elle avait voulu que le corsage largement décolleté par devant permît de deviner la gorge sous le triangle où la peau jouait librement, trahissant çà et là, malgré la guimpe de mousseline qui couvrait la gorge et les bras, des naissances de rondeurs; et, par derrière, elle avait prolongé presqu'à la taille ce triangle qui révélait le jeu des omoplates d'une manière de déshabillé neuve et hardie. Les deux hommes se turent, le père un peu gêné, l'ami ébloui.

— Mon Dieu, ma chère enfant, comme tu t'es faite belle...

— Est-ce que nous ne devons pas aller cette après-midi chez madame Graslin? Et puis je n'étais pas fâchée d'essayer ce costume que je n'ai jamais eu l'occasion de mettre.

— Tu ne trouves pas qu'il est un peu... un peu bizarre?

— Non, c'est ce que tout le monde porte dans ce moment-ci. Seulement Piquette exagère toujours un peu.

— Je trouve qu'il a exagéré.

— Maman m'a dit, quand elle l'a commandé : « Évidemment, ce n'est pas très comme il faut, mais on doit avoir au moins un costume de Piquette dans un trousseau. »

— Ah, très bien, de même qu'il est indispensable de placer au moins un Verdini dans une galerie de tableaux. Ta mère a des principes. Eh bien tu feras peut-être bien de t'habiller plus simplement et plus... complètement tout à l'heure.

La jeune fille rougit excessivement, car un regard d'Henri venait de lui révéler la nudité dont elle ne s'était pas aperçue.

L'inévitable et solennelle annonce du déjeuner mit fin à cette scène; mais les trois convives n'avaient pas encore fini de prendre le café quand on entendit le tic-tac pressé d'une automobile et qu'une trompe ronfla.

— Qui peut venir si tôt?

Ce fut un valet de pied qui répondit :

— Monsieur le duc de Lesdiguières demande après monsieur le comte.

Il y eut un flottement sur les trois visages et la différence des impressions subies eut suffi à établir la psychologie du moment, mais M. de Thianges dit tout de suite :

— Faites entrer monsieur de Lesdiguières dans le salon.

Ce salon était à l'ancienne mode, très grand, parqueté de bois précieux aux arrangements de nuances infinies ; sur la tenture de damas jaune des portraits de famille s'alignaient, avec, dans un cartouche au bas, l'énumération des noms et des titres ; les sièges rangés en cercle devant la cheminée et couverts de housses raides avaient l'air d'attendre une assemblée de fantômes. Diane en arrivant à Vergnioles avait bien essayé de donner un peu de vie à cette pièce, de la fleurir, de rompre la symétrie et de déshabiller les sièges, mais son père s'y était opposé.

— Dans ta chambre, dans ton boudoir, tu feras tout ce que tu voudras, désordre et fanfreluches ; mais laisse à cette pièce un peu de sa rusticité; j'ai horreur de vos salons parisiens.

Et son geste évoqua l'appartement de madame de Thianges, encombré de meubles divers, de bibelots extravagants, de « vieilleries » à l'air neuf, de pastels aux poses contournées, de toute une louisquinzièmerie de pacotille.

La jeune fille qui avait compris, répondit à la pensée de son père.

— Pourtant, maman aime comme vous toutes les choses anciennes.

— Pas les mêmes que moi, ma fille.

Le duc paraissait un peu étonné dans la froideur de la grande pièce aux volets clos ; sortir des arrangements modern-style de Courville, descendre d'une Fairy-Johnston, pour entrer dans cette ombre solennelle, il y avait de quoi déconcerter. Mais l'arrivée des trois convives, la chair si audacieusement voilée de Diane animèrent l'atmosphère et les esprits du jeune homme se modifièrent bientôt.

— Je vous demande mille pardons, monsieur, de venir à une heure si incongrue, mais je suis chargé d'une mission par madame de Rantocé...

Il s'interrompit, car il venait de reconnaître Henri et jetait un léger cri de joie en lui serrant la main.

— Madame de Rantocé, — continuait-il en s'adressant à Diane, — vous demande si vous voudriez bien venir goûter à Courville aujourd'hui. La princesse Tao-Tou serait heureuse de vous voir et ma tante de Commercy me fait vous dire qu'elle languit après vous.

Interrogeant son père d'un coup d'œil, mademoiselle de Thianges objecta :

— C'est que nous devons aller voir madame Graslin aujourd'hui vous direz à Courville que je regrette... Mais, papa, si nous allions nous asseoir dehors. Mes pensées gèlent dans ce salon et je vois que monsieur de Lesdiguières aussi est tout transi.

Ils sortirent ; pour gagner les chaises et les bancs qui,

devant un parterre de rosiers, s'abritaient sous les arbres et sous un grand parasol, ils durent traverser une tranche de terrain que le soleil battait de ses rayons ; la surprise de leurs sens en quittant cette ombre, en entrant dans cette clarté, fut sentie par tous en gaieté et en bonheur, mais les deux jeunes gens l'éprouvèrent surtout en volupté. Diane venait de leur apparaître en plein jour.

A part les peintres qui, sous la lumière de leurs ateliers, font déshabiller avec indifférence des modèles loués, peu d'hommes connaissent, de nos jours, l'incroyable beauté de la peau humaine, — bien entendu jeune et fraîche, — quand elle se laisse voir nettement sous le soleil ; le feu des électricités, même celui trop vanté des bougies ne peuvent en donner une idée et c'est peut-être pour cela que les bals et les spectacles où se font de si luxueux étalages, n'ont pas le caractère qu'on pourrait attendre et que peut-être on espère. L'éclat artificiel de nos luminosités étend sur la peau une sorte d'imperceptible vernis qui semble un vêtement imprévu, apporté en hâte par la chaste nature sur des épaules trop livrées. Mais le soleil change tout, soulève tous les voiles, montre la peau vraiment nue, vivante, immédiate. C'est ainsi que les deux jeunes gens voyaient la jeune fille dans son innocence encore insexuée. Déjà sculptée dans sa robe claire, collante et fendue, Diane semblait sortir du corsage et des arrangements faits pour aguicher le regard et émoustiller le désir sous la résille légère du tissu transparent. La peau d'un ton d'ivoire, s'animait à la chaleur du jour et prenait l'apparence d'un albâtre diaphane ; les gracilités du cou, des bras, le dessin des coudes s'accusaient en touches déjà grasses, malgré leur jeunesse. La traversée de la terrasse au soleil avait mis des gouttelettes de sueur au coin des tempes ; ce détail intime qui diminuait un peu sa fière intangibilité...

Malgré l'hypocrisie des motifs généralement affichés, l'amour est et ne peut être que d'origine sensuelle. Certes, il arrive à se combiner avec des sentiments d'affection, avec la séduction d'un caractère, même d'une intelligence, plus rarement avec celle de l'estime, mais toujours l'impulsion originelle qui le détermine est le *désir* et jamais une qualité morale n'a fait naître la passion, cette unique expression de l'amour.

Ce n'est pas parce qu'elle était intelligente et raffinée, instruite dans les sciences mystérieuses de son pays, avertie des civilisations romaines et grecques qu'Antoine aima Cléopâtre, — Antoine, ce type de l'amoureux, puisqu'il n'hésita pas à perdre un monde pour une femme — mais parce que la nuance des yeux, la forme du nez, le dessin des épaules de la reine d'Égypte correspondaient exactement à l'idée qu'il se faisait de la beauté et concordaient avec la forme féminine de sa volupté.

On peut dire que dès cet instant, l'amour surgit chez le duc, amour préparé, nourri, lentement couvé par la fréquentation et l'occasion, pendant qu'un regret éperdu emplissait le cœur du provincial Henri, qui, sauf quelques aventures de passage, ignorait tout de la femme.

Et pendant que ces orages s'amassaient, la causerie se poursuivait, légère, amusante, railleuse. Tao-Tou en faisait les frais et le souvenir comique de l'eunuque éveillait des allusions vite réprimées par la présence de Diane. Celle-ci avait envoyé un domestique à la ville pour téléphoner la réponse à madame de Rantocé et se plaignait gentiment que son père, rebelle aux inventions modernes, refusât de laisser installer chez lui un appareil aussi commode.

— Papa, vous vous servez bien des chemins de fer et d'un tas de choses qui n'existaient pas du temps de Louis XIV ; vous avez un calorifère...

— Monsieur de Nolhac te dirait qu'il a retrouvé dans des comptes de Colbert des traces de dépenses prévues pour en établir un à Versailles et, dans certaines villas romaines du sixième siècle, on découvre sous les dalles des canalisations destinées à faire circuler de l'eau chaude. C'est ce que vous appelez le chauffage central. Quant à vos trains, jamais le roi n'aurait consenti à monter dans ces sales et incommodes voitures.

— Alors, cher monsieur, vous excusez l'automobile?

— Presque ! si elle n'allait pas si vite. On traverse un pays on ne le voit pas. Il faut voir la terre... on ne la verra pas toujours et elle en vaut la peine.

Il désignait d'un geste de la main le pays délicieux qu'ils avaient devant eux. C'étaient de douces montagnes, peu hautes couvertes d'arbres ou, dans les endroits nus, de

bruyère d'un rose si tendre qu'il semblait délayé par le pinceau d'un peintre. Ces montagnes, fermant la vallée au fond de laquelle Vergnioles sommeillait au bruit de ses eaux et de ses sources, semblaient se rejoindre, séparées seulement par un espace d'horizon formé de coteaux alors d'un mauve gris, évanescent dans l'éblouissement solaire. Tout près d'eux de grandes prairies, irriguées par mille petits ruisseaux bavards, s'étendaient avec mollesse.

— Voilà un paysage et un pays qui auraient dû être « chantés » par ce grand poète, aujourd'hui méconnu, qui goûta presque de son temps la gloire d'Hugo dans le nôtre : l'abbé Delille.

— Le grand maître des périphrases.

Henri récita avec un peu d'ironie :

> Et d'un plomb qui suit l'œil et part avec l'éclair,
> Je vais faire la guerre aux habitants de l'air.

— Au moins ce sont des vers... Ceux d'aujourd'hui...

— Vous proscrivez sans doute aussi l'aéroplane?

— Certes, monsieur ; il n'était pas réservé à l'homme d'empiéter les cieux. C'est par suite de cette négligence et de cette inertie qui se révèle trop souvent dans les choses divines, que l'homme a pu *se décoller* de la terre, mais en agissant ainsi, il a, pour parler comme les vaudevillistes, fait manquer à Dieu son plus gros effet.

— Manquer à Dieu un effet?

— N'est-ce pas au jour du jugement dernier que doit apparaître le grand archange, « le pied dans les enfers, le front dans les étoiles », et réveillant les morts au fracas de sa trompette? Eh bien, monsieur, quand les humains verront ce spectacle, ils ne trembleront plus, ils ne tomberont plus la face contre terre, ils diront simplement : c'est un aviateur !

M. de Thianges éclata de rire pour corriger l'apparente impertinence de sa pensée, mais Diane intervint :

— Papa, je vous en prie, ne parlons pas de ces choses-là ! tenez, l'heure passe, et madame Graslin va nous attendre. Monsieur de Lesdiguières nous excusera.

— Je ferai mieux, mademoiselle, je vous demanderai la permission de vous accompagner. Je serai très heureux de

présenter mes hommages à madame Graslin qui ne doit plus se souvenir de moi.

Et s'adressant au père de Diane :

— Si je ne craignais pas de vous indigner, monsieur, je mettrais mon auto à votre disposition pour aller jusqu'à Vergnioles.

— Je ne hais point l'automobile et vous sentez bien que toutes mes sorties contre les inventions nouvelles touchent au badinage. Mes chevaux ont travaillé hier et je ne suis pas fâché de les faire souffler, mais j'espère que vous n'êtes pas attendu à Courville et que vous voudrez bien ce soir faire pénitence avec nous, comme dit l'ingénieux hidalgo Quisada; Henri sera des nôtres.

L'auto conduite par M. de Lesdiguières ronfla bientôt sur la terrasse et Diane monta sur le siège à côté du duc ; sur les coussins de derrière et pour des raisons d'équilibre dans les distributions des poids, s'assirent son père et Henri. Ce dernier était très ému ; cette jeune fille auprès de laquelle il vivait presque continuellement depuis quinze jours, dont il savait la grâce, la finesse, la bonté, pour laquelle il s'était cru une affection fraternelle, il venait de découvrir brusquement de quel amour puissant, douloureux, il désirait sa beauté. Il sentait aussi combien ce désir était absurde, sans but raisonnable et quel rival venait de surgir. Il était si habitué à connaître et à démêler les pensées de son « grand patron » qu'il lisait, à livre ouvert, sur le front du comte cette réflexion.

« Mais ce serait très bien, *Thianges* et *Lesdiguières*. Et comme ma femme serait vexée que ce mariage fût mon œuvre ! »

D'autres sentiments occupaient Henri dans ce rapide voyage. Il avait devant lui le col frais et découvert de Diane ; le vent qui le frôlait avait passé sur elle et emplissait ses narines du parfum léger de l'invisible poudre de riz qui avait résidé sur ses joues. Chacune de ces particules d'odeur s'échappaient d'elle, étaient un peu d'elle-même ; c'était comme s'il l'eût touchée avec son odorat.

Louis-Albert occupé de tenir le volant était moins absorbé dans de semblables rêveries ; pourtant il goûtait profondément la présence de la jeune femme à côté de lui ; par coup d'œil il pouvait apercevoir son profil sous le chapeau d'auto et sen-

tait sa jambe frémir près de la sienne. Une ample douceur nageait en lui sous la clarté de ce beau jour, dans la vitesse de la voiture, dans la certitude de son bonheur. Soudain avec l'autorité despotique que donne la conduite d'une auto, il dévia du chemin, prit une route qui écartait de Vergnioles :

— Pas par là, pas par là, — criaient les autres. — Vous vous trompez.

— Je fais un détour seulement. Nous allons suivre la Dordogne.

Ils se turent, mais le duc, interrogeant à la dérobée le visage de Diane y vit un contentement naïf d'enfant heureuse de la promenade qu'on prolonge.

XXI

TRIA VIRGINIS ORA DIANÆ

M. de Thianges avait conservé de son ancien état de maison, — avant qu'il se fût retiré à Vergnioles pour fuir sa femme, — une cuisinière qu'il appréciait, disait-il, mieux que tous les cuisiniers du monde ; elle lui faisait en effet d'aussi bons menus que s'il n'avait pas souffert de rhumatismes et ce soir-là les convives apprécièrent les vins qu'on servit. Le maître de la maison était trop de son temps, — de son temps passé, — pour abreuver comme aujourd'hui ses hôtes de l'affreux vin de champagne sec et vert, à « goût américain » qui a la saveur de l'Hunyadi-Janos, mais il savait assortir des séries de crus, bordeaux, bourgogne, espagne, qui allégeaient et délivraient les esprits, sans modifier les caractères, les exaltant seulement dans leur originalité propre.

Tandis que M. de Thianges, faisant fi des régimes, vidait son verre par rasades, à la façon d'autrefois, que Louis-Albert s'efforçait de l'imiter pour lui complaire, sans quitter des yeux les yeux de Diane ; que Graslin goûtait sans enthousiasme à ce qu'on lui proposait, la jeune femme se taisait dans un rayonnement rêveur.

Les souvenirs de sa journée étaient le vin qui l'engourdissait.

Après la randonnée en auto, après le goûter chez madame Graslin, les trois jeunes gens s'étaient promenés dans le grand jardin, descendu jusqu'à la rivière ; au moment où ils allaient s'asseoir au bord de l'eau, on était venu prévenir Henri d'une visite survenue : sa mère le faisait demander ; il avait dû s'éloigner à regret. Restés tous deux, elle, calme, et lui timide, ils s'étaient surpris très différents de ceux qu'ils avaient été à Marseille. Cela leur était tout nouveau d'être seuls ; ils le constataient et s'en étonnaient.

Aussi Louis-Albert avait-il dit juste le contraire de ce qu'il sentait :

— Nous voici comme dans la rue Marius-Roux. Vous souvenez-vous de la rue Marius-Roux ?

— Je ne puis guère oublier ce temps-là ; ni combien vous avez été gentil dans cette circonstance.

— C'était bien naturel.

Il se tut un moment, pour assurer sa voix, puis se décidant tout à coup :

— Écoutez, je profite de ce qu'Henri n'est pas là ; nous avons si peu l'occasion d'être seuls ; j'ai à vous parler.

— A me parler?

— Oui.

Étonnée, elle pencha vers lui ses yeux auxquels un peu de myopie donnait un léger vague, le jeune homme les sentit appuyés sur les siens avec une curiosité émue et presque tendre et, tout de suite, la phrase préméditée fut en déroute.

— Oui ; je voulais vous dire... c'est si bête, je n'ose pas.

— C'est donc bien grave?

— Oui, eh bien voilà : je vois que votre procès en divorce marche à merveille, l'annulation ne fera pas un pli, alors... Voulez-vous me laisser vous demander à vous-même votre main... votre petite main chérie.

Cette main il l'avait prise et, malgré un peu de résistance, la portait à ses lèvres, doucement.

Elle sentit qu'il tremblait de tous ses membres et eut surtout un sentiment de pitié à le voir ainsi implorant et faible.

L'instinct féminin de la défensive lui souffla ceci :

— Mais, mon ami, je croyais, je pensais...

— Quoi?

— Que vous étiez... comment dirais-je? pris, occupé par...

— Oh, ne me parlez pas de cela ; c'est fini.

— Fini?

— Complètement, cette personne... n'existe plus pour moi.

— Que s'est-il donc passé?

— Rien qui soit digne d'être connu de vous. Je me suis aperçu que j'étais remplacé par un de mes courtiers ; la caque sent toujours le hareng. Mais ne parlons pas de cela, parlons de vous, voyons, vous ne vous doutez pas, — et je ne m'en doutais pas moi-même, — comme il y a longtemps que je vous aime.

Dans son emportement il avait dit le mot qui, soudain, tous deux les frappa.

Elle en ressentit une joie troublée, mêlée d'orgueil triomphant ; lui comprit toute la profondeur décisive de l'aveu.

Mais ce mot, parti, laissait se répandre et bouillonner sa passion. Il n'avait qu'un mouvement à faire pour, du banc, se laisser aller aux pieds de Diane ; il le fit si doucement, si mollement qu'il se trouva à genoux par terre, tenant les bras frais entre ses paumes ardentes, répétant très vite des mots chuchotés, pressés, d'une caresse infinie et d'une psalmodie tendre.

— Vous êtes tout pour moi, la grâce, le bonheur, la bonté ; je vous aime, je ne peux pas vivre sans vous aimer, je ne pense qu'à vous, je ne vis que par vous ; vous êtes jolie, vous êtes belle, j'aime tout de vous ; laissez-moi baiser vos mains ; vous verrez que vous serez heureuse avec moi ; nous avons tellement les mêmes idées, nous sentons tellement les mêmes choses ; je vous aime, je vous adore.

— Prenez garde, si l'on venait ; vos genoux vont être pleins de poussière. Non, levez-vous... Louis-Albert, levez-vous.

Il l'avait saisie dans son étreinte et attirait son corps contre le sien, posant avec crainte ses lèvres sur le front penché qui s'abandonnait.

— Est-ce votre réponse?

Elle eut un frais sourire, sans fausse pudeur et répondit :

— Oui ; mais revenons ; on ne doit pas savoir ce que nous sommes devenus.

Ils remontèrent les allées tournoyantes sous leur émotion

et ne purent plus rien se dire tant ils étaient charmés de se sourire et de se regarder.

Dans le bosquet les voix s'élevaient confuses et hautes ; il y avait pas mal de monde et l'on s'occupait passionnément d'un procès qui surexcitait alors l'opinion ; le retour des jeunes gens passa presque inaperçu parmi le tumulte des conversations; cependant la jeune fille rougit en voyant le regard de madame Graslin se poser sur le genou un peu poussiéreux de Lesdiguières. La vieille dame présidait, l'esprit ailleurs, distraite des passions qui criaient autour d'elle. Tout d'un coup elle dit :

— Si nous avions la guerre, on ne ferait plus attention à cette affaire.

— La guerre ! Comment pouvez-vous croire à la guerre...

— Ce serait insensé... Dans notre éclat de civilisation...

— Pourtant si la Russie intervient.

— Bien des gens disent : il faut en finir.

— En finir? comment l'entendent-ils?

— L'ultimatum de l'Autriche est bien arrogant.

— Mais puisque la Serbie cède, accepte tout.

— Il y a une fable comme cela dans La Fontaine : *le Loup et l'Agneau.*

— Et l'Angleterre? L'aurions-nous avec nous?

Mais d'un angle de chaises partait :

— ... Moi je condamnerais à huit ans.

— ... Voyez-vous, je ne croirai à la guerre que quand j'entendrai sonner le tocsin et battre le tambour.

— Mon Dieu... — disait madame Graslin, — moi qui me souviens de 70 ! j'avais dix ans. Cela ne me rajeunit pas.

Diane entendait ces propos se croiser, se confondre ; elle revoyait la scène du jardin et Louis-Albert à ses pieds, le regardait, le trouvait beau. A ce sentiment se mêlait l'idée intime, informulée, qu'elle serait duchesse ; ce titre dans son rayonnement effacerait toute l'affreuse et ridicule histoire de son mariage avec Louville. Ils s'étaient promis d'attendre au lendemain pour tout dire à M. de Thianges, et goûtèrent le charme de leur secret encore à eux seuls, infiniment doux de n'être qu'à eux.

Le dîner, cependant, finissait.

— J'ai toujours regretté, — disait le vieux comte, — qu'on ait renoncé à cette pieuse coutume des libations. Avec nos parquets et nos tapis il serait difficile de répandre sur le sol quelques gouttes de la boisson qu'on va porter à ses lèvres, mais l'usage était si enraciné que Socrate, ce sceptique, au moment de boire la ciguë, songea à verser un peu du poison en l'honneur des dieux. Ce sacrifice entre la coupe et la lèvre était particulièrement touchant dans ces pays où l'on doit, plus que chez nous, être pressé de boire.

Il avala d'un trait un verre de Musigny, liquoreux et bien liant, après avoir salué le duc d'une légère inclination de tête.

— Voyez la différence. Autrefois on buvait après avoir fait hommage aux Immortels, maintenant nous avouons notre désir d'être immortels nous mêmes en buvant à notre santé. Quelle époque irréligieuse !... Et madame de Thianges m'accuse d'être libre penseur.

M. de Lesdiguières qui connaissait la longue inimitié entre le comte et sa femme, sourit en regardant Diane, un peu inquiète de l'enthousiasme de son père, mais contente de le voir en sympathie avec Louis-Albert.

— Je veux vous prouver le contraire; qu'en dis-tu, Henri, peut-on l'initier à nos rites?

— *Fas illi limina tangere Divum?* — demanda le duc en hésitant un peu, car les citations n'étaient plus guère admises dans le monde, — s'il se trouvait des gens pour les faire.

— *Fas est...* — s'écriait le vieux seigneur, — ô jour faste... oui, vous pouvez toucher le seuil des demeures divines, vous en êtes digne.

Il continuait à railler son enthousiasme et sa bonne humeur.

— Un homme du monde ! un homme de notre temps savoir à l'occasion cracher du latin comme toi et moi, Henri, ô jeune homme, que vous m'avez fait plaisir!...

— J'en suis ravi.

— Eh bien, nous allons vous emmener à notre cérémonie. Tu viendras aussi Diane, tu dois bien cet hommage à ta marraine.

Le duc s'informait en souriant :

— De quoi s'agit-il?

— Papa s'amuse, — répondait la jeune femme.

— Ce sont nos divertissements à nous, pauvres solitaires, expliquait Henri Graslin.

— Non, — rectifiait le comte, — c'est plus sérieux. Nous avons choisi pour représenter et résumer toutes les divinités du paganisme la plus tangible et la plus près de nous, celle qui si souvent parcourt nos vallons, nos bois, nos près, celle dont les pieds blancs se posent sur les eaux de nos fontaines et de nos torrents, celle qui règne dans les vastes plaines du ciel quand le soleil s'en est écarté. Une tradition dont l'origine est perdue, a fait élever une image de la déesse à l'endroit où se sépare en trois sentiers le chemin qui va d'ici à Vergnioles. L'œuvre est d'ailleurs curieuse à voir ; vous savez que Vergnioles me vient des Moncontour, c'est certainement à la marquise qui avait du goût pour la Fable qu'on doit cette curieuse statue. Vous la verrez, les draperies sont lourdes, à la manière de Puget, mais il y a déjà toute la mollesse du dix-huitième siècle dans la façon dont elles sont disposées et la gracilité des bras, la forme ronde du genou nu sortant des plis de la robe...

— *Nuda genu, nudoque sinu collecta fluentes,* — insinua Lesdiguières qui voulait conquérir définitivement le vieillard.

— Par Hercule, — s'écria celui-ci, — savez-vous bien que vous me charmez, monsieur? vous avez lu Virgile et vous l'avez retenu ; vous êtes mon homme. Souffrez alors que je vous fasse assister aux rites modestes par lesquels nous adorons la reine des Blancheurs, la triple Hécate des trois chemins, la rôdeuse nocturne, la conductrice des ombres et la déesse des enchantements... Tu viens, ma fille?

Elle hésitait sur le seuil de la porte :

— Je vais attendre votre retour ici, — commençait-elle, mais une simple insistance du duc allait la décider, quand les arbres de la route s'illuminèrent soudain crûment et que les sonorités rauques de trompes d'autos retentirent.

— Qu'est-ce qui vient nous ennuyer?

— Mais Dieu me pardonne, c'est ma tante de Commercy.

— La Princesse Tao-Tou...

Ils descendaient, les uns de la limousine de Rantocé, deux

autres d'une auto plus petite qui suivait et ceux-là étaient le marquis de Cadignan avec l'eunuque Liao-Tchaï.

— Comment, — criait en roucoulant madame de Commercy, — Sosthène de Thianges, mon vieil ami d'enfance est dans le pays et je ne l'ai pas encore vu! Hier soir, j'étais prise par un bridge avec monsieur, — elle montrait l'eunuque, — vous savez, vous jouez joliment bien, vous... — et quand je vous cherche, on me dit que vous êtes déjà reparti avec votre jolie, votre ravissante fille... Ce n'est pas gentil, vous, Sosthène, mon vieux flirt. Aussi après dîner comme nous ne savions que faire, j'ai laissé madame de Cadiguan avec madame de Lanty et j'ai enmené tout le monde ici, puisque Louis-Albert nous avait fait prévenir qu'il y dînait.

— Je suis vraiment très touché et très reconnaissant.

— Combien il y a-t-il de temps que nous ne nous sommes vus? Non, inutile de le dire, ne cherchez pas ; ce pauvre Édouard vous aimait tant. Mon pauvre mari ! tenez j'y pense en vous voyant. M'a-t-il assez souvent parlé de votre beau Vergnioles. Oh! mais je veux le voir au grand jour. Et cette chère enfant, elle est auprès de son père! comme c'est gentil ça... Comme on reconnaît là son cœur, elle a le cœur de sa mère...

Madame de Commercy allait continuer à défiler son chapelet de tendresses gaffeuses, mais il fallait bien laisser place aux Rantocé, assez gênés pour s'excuser de cette visite imprévue, pour présenter l'eunuque et le marquis au comte et pour amener celui-ci à l'altesse exotique un peu décontenacée, malgré son parisianisme, par la bonhommie familière de ces mœurs.

— Son Excellence, Liao-Tchaï, le tuteur de la princesse, — opinait madame de Commercy. — Un homme qui joue au bridge comme un ange ; il m'a fait hier un coup étourdissant. Figurez-vous...

On était rentré dans le grand salon solennel dont la froideur calma les expansions de la princesse ; les lumières intervenues, chacun put mieux se reconnaître et se mettre en défiance ou en amitié. L'eunuque avait entrepris M. de Thianges.

— J'ai eu l'heureuse occasion, très honoré comte, de lire il y a quelque temps dans la *Revue* une étude bien remarquable

sur l'immortalité des dieux. Nous sommes beaucoup maintenant en Asie qui voyons renaître avec un sentiment de délivrance les principes de notre ancien culte polytheïste ; ce culte qui honore, qui vivifie la nature, la rend proche de l'homme, tandis que le monotheïsme apporté par Çakiamonai, en fait une chose inerte et dépréciée, transitoire. C'est pourquoi j'ai été particulièrement satisfait de pouvoir venir vous adresser l'hommage de mon admiration.

— Je vous remercie, monsieur, mais en somme, cette révolution des esprits que vous me signalez et que j'ai suivie a son expression la plus haute dans le shintoïsme, pratiqué au Japon.

— C'est exactement cela.

— Ce culte ne comprend-t-il pas l'adoration des astres, révélée sous forme d'entités ?

Un mince sourire crispa les lèvres de l'Asiatique, et sa main sèche aux ongles en griffes désigna furtivement Tao-Tou qui causait, très animée, avec Diane.

— La princesse Tao-Tou, ou fleur de lune, est la personnification de l'astre dont elle descend, comme l'empereur du Japon est celle de la divine Amateratsu, émanée du soleil.

— Pardonnez-moi de vous adresser une question indiscrète ; hier en quittant Courville j'ai cru voir votre Excellence dans un coin de parc baigné de clarté et dans une pose de dévotion rituelle.

— J'adresse en effet un culte à la Reine des nuits.

— Si les braves gens qui s'agitent ici nous en avaient laissé le loisir, j'aurais voulu vous montrer qu'un pauvre vieux gentilhomme campagnard, à la fois imprégné de catholicisme et de Fable, peut avoir les mêmes préoccupations qu'un initié du Mandalaï. Oui, ce soir même, nous allions aller à quelques pas d'ici célébrer nos cérémonies.

— Il est si simple de les occuper. Tenez.

L'eunuque venait d'apercevoir dans un angle de la pièce une table à jeu préparée avec ses cartes et ses jetons de nacre indienne, fantastiquement découpés.

— Madame la princesse, — disait-il à haute voix, — voilà un terrain de combat tout préparé pour offrir sa revanche à monsieur de Rantocé.

— C'est vrai, — crièrent ensemble, madame de Commercy et le jeune ménage, heureux d'échapper à une situation que la présence d'Henri rendait de plus en plus difficile. — Mais, il faudrait un quatrième ; mon cher Sosthène, autrefois vous étiez de première force.

— Il y a dix ans que je n'ai pas touché une carte. D'ailleurs monsieur Liao-Tchaï désire faire quelques pas dans le parc et je l'accompagne.

— Monsieur de Cadiguan alors?

— Soit.

Déjà ils s'installaient et battaient les jeux. Tao-Tou les montra à Diane. Son accent anglais mélangé d'un autre plus guttural et plus doux, railla :

— Voyez, disait-elle, ils sont venus exprès pour voir votre père et déjà ils ne pensent plus à lui.

— Vous sortez, papa?

— Nous allons jusqu'aux trois chemins. Mais la princesse Tao-Tou peut venir avec toi ; vous n'êtes pas de trop toutes les deux, au contraire.

— Filons, — dit le duc, — ils ne font pas attention à nous.

Et son regard escomptait déjà, pour son désir, les hasards de la nuit.

On entendait dire : « Deux piques, trois trèfles, deux sans-atout », et une aigre discussion commençait déjà entre M. de Cadiguan et Geneviève de Rantocé.

M. de Thianges et Lio-Tchaï marchaient en avant, absorbés dans leurs rêves ; le duc et Henri Graslin accompagnaient les deux jeunes filles. Des nuages d'un blanc laiteux couvraient le ciel remué d'un vent sans doute puissant et rapide dans les hauteurs, mais dont le contre-courant terrestre était tiède et doux ; dans les montagnes, de chaque côté, se jouaient des teintes tantôt molles comme des ouates, tantôt dures comme des plâtres ; toute la vallée semblait noyée dans une atmosphère neigeuse et mate qui délayait les formes de la nuit.

Mais les promeneurs furent d'abord charmés par les parfums qui se dégageaient, si atténués, si fins, que l'odorat les goûtait mieux s'il les distinguait moins.

Son caractère simple et bienveillant n'avait pu cependant

défendre la petite Asiatique contre le snobisme qui constituait pour madame de Cadiguan la seule méthode d'éducation ; aussi considérait-elle avec étonnement cet Henri Graslin dont elle avait entendu parler avec dédain à Courville, et qui ne portait ni titre, ni appellation nobilière, chose presque inouïe dans la société où elle vivait. Malgré elle, Tao-Tou le trouvait beau, plus proche (avec sa barbe hardiment brune et ses yeux profonds) du type de la beauté mâle que ces hommes à moustaches et à faces rasées qui l'entouraient d'ordinaire et dont les regards étaient si avidement distraits. Leurs paroles en marchant étaient peu fréquentes et leurs pas se pressaient, tandis que l'entretien de mademoiselle de Thianges et du duc se faisait plus rapide et leur marche plus lente.

— Tenez, — dit enfin Henri, il ne savait s'il devait l'appeler « mademoiselle » ou « princesse » et ce doute lui donnait une gêne qui s'était traduite par un silence un peu niais, — tenez, voilà la Diane des trois chemins.

Dans l'ovale bleuâtre d'une allée élargie en clairière, ils virent la statue se détachant sur sa niche de feuillage ; la lune à ce moment glissait entre deux nuages, posant sur les membres de la déesse, sur les nus de ses gestes et la lourdeur de ses draperies, des touches de clarté qui, l'enveloppant, descendaient jusqu'à la pierre, — meule ou dolmen — posée devant Diane comme l'autel destiné à quelque sacrifice ; le comte et l'Excellence qui avaient précédé les deux couples se tenaient devant la statue, regardant alternativement Seléné et son image.

— Et c'est en nous cachant, en souriant pour nous excuser nous-mêmes que nous venons ici adresser à cette divinité véritable et réelle les hommages de notre esprit, l'humilité de notre pensée. Pour éviter le scandale ou la raillerie, nous gardons la pudeur de notre culte. Les chrétiens d'autrefois n'ont jamais connu ce sentiment, ils lui ont préféré le martyre et c'est encore aujourd'hui un grand péché que ce qu'on appelle le *respect humain*.

— Nous ne le commettons pas, nous autres, et vous allez voir comment une princesse de sang royal et pur ne craint pas d'affirmer sa foi. Mais, très honoré seigneur comte, veuillez écarter ces hommes.

Louis-Albert et Henri apparaissaient derrière les jeunes filles à l'entrée de la clairière. M. de Thianges les éloigna d'un geste.

— Messieurs, je vous demande pardon, mais monsieur Liao-Tchaï désire être seul avec la princesse et moi. Je vous retrouverai au château.

Fleur de lune accourait, suivie de Diane.

— Ma fille, — dit l'eunuque avec une solennité tragique, — voici celle dont votre race est descendue depuis le jour où sa mère reçut les premiers rayons fécondants du soleil.

» Autour d'elle ce soir, les signes sont redoutables. Regardez!

Un combat semblait se livrer dans la nue ; les nuages montaient à l'assaut de l'astre, s'obscurcissaient pour voiler son disque, se ruaient, meute acharnée, à vouloir sa lumière. Une ombre subite, opaque, s'abattit sur la clairière et les bois qui l'environnaient ; tout fut de la nuit.

L'eunuque laissa échapper un cri de désespoir.

La voix de Tao-Tou s'éleva.

— Rassurez-vous, hommes de peu de foi, je sais conjurer les esprits mauvais qui veulent l'abolir, la faire disparaître, je sais combattre les ténèbres moi, Tao-Tou, fille de Mandalaï, à la fois déesse et victime.

Légère, elle s'allongeait sur la pierre dure, s'étendait sur l'autel et ses lourds cheveux de jais se dénouèrent pendant que l'eunuque récitait des prières sur une mélopée plaintive. Soudain un spasme la saisit, la roidit, la fit se tordre sur le granit rugueux ; quelques clartés lunaires venaient de passer entre les masses noires, se posaient sur les membres de la prêtresse; elle se livrait à ces faibles rayons, semblait les rassembler et les brasser entre ses doigts crispés et de rauques soupirs soulevaient sa poitrine pendant que Liao-Tchaï, sans s'occuper d'elle, poursuivait, pressait le cours de ses litanies.

Soudain, elle parut respirer avec peine, ses bras s'étendirent et se ramenèrent comme pour atteindre et retenir l'invisible et ses mains se portèrent à son corsage entr'ouvert par la mode ; en sentant la fraîcheur de la peau ses doigts s'attachèrent à l'étoffe comme pour l'écarter ou la déchirer ; en ce moment la lune, sortie victorieuse de sa lutte, apparut dans

le ciel pur, l'astre effleura la gorge puérile, les lèvres pures qui rendirent à la divinité la caresse qu'elle en recevait.

Diane émue de cette crise avait couru près de l'Annamite se penchant sur elle pour lui donner des soins, les mains de l'enfant d'une énergie surhumaine la saisirent et la serrèrent, l'attirèrent...

Un gloussement de Liao-Tchaï, fit revenir à elle la prêtresse; elle se dressa en pleine lumière et parut se réveiller. L'eunuque murmurait en regardant Diane :

— La victime lui a pris la main pendant l'extase, maintenant cette jeune fille appartient à l'astre.

M. de Thianges déclarait :

— Selené, — disait-il, — a triomphé des hordes qui voulaient l'éteindre ; elle est victorieuse.

Il désigna successivement Tao-Tou et son effigie mythologique, la statue dans sa grotte de feuillage :

— Voilà les deux faces de la déesse. Où se cache la mystérieuse troisième?

Tao-Tou, retirée dans l'ombre de la clairière, ramenait fiévreusement les plis de son corsage, interrogeant l'eunuque sur ce qui s'était passé ; elle ne se souvenait de rien et croyait avoir dormi. En ce moment un pas lourd se fit entendre au fond de l'allée, un homme en livrée tenant un plateau à la main s'adressait au comte :

— C'est une dépêche qui vient d'arriver pour madame la comtesse de Thianges.

— Donnez, donnez à mademoiselle.

Diane fit sauter le léger papier qui fermait l'enveloppe et lut à la clarté lunaire :

« *Guerre imminente. On mobilise. Je viens te chercher. Arriverai dimanche minuit. Préviens père.*

» *Maman.* »

— La guerre !...

— Bah ! ta mère exagère toujours. Pourtant, puisqu'elle vient ici...

Il se tournait vers l'homme :

— Est-ce qu'il y a des nouvelles?

— Monsieur le comte, il est arrivé une dépêche au bourg.

Laurent qui l'a lue a dit, comme ça, que c'était la guerre pour demain.

— Comme c'est venu vite !

— Avant-hier, encore à Paris, — disait l'eunuque, — l'ambassadeur de Turquie m'assurait qu'il y avait soixante-six chances contre cent pour un arrangement.

— La guerre! — répétait M. de Thianges. — Décidément l'Europe veut mourir.

Tout à l'égoïsme de sa manie, il se penchait vers Liao-Tchaï :

— La voilà la troisième face de la Diane... c'est Hécate, celle qui conduit les morts chez Pluton. Regardez comme elle assemble autour d'elle les âmes qui vont s'envoler.

La lune avait définitivement dévoré les nuages qui la couvraient ; ils se dissipaient en effilochures balayées par la violence du vent, dans un ciel élargi, d'une profondeur qui semblait vide ; elle montait avec une vitesse ralentie, d'une majesté suprême, répandant autour d'elle un calme glacial et pur. Mais, de la rivière proche, du torrent, des sources cachées sous les feuilles, des vapeurs s'élevaient, légères comme des fumées ; elles semblaient attirées par la libration, rendue sensible, de l'astre ; peu à peu ces fantômes peuplaient l'air, menaçaient encore de remplir l'étendue... Soudain, un vent brusque vint secouer la cime des arbres, rafla les brumes et laissa de nouveau la clarté resplendir.

— Avez-vous observé la direction du vent? — demanda le mandarin, — il soufflait de l'Orient : c'est de ce côté que le salut viendra.

En revenant dans le salon, ils trouvèrent les joueurs encore attablés ; madame de Commercy attrapait rudement le marquis distrait qui avait risqué un sans-atout ultra-léger. Il en était résulté des catastrophes et des pénalités extraordinaires.

— Enfin, c'est ridicule, — criait-elle, — alors on joue des haricots... Un sans-atout avec le valet troisième... jouez des haricots, mon ami, jouez des haricots.

En voyant M. de Thianges, elle courut à lui, laissant les comptes en plan; d'ailleurs, elle perdait.

Le comte secoua la tête, sa voix grave s'éleva soudain avec une solennité singulière.

— On m'apporte une grande nouvelle. L'ordre de mobilisation vient d'être donné, il est affiché dans les mairies, c'est la guerre.

Une seconde il y eut de la stupeur, puis des exclamations se croisèrent.

— La guerre... mais on n'y pensait pas. On était occupé que de ce procès...

— Qui part ici?

— Moi, le deuxième jour?

— Moi aussi.

— Moi, le troisième.

Et tous les jeunes hommes, d'un même mouvement, s'écrièrent :

— Eh bien, tant mieux. Il fallait en finir... *ça y est.*

Dans l'office, dans les cours, partout où des êtres jeunes et solides s'agitaient, les mêmes phrases s'entendaient, le même « ça y est » se multipliait ; partout on se serrait les mains en souriant, sans vaine bravade. Les inimitiés, les haines même qui tout à l'heure encore divisaient les hommes venaient de se dissiper à la brise salubre de la revanche; tous se dégageaient des petites compétitions, des petites bassesses, ils secouaient le poids affreux qui depuis quarante-quatre ans pesait sur tous : ils sortaient des décombres.

***

Dès que les hôtes venus de Courville furent partis, M. de Lesdiguières s'approcha du comte :

— Cher monsieur, dit-il, — je voulais attendre à demain pour faire cette démarche, mais les événements pressent, puisque mon ordre de mobilisation m'appelle le second jour, je viens auparavant vous demander un grand bonheur, un bonheur dont j'espère être digne : la main de mademoiselle Diane ; j'ai obtenu son agrément aujourd'hui même.

— Vous voulez épouser Diane? Ni son annulation, ni son divorce ne sont prononcés.

— Je le sais, mais ils sont certains et je voudrais emporter une assurance et le titre de fiancé.

M. de Thianges réfléchit un moment :

— En ce qui me concerne je n'ai pas d'objections et vous m'êtes très sympathique. Mais nous allons justement chercher à la gare madame de Thianges qui arrive ce soir. Je dois consulter la mère de Diane. Venez avec nous. On attelle.

Ils arrivèrent en avance et durent attendre sans descendre de voiture. Une prodigieuse animation remplissait la petite station d'ordinaire si déserte. Une foule d'hommes, venus de toutes les parties de la campagne, se pressait dans les salles et devant les guichets ; ils portaient à la main de légers paquets et paraissaient préoccupés, sérieux, mais calmes, on entendait peu de chants et pas un cri d'ivgrogne. M. de Thianges ne put s'empêcher de dire :

— Ils ont changé depuis 70; c'est de bon augure.

Il n'avait pas fini qu'un train sifflant entra lentement en gare et qu'aussitôt les groupes franchirent les portes pour se répandre sur les quais et monter à l'assaut des wagons. Diane alors et les deux hommes descendirent et se frayèrent un passage. Dans la confusion de ceux qui montaient et descendaient, ils distinguèrent difficilement, d'abord madame de Thianges qui sautait à terre, coiffée de travers et gesticulant, suivie de sa fille Yvonne et de sa femme de chambre Julie. Ce fut Diane qui la première la reçut dans ses bras.

— Ah ! chère petite, ah, mon enfant! Je ne vivais plus sans toi. Ah ! tu as engraissé... Comment, monsieur de Lesdiguières ici, vous?... Quelle bonne surprise !... Mon cher Sosthène, je suis heureuse de vous voir. Ah! quel voyage, mes amis, quel voyage... Je vous conterai ça...

— Où sont vos malles, maman? Laurent va les prendre, donnez-lui votre bulletin.

— Mes malles !... Tu dis mes malles?.. D'où sors-tu? Mais nous n'emportons rien, on refuse les bagages ; je n'ai que ce que tu vois sur moi et ce que Julie porte dans cette valise. Ah ! quel voyage !

— Ma chère Suzanne, voulez-vous monter dans la voiture. Nous allons nous caser tous les cinq. Julie viendra dans le

camion avec Laurent. Vous devez avoir besoin de prendre quelque chose, je vous ai fait préparer un souper.

— Vous avez eu joliment raison ; je n'ai rien eu à manger depuis mon départ, rien qu'un verre d'eau de Saint-Galmier que Julie a pu m'apporter à une station et un morceau de sucre. Ah, ces stations ! Des arrêts à n'en plus finir, à chaque pont des territoriaux en blouse avec des fusils. C'était interminable. Yvonne, as-tu embrassé ton père?

Au milieu de ses exclamations madame de Thianges regardait d'un œil un peu égaré le duc dont elle ne pouvait s'expliquer la présence et qui était lui-même assez gêné de son personnage ; puis elle reprenait, en ayant trop à dire :

— Vous comprenez, nous étions bien tranquilles, personne ne croyait à la guerre, on en parlait bien, mais personne n'y croyait. On était occupé de ce procès, on ne pensait qu'à ça. Quand tout d'un coup, samedi, on me dit que la mobilisation est décrétée et que si je veux partir, il faut le faire le soir ou le lendemain matin, parce qu'après il n'y aura plus de trains civils. Je téléphone à Saint-Contest, à l'état-major, pour qu'il me renseigne : impossible de l'avoir. Enfin, nous nous décidons à filer et nous passons la nuit avec Yvonne et Julie à faire les malles. Dès hier matin j'envoie Joseph à la gare avec l'auto, une demi-heure après, il revient en me disant qu'on ne prend pas les bagages, qu'il y a foule, que c'est le dernier train et qu'il faut nous dépêcher. Nous avons couru ; Yvonne a pu prendre les billets et nous sommes montés en wagon avec une énorme poussée de monde derrière nous. Figurez-vous que dans le couloir des premières il y avait des gens des troisièmes, assis sur leurs sacs avec des bouteilles de vin qui coulaient, un gâchis ! une odeur ! Ah ! qu'on est bien ici...

Elle entrait dans la salle à manger de Vergnioles et s'asseyait à la table ou du thé était servi avec des viandes froides. A ce moment M. de Lesdiguières vint baiser la main de madame de Thianges.

— Chère madame, vous devez être surprise de me trouver aussi crampon et aussi indiscret, mais je vais implorer de votre bonté la permission de m'expliquer en deux mots : j'ai demandé aujourd'hui sa main à mademoiselle Diane, elle a bien voulu

me l'accorder et il ne me reste plus qu'à m'adresser à ses parents, pour être sûr de mon bonheur. Pardon si je piétine ainsi sur les convenances, mais la nouvelle foudroyante de cette guerre me prend au dépourvu, je pars demain et le temps me manque. Je sais que grâce à votre puissante intervention toutes les formalités d'annulation et de divorce vont être terminées très promptement; je voudrais revenir de cette campagne, — si j'en reviens, — pour conclure une union qui est tout le désir de ma vie.

Il bredouillait en finissant, mais Diane à mesure l'encourageait du regard pendant qu'Yvonne souriait d'un sourire aigu de pensionnaire curieuse... « Comme c'est drôle, pensait-elle, ça fait la seconde fois en un an que j'assiste aux fiançailles de ma sœur. »

Surprise et ravie d'abord, tout de suite après vexée que ce mariage eût été décidé en dehors d'elle et pût être attribué au père, assez embarrassée en somme de son rôle, la mère de Diane prit le parti inattendu de fondre en larmes. Ses deux filles se jetèrent à son cou et son mari lui proposa, sans s'émouvoir, de l'eau de mélisse sur du sucre. Lesdiguières qui, durant cet intermède avait fait une assez pauvre mine, allait s'éloigner discrètement, quand la désolée qui ne l'avait pas perdu de vue, se leva, l'attira près d'elle et lui tendant sa joue ruisselante, dit ce simple mot :

— Mon fils...

Sur ce on envoya Yvonne se coucher après avoir permis à son futur beau-frère de l'embrasser, et l'on prit hâtivement, vu les circonstances et l'heure nocturne, quelques arrangements pour l'avenir. Le mariage serait célébré aussitôt l'annulation obtenue ce qui ne faisait pas de doute, et les dix mois légaux atteints. Cela mènerait bien jusqu'au commencement de janvier. C'était l'époque à peu près que la comtesse assignait comme terme de la guerre et tout s'arrangerait à merveille ainsi.

— Pour les questions de fortune...

— Les notaires s'entendront, — interrompit M. de Thianges, — et maintenant, Diane, fais dire à Laurent qu'il sorte l'auto du garage et accompagne ton fiancé. Quand vous aurez fait vos adieux, tu monteras te coucher; nous avons à causer un peu ta mère et moi.

Remise de ses émotions, madame de Thianges soupait maintenant de bon cœur, mais elle se croyait obligée d'expliquer à son mari sa brusque venue, un peu insolite :

— Vous comprenez, mon ami, — disait-elle, — que si je tombe chez vous comme une bombe, c'est que j'y ai été contrainte et forcée.

— Je ne m'en plains pas, remarquez.

— Non, mais moi je veux vous dire. Je pensais que vous me rendriez Diane pour l'été et que, comme d'habitude, nous irions toutes les trois quelques semaines à Houlgate, chez les Langwal, ensuite à Biarritz avec les Mainbourg, pour finir en Poitou à Boismilon où nous avons l'habitude de passer l'automne au moment des chasses ; mais on m'a dit que la côte normande pouvait être dangereuse à cause des croisières allemandes, du reste elle est déserte et puis comment faire voyager Diane toute seule pour me rejoindre? Bref, me voilà. D'ailleurs, je savais que monsieur de Lesdiguières était dans ce pays et j'avais déjà mon idée sur lui. Il y a longtemps que je pense à ce mariage. Ah ! j'ai aussi quelque chose de très bien pour Yvonne.

— Peut-on vous demander qui?

— Un jeune homme charmant qui est fou d'elle et très riche, richissime ; le comte de Chemerault.

— Chemerault? Oui, j'ai connu autrefois le vieux Chemerault et sa fille Jeanne. Mais, est-ce qu'elle n'avait pas épousé? Voyons... Est-ce que le père du jeune homme dont vous me parlez n'était pas un peu... un peu?...

— Ah ! oui, je crois... mais ils sont convertis. Et quelle fortune!

— Je n'en doute pas. Mais enfin, tout cela est remis en question par cette guerre. Pour le moment je suis très content de ce que nous venons de conclure pour Diane.

— Je vous l'ai déjà dit, mon cher Sosthène, il y a longtemps que je mijote ça avec la duchesse et madame de Commercy. C'est un peu mon œuvre et j'en suis fière... cette chère enfant, le ciel lui devait bien cette compensation... elle a tant souffert.

— Alors vous me ferez le grand plaisir de rester un peu ici avec nos enfants. Les Langwal attendront. Du reste la mobilisation allemande les a peut-être réclamés.

— Je vous vois venir, je trouve vos plaisanteries d'un goût douteux, quand il s'agit de mes amis. Où allez-vous me loger?

— Vos anciens appartements n'ont pas été touchés et votre femme de chambre a dû tout y préparer déjà. Je n'ai pas besoin de vous montrer le chemin ; vous le connaissez.

Il s'inclinait froidement, baisait le bout des doigts tendus, s'éloignait. Un moment avant de gagner sa chambre il sortit, s'arrêta sur le seuil. Déjà l'astre qu'il aimait s'inclinait sur la cime des grands peupliers.

— Oh ! Selené, — dit-il, — quels crimes vont-ils encore commettre ces barbares qui ne respectent pas les dieux ?

*
* *

Les premiers jours de la guerre furent neutres dans le château que madame de Thianges animait seulement de ses colères, au moindre manquement dans le service et le confortable. Ses filles ne s'étonnaient ni ne s'offusquaient de ces fureurs qui troublaient si désagréablement la tranquillité du comte, habitué au calme rêveur et mystérieux de sa pensée. Il avait, cependant, accepté avec résignation, la vie sinon commune, du moins rapprochée, mais son ordinaire mélancolie s'aigrissait des optimismes de sa femme, qui à chaque dépêche, à chaque article de journal, s'exhalait, criant que l'empereur Guillaume était mort, qu'on allait entrer à Berlin, et travaillait sérieusement sur les cartes au remaniement de l'Europe et au partage de l'Allemagne.

Les « communiqués » se firent moins bons.

On lisait à travers les lignes, et même les blancs des journaux, de mauvais symptômes, et le style ampoulé, malgré son affectation de sobriété, du Gouvernement inquiétait ceux qui avaient vu 70 et qui se souvenaient.

— Heureusement Paris est imprenable, — disait un jour M. de Thianges à l'eunuque, resté à Courville (car les autos avaient été réquisitionnées, et l'on étudiait les moyens de faire repartir pour l'Asie la princesse Tao-Tou) — c'est à Paris que nous reprendrons pied, comme Antée touchant la terre. Mais n'admirez-vous pas, cher monsieur, Liao-Tchaï, comme

les vieilles luttes confessionnelles qu'on croyait à jamais pacifiées par le scepticisme, se réveillent au contraire de nos jours, dans des convulsions qui semblent suprêmes et qui ne sont que renouvelées. C'est plus qu'une guerre de races, celle que nous menons aujourd'hui : c'est une guerre de religion. Voyez, ces Allemands ont saccagé et brûlé Louvain, sous un prétexte : la vraie raison, c'est que cette ville et son Université étaient un centre d'influence. Ils viennent de détruire cette cathédrale de Reims, qui était la continuation directe du culte des druides en ce lieu; ils s'attaqueront toujours fatalement, instinctivement, à ce qui représente notre tradition vivante, celle des forces multiples et sacrées qui gouvernent l'univers. Pourquoi me regardez-vous d'un air étonné?

— On m'a dit que vous étiez, ce que les gens de votre monde appellent un libre penseur.

— J'espère devenir un jour un chrétien, mais j'ai toujours été un catholique.

Liao-Tchaï, d'un geste heureux désigna le ciel et la terre.

— Les dieux reviennent, — dit-il.

XXII

ÉPILOGUE

La princesse de Commercy au comte de Thianges

Bâle, octobre.

Mon bon ami,

Je vous écris à la place de Diane, trop occupée, trop fiévreuse, trop heureuse, pour le faire, et je veux, avant tout, vous confirmer notre dépêche d'hier : Louis-Albert est retrouvé, il est blessé, mais en voie de guérison ; Diane part pour le rejoindre. Voilà tout ce que je puis vous mander, tout ce que je sais pour le moment, et c'est superbe, c'est miraculeux, n'est-ce pas?

Votre chère Diane, a été admirable de courage, d'énergie, de confiance. Depuis la terrible matin où la lettre du général Daclin est venue nous jeter cette effroyable énigme : « Blessé et disparu », elle n'a pas un instant perdu le calme et la volonté nécessaires pour rejoindre, pour revoir, — sous quelques aspects que ce fût, — le pauvre et vaillant enfant tombé un des premiers pour la France. Je me félicite tous les jours d'avoir voulu l'accompagner dans ce calvaire. Du moins, j'ai pu m'occuper d'elle matériellement, la faire manger, dormir, entretenir ses forces physiques ; quant au moral, il est resté au-dessus de tout.

Il faut que je vous dise d'abord notre voyage, qui fut affreux ; vous savez que nous avons dû passer par Lyon pour gagner Bâle, puisque c'est de là que nous devions commencer nos recherches. Notre train marchait comme il pouvait, avec des arrêts interminables ; en quittant la Saône, il a cheminé pendant une demi-heure à côté d'un autre, d'où partaient tantôt des cris déchirants, tantôt des rires affreux, ou des refrains de café-chantant. Malgré mes préoccupations et ma tristesse, je regarde et je vois, collées aux vitres d'un convoi de troisièmes, les plus effrayantes faces qu'il soit possible de concevoir dans le cauchemar. C'étaient des femmes hâves, les traits décomposés, grimaçants ; figures furieuses ou gaies, — les gaies, c'était atroce ! — elles nous tiraient la langue, nous faisaient des gestes ignobles, nous injuriaient. Je verrai toujours l'une d'elles, coiffée d'un bonnet de papier, braillant un chant, qu'on m'a dit être *l'Internationale*, en me regardant, comme si c'était à mon intention. Je me suis informée : c'étaient des folles qu'on transportait de Paris en province.

Arrivées à Bâle, nous avons été trouver les autorités ; j'ai montré, — avec un orgueil que je n'aurais pas eu jadis, — mes lettres du ministre de la Guerre et du ministre des Affaires étrangères français et à force de démarches, j'ai pu obtenir, — ces Suisses sont vraiment bien gentils, — qu'on ne s'opposerait pas à nous laisser passer en territoire ennemi, qu'on ne ferait pas attention à nous, qu'on fermerait les yeux. Nous avons pris un train, tout simplement, nous donnant pour des infirmières américaines, et sommes arrivées un matin à Molsheim

où on s'était battu quelques jours avant et qui était encore plein de morts.

Ah, mon ami ! quel horrible spectacle ! La mort partout, toujours ; des soldats allemands en tas, par place ou debout, les uns serrés contre les autres, fusil en mains, comme s'ils étaient vivants. Il paraît que c'est un des effets de notre fameux 75. Ces cadavres, encore dressés pour combattre, étaient effrayants.

Malgré ces horreurs, Diane n'a pas perdu courage. A une gare que l'on nous avait désignée, nous sommes descendues et nous nous sommes informées où résidait l'état-major? On nous a conduites jusqu'à une maison où trônait un gros Allemand, à moustaches rousses, et à lunettes d'or, qu'il m'a semblé, tout de suite, avoir déjà vu, et qui nous a reçues du haut de sa grandeur, sans lâcher sa pipe. Il avait devant lui, sur sa table, un verre et une bouteille de vin de champagne, certainement volée, dont il se versait une rasade de temps en temps. Nous lui avons demandé s'il consentirait à nous donner une liste des blessés prisonniers français, « ou des morts », a ajouté, bravement, notre admirable Diane.

Il nous a demandé, avec un accent épouvantable, mais en français très correct, qui nous étions : « car je vois bien que vous n'êtes pas des vraies infirmières ». Il nous avait peut-être devinées. Comme il semblait assez brave homme, et comme, de plus en plus, je croyais le reconnaître pour un des gérants du « Gigantic-Palace », je lui ai dit que nous cherchions le duc de Lesdiguières, qu'on nous avait dit avoir été blessé dans le pays. Alors, du même ton, dont il m'aurait proposé un « ice-cream », — décidément c'était bien lui, — ce coquin nous a répondu :

— Il a dû être tué ; mais pourquoi tout cela?

Je n'ai pas bronché ; comme je sais que les gens de son pays sont entichés de noblesse, j'ai insisté :

— Mais, monsieur, il s'agit du représentant d'une des premières familles de France, le duc de Lesdiguières. Et moi, je suis sûre que vous m'avez déjà vue à Paris, je suis la princesse de Commercy.

— Bah, m'a-t-il répliqué, en France, tout le monde est duc ou prince.

La colère m'est montée aux cheveux, et je lui ai campé.

— Ce n'est pas comme en Allemagne où il n'y a pas un seul vrai gentilhomme.

J'étais assez contente de ma réponse, — c'est pour cela que je vous raconte la scène ; — mais lui avait parfaitement compris, il s'est levé ; ses gros yeux de faïence étaient rouges de fureur ; il nous a crié en nous montrant la porte :

— *Heraus !*

Ce qui, dans la langue de ces brigands, veut dire : Dehors !

En traversant les rues, encadrées de deux énormes landwehr, nous avons vu un groupe de hussards, ceux-ci tout petits et tout gringalets, qui se livraient à une occupation charmante : ils enduisaient de pétrole la porte et toutes les parties boisées d'une église, un petit bijou du quinzième siècle, comme on en voit tant dans nos campagnes. Ce ne doit plus être aujourd'hui qu'un monceau de cendres. Il n'y avait, à cela, aucune nécessité militaire ; c'était pour le plaisir.

On nous a fourrées dans un wagon, qui devait nous ramener à Bâle et, pour la première fois, j'ai vu Diane éclater en sanglots. Le spectacle que nous avions sous les yeux n'avait, il est vrai, rien de réconfortant. Figurez-vous une plaine où déjà s'avançait l'ombre, et dans laquelle on voyait des hommes occupés à creuser des grandes fosses ; nous croyions d'abord qu'il s'agissait d'un travail de tranchées, quand, tout d'un coup, nous avons compris : on apportait des corps sur des civières et on les déposait dans ces trous. En même temps, d'une petite colline qui dominait, nous avons entendu descendre les sons d'une musique militaire qui jouait la *Marche funèbre* de Chopin, celle qu'on exécute dans les grands enterrements : c'était d'un effet atroce et saisissant.

Votre fille m'a dit simplement :

— Il est peut être là !...

Eh bien non, il n'était pas « là »; il avait bien failli..., mais il vit et Diane est près de lui : à peine étions-nous revenues aux *Trois-Rois* que le chasseur, une espèce d'icoglan roux, mâchant un lourd « accent palace », est venu nous dire qu'on avait des nouvelles du « monsieur que nous cherchions »; qu'il était blessé et soigné près de la petite ville de Thann. Le brave homme qui répondait — d'ailleurs en très mauvais

français — au nom de Smithals, paraissait très au courant de tout ce qui se passait de l'autre côté de la frontière. Avec de bonnes paroles et surtout de bon argent, nous en avons tiré tout ce que nous avons voulu, et voilà Diane qui va partir sous la protection du gardien qu'elle a embauché pour la circonstance ; il doit me rapporter des nouvelles incessamment et sans doute une lettre pour vous. Soyez donc pleinement rassurés, la blessure, quoique grave, est en voie de guérison; Dieu nous a protégés, qu'il soit béni.

Mes meilleurs souvenirs à madame de Thianges, et pour vous, mon cher Sosthène, toutes les affectueuses pensées de votre vieille amie.

LEDRU-COMMERCY

P.-S. — Nous avons à Bâle la famille de Cadiguan avec la princesse Tao-Tou et son eunuque. Ils voudraient bien repartir pour l'Annam, mais les communications sont difficiles et la petite a une peur horrible des mines flottantes.

Diane de Thianges à son père.

Mon cher papa,

Vous devez savoir par madame de Commercy que je suis auprès de Louis-Albert : où? c'est ce qu'il ne m'est pas permis de vous dire et que j'ai dû promettre de taire à l'homme qui se charge de vous faire parvenir cette lettre. Qu'il vous suffise de savoir que c'est un joli village d'Alsace, dans un nid de très douces vallées, qui abrite votre fille heureuse d'avoir retrouvé après de telles angoisses celui que vous lui avez permis d'aimer.

Louis-Albert a été blessé dans les premiers combats près de Mulhouse et si grièvement que nos troupes en retraite n'ont pas pu l'emmener ; il aurait été fait prisonnier et qui sait, peut-être achevé à coups de crosse, s'il n'avait eu la chance d'être frappé dans les bois, près de la cabane d'un vieux schlitteur alsacien qui l'a ramassé, soigné en secret et caché

assez aisément ; les Allemands ne se risquant pas volontiers dans cette partie forestière où, grâce à Dieu, ils n'ont que faire.

Louis-Albert avait une balle dans la hanche et un éclat d'obus lui avait éraflé l'épaule. Il a été admirablement traité par ce vieil homme demeuré Français de cœur qui s'est attaché à lui comme à son enfant. Heureusement les projectiles n'étaient pas restés dans les plaies et le blessé n'avait besoin que de repos et d'attention. Mais la guérison a été longue parce qu'il avait perdu beaucoup de sang et que la fièvre ne le quittait pas. Le père Schulbaum qui, naturellement, ne travaillait plus, a pu ne s'occuper que de lui et l'a tiré d'affaire. Quand son malade a pu commencer à se reconnaître, il a voulu nous envoyer de ses nouvelles, mais c'était très dangereux ; ce n'est qu'à la fin, quand Louis-Albert a pu sans inconvénient rester quelques heures seul, que le brave homme s'est risqué à courir jusqu'à Bâle et que par le plus providentiel des hasards, il a rencontré ce portier d'hôtel qui s'informait de tous les côtés. Le doigt de Dieu est manifestement dans tout cela.

Je vis donc maintenant auprès de mon cher blessé, dans cette petite maisonnette au fond des bois ; c'est là seulement que j'ai compris la majesté du silence ; il nous enveloppe comme une onde, il nous étreint comme une caresse et quand on songe aux mille bruits dont il est fait, aux confuses vies qu'il résume, qu'on sent planer autour de soi, l'immense et calme agitation des rameaux verts, des sapins aux troncs fins, des bouleaux, ces paysagistes, qui jettent des clairs dans les masses sombres, on est surpris que d'autres puissent mener une autre existence. Mais ce silence, depuis quelque temps s'est rompu, fracassé, émietté, comme une vitre qu'on crève ; le canon a recommencé et cela nous a ranimés, électrisés. Puisqu'on tirait, c'est qu'il y avait des Français qui venaient et, un beau jour, nous avons entendu un autre canon qui répondait, qui s'approchait. Celui-là c'était un des nôtres, il avait la voix nette et claire, l'accent railleur et triomphant ; depuis ce temps, nous vivons au milieu de ces dialogues, en songeant qu'il y a peut-être des morts au bout de chacune des détonations.

Cependant, le croiriez-vous, nous avons parfois des heures assez calmes ; le jour, Louis-Albert se lève et marche un peu

pour reprendre des forces, car il boite encore, mais le soir je l'oblige à se coucher et je dîne à côté de son lit. Le vieux Schulbaum nous sert sans jamais consentir à s'asseoir avec nous et tout en mangeant, nous faisons des projets d'avenir, nous parlons des absents, de vous, de tous. Hier, Louis-Albert m'a raconté la mort de ce pauvre Henri Graslin, que je vous ai déjà télégraphiée ; elle a été belle et mystérieuse.

Vous savez qu'il est parti avec Louis-Albert, le second jour de la mobilisation ; ils sont entrés en même temps en Alsace par Belfort, le 9 août ; le 23, à Mulhouse, dans le faubourg de Domach, notre ami enlève sa section qui hésite un peu, et reçoit une balle dans l'épaule gauche ; le porte-drapeau venait d'être tué net à côté de lui ; Graslin ramasse la hampe de son bras valide, veut continuer ; à ce moment un éclat d'obus frappe le sol, rebondit, et l'atteint à la gorge. On l'emmène. Louis-Albert qui marchait avec ses hommes, le croise, s'arrête un instant, se penche sur lui.

— Qu'est-ce que tu as mon vieux?

— F... outu... peux plus parler... ça y est...

Lesdiguières lui dit qu'on va le conduire à l'ambulance, qu'il ira l'y trouver.

— Pas la peine; mais écoute, tu la verras toi, et qu'est-ce que ça te fait maintenant?... tu lui diras que je l'aimais tant... tant.

Il se tord, se roidit, meurt.

De qui parlait-il? Louis-Albert prétend qu'il s'agissait de moi, mais comment est-ce possible? Je ne m'en suis jamais aperçue.

Votre fille qui vous aime tendrement, vous embrasse, mon cher papa ; dites à ma mère, que ma première lettre sera pour elle.

DIANE

La princesse de Commercy au comte de Thianges.

Mon cher Sosthène,

Vous avez, je le sais, vous et madame de Thianges, reçu de bonnes nouvelles de Diane, je n'ai donc pas besoin de vous

parler d'elle. Elle est au comble du bonheur, elle vit auprès de celui que sa destinée était d'aimer ; chut : « ne gênons pas les amoureux », chante l'opérette ; « les dieux écoutent », diriez-vous, cher païen que vous êtes.

Ici c'est très animé. Il arrive du monde tous les jours : ma sœur de Lesdiguières qui va me rejoindre pour trouver une occasion d'embrasser son fils ; les Cadiguan et leur « petit pays chaud » sont ici, — je vous l'ai déjà dit, je crois ; — les Rantocé, Alphonsine mère et fille ; la jeune femme a mis son château comme ambulance à la disposition de Mgr Lambert, l'évêque de Montagnac. Mais comme elle est dans une situation intéressante — rien n'est si amusant que les effarements et les sollicitudes de la soi-disant madame de Lanty en face de cette situation — Geneviève n'a pu supporter les fatigues et les émois de son métier d'infirmière et elle est venue se retaper ici ; son mari est sur l'Yser où il se conduit magnifiquement : deux citations à l'ordre du jour.

Bâle est curieux en ce moment, c'est une Babel ou toutes les langues et toutes les nationalités se confondent. On a même pu croire un instant qu'elles s'y combattraient ; il s'y trouve à la fois des troupes des cantons allemands et d'autres des pays de langue romande. Les coups de fusil allaient partir tout seuls d'un côté comme de l'autre ; mais maintenant les sympathies germaniques ont bien diminué chez ces braves Suisses, même ceux de Berne ou de Lucerne ; ils ont pu craindre et assez sérieusement une violation de leur neutralité comme pour la Belgique et leur défiance est telle qu'ils ont mobilisé et qu'ils entretiennent une armée de deux cent mille hommes sur leurs frontières du nord.

Ils font d'ailleurs le meilleur accueil à nos « grands blessés » qui viennent d'Allemagne et qu'on échange avec des blessés allemands arrivant de France, tous choisis parmi ceux qui sont absolument inguérissables et incapables de reprendre les armes. J'ai été, l'autre jour, assister à ce passage tragique ; ah, mon cher ami, de quelles horreurs ils témoignent, mais aussi de quelles admirables vertus ! Je ne reviendrai pas sur ce spectacle que les journaux ont déjà retracés, mais je veux vous dire, la rencontre que j'ai faite et qui m'a bien étonnée. J'errais depuis un instant au milieu de ces nobles débris

d'humanité, quand, j'ai remarqué, allant, venant, montrant une activité, une énergie, une bonne humeur qui doublait la valeur de ses services, une infirmière dont, sous cette robe blanche, sous ce bonnet, blanc il me semblait avoir déjà vu la tournure; mais impossible de me rappeler un nom ! Tout d'un coup, dans un mouvement de foule, je me trouve en face de cette jeune femme et je reconnais... Thérèse Mouriez. Elle soutenait un blessé qui n'avait plus qu'une jambe. D'abord j'ai été un peu émue, et un peu sur l'œil, de la revoir si près de mon neveu, mais elle était bien loin de songer au passé ; toute à son œuvre, à ses malades. Je me suis informée, j'ai appris qu'elle était déléguée par la Croix-Rouge et qu'elle fait preuve d'un courage et d'un dévouement admirables, risquant souvent sa vie pour soigner des cas dangereux de gangrène.

Qui aurait dit cela d'elle?

Votre affectionnée,

LEDRU-COMMERCY

J'ai des nouvelles de Jacynthe des Ormes : un de ses fils est parti pour le front. On n'a plus entendu parler de lui depuis six semaines ; elle supporte cette épreuve avec un courage stupéfié... et stupéfiant.

La comtesse Diane de Thianges au duc de Lesdiguières.

Vergniolles.

Mon cher bien-aimé,

Puisque vous m'avez renvoyée, tendrement, je ne dis pas, mais enfin renvoyée, je dois vous écrire et vous donner des nouvelles de celle qui vous aime, qui vous aime avec tout son cœur et toute son âme.

Après un voyage pas trop long (au moins matériellement), je suis arrivée chez mes parents que j'ai trouvés très émus et très bons. Leur réunion forcée, si inattendue et si périlleuse, il y a quelques mois, s'est passée sans troubles, dans la confiance et une sorte d'intimité calmes ; j'avais quitté deux

époux, j'ai retrouvé presque un ménage. Cela ne devrait pas me surprendre, la France que je viens de traverser m'a réservé les mêmes surprises et m'a causé la même joie. Elle est confiante et brave ; elle est redevenue elle-même, sa vraie face apparaît à travers le sang des blessures dont elle fut couverte, une face d'énergie et de loyauté, digne du bonheur. Tout est changé autour de moi, ou plutôt tout est redevenu ce qu'il était réellement. Seulement, je crois que maintenant on ne se mentira plus à soi-même, on sera content d'être les braves gens que nous sommes... en songeant à ceux que nous avons vus... et que nous ne verrons plus.

Je comprends bien que dans ma situation, encore si singulière et si ambiguë, je ne pouvais m'éterniser auprès de vous. Pourtant, si vous y aviez consenti, je serais restée... comme vous l'auriez voulu. Mais vous êtes le maître de juger ce qui est bien. Je me souviendrai toujours du temps passé dans cet îlot de bonheur, hélas, entouré de tant d'angoisses; le ciel me devait peut-être une petite part, il me l'a donnée si grande, si grande, que j'en suis parfois effrayée. Mais mon père me dit qu'il ne faut jamais douter du bonheur... ni de la victoire ; que c'est ainsi qu'on les mérite. Oh ! mon ami, comme il a raison ! Je sens que les temps des doutes sont finis, et j'ai la confiance d'être un jour toute à vous, votre femme, entendez-vous, mon grand chéri.

En attendant, vous partez pour l'Orient vous avez demandé à faire partie du corps de débarquement, vous êtes nommé. Vous méritiez bien cette faveur, si c'en est une, mais êtes-vous sûr de votre hanche? la plaie est-elle tout à fait cicatrisée? Et l'épaule? C'est l'épaule qui m'inquiète le plus.

Comme j'aurais voulu vous voir avant votre départ ! Cela est impossible, hélas ! J'avais bien songé à courir vous joindre, à Marseille, nous aurions retrouvé la rue Marius-Roux, et la petite Réserve, mais votre télégramme ne dit pas où vous embarquez et je me demande où cette lettre vous parviendra.

Peut-être à Constantinople !

Quels éblouissements dans ce mot.

Je vous vois, mon beau croisé, agenouillé dans Sainte-Sophie, pendant que les Turcs dispersés traversent le Bosphore, rentrent en Asie, vont se cacher dans les solitudes de leurs

steppes. On dit que le Christ gigantesque peint sur les murs de la basilique, et qu'ils ont essayé d'effacer sous leurs enduits et leurs badigeons, commence à transparaître, à se révéler, à couvrir toute l'immensité. Qu'il reçoive votre prière, qu'il tende vers vous ses mains miraculeuses, qu'il vous bénisse, qu'il nous bénisse. L'heure où il nous réunira sera la plus belle de ma vie ! Je vous aime, mon cher fiancé, je vous aime et je vous embrasse.

DIANE

*
* *

Le fin croissant de la lune tremblait entre les cimes des peupliers ; la nuit de printemps furtif, naissant, indécis, amollissait les contours des choses, les veloutait de blancheurs, les ennuageait de brumes bleues. M. de Thianges parut à la porte du château, arrêté à considérer, à caresser des yeux le paysage familier, toujours nouveau, toujours cher, qui entourait la gentilhommière de son silence et de son calme. Le vieux rêveur voulait voir dans les fonds du vallon ou sur les pentes des collines une danse de nymphes menant leurs chœurs. Elles semaient, pensait-il, les grains qui bientôt allaient éclore, elles lançaient à poignées les germes, de leurs doigts d'ombre, elles entr'ouvraient les coques des jeunes bourgeons pour faire éclater les feuilles. C'était une de ces nuits tièdes et fécondes où la terre tressaille et s'ouvre pour qu'au matin toute la joie du printemps soit révélée à la surprise de l'homme.

La faucille d'argent faisait sa moisson de nues; les javelles alertes s'assemblaient.

« Là-bas, pensait-il, à la pointe des minarets, sur les coupoles, aux tours des vieux remparts le croissant va s'envoler pour toujours. Mais tu n'en ressentiras, ô Diane, nulle offense. Ils te l'avaient volé, ils l'avaient ravi sur tes autels de Tauride, ils l'avaient cloué aux pieds de leurs chevaux ; maintenant il redeviendra l'arc divin qui ne poursuit, qui n'atteint que les impudiques et les insincères !... »

Il fut arrêté dans sa prière par le bruit rapide d'un pneu moulant le gravier et vit passer sur la route une bicyclette

filant dans l'ombre. Au mouvement qu'il fit, une voix s'éleva :

— Bonsoir, monsieur le comte.

Les yeux myopes, contractant leurs paupières, vrillèrent l'obscurité.

— C'est toi, Victor !

— Mais oui, monsieur le comte, on avait eu un congé pour les semailles, elles sont faites, et puis bonnes !

— Et maintenant?

— Et maintenant, monsieur le comte, on s'en retourne au front. C'est pas fini encore, il faut un sacré coup de chien pour les renvoyer chez eux, ces diables-là. Mais ça va barder, voyez-vous. Et après, au moins ça sera fini, on pourra travailler tranquillement, ça sera notre tour, pas trop tôt.

— Qu'est-ce qu'elle dit de tout ça, Mariétou?

— La patronne? Elle se console. Et puis voyez-vous, monsieur le comte, de ce côté-là, on a fait aussi les semailles ; la France va avoir besoin de gosses. Ah ! on a bien travaillé ! Salut, monsieur le comte, faut pas que je manque mon train.

Le coup de jarret sur la pédale l'emportait au loin déjà ; il divisait l'ombre et s'y glissait. M. de Thianges le suivit longtemps des yeux.

Il se retourna ; dans la façade du château deux lumières brillaient, l'une éclairait la chambre de sa femme. Il la devinait toujours occupée à ses minuties de toilette et de rangement, dans une frivolité têtue qui ne voulait pas être distraite ; l'autre clarté désignait la pièce où Diane, il le savait, écrivait à son fiancé dans la simplicité de son amour et de son espoir. La réflexion était banale, qui lui vint aux lèvres avec un sourire... Puis il redevient grave. Il songeait à l'avenir. Quelle plénitude de bonheur, d'énergie, de vertu allait jaillir de tant de *Décombres !...*

FRANÇOIS DE NION

CROQUIS DE L'ALLEMAGNE

D'AVANT-GUERRE[1]

II. — LA FOIRE AUX VANITÉS

> La foire aux vanités est un lieu où l'on rencontre tous les orgueils, toutes les dépravations, toutes les folies, où l'on coudoie toutes sortes de grimaces, de faussetés et de préventions.
>
> W. MAKEPEACE THACKERAY

Quand je fais appel à mes souvenirs, je revois encore la petite salle de mon théâtre munichois, oblongue et baroque, où les murailles tendues de soie jaune s'adornaient de peintures et de gravures audacieuses, sous la lueur tamisée des lustres[2].

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 mars 1916.

2. En 1895, avide d'imprévu, — j'avais alors vingt-trois ans, — je partis pour Munich où je débarquai par une matinée de printemps avec deux pièces d'or au fond de ma poche pour tout capital. Je ne connaissais de la langue allemande que ce qu'on en apprenait au lycée, c'est-à-dire moins que rien. Le 2 août 1914, quand je revins en France pour la mobilisation générale, il y avait près de vingt ans que je vivais en Allemagne. J'y étais devenu une personnalité connue dans tous les milieux et dans toutes les villes. D'abord correspondant d'un journal français, j'avais commencé par donner un peu partout des conférences sur notre littérature, notre art, notre vie sociale. Ensuite je fondai la *Revue franco-allemande*, bimensuelle et bilingue, qui, quatre années durant, groupa près de deux cents écrivains de France et d'Allemagne dans la pensée d'un rapprochement intellectuel des deux pays. Je joignais bientôt à cette revue une maison d'édition. La nouvelle génération littéraire de l'Allemagne y publia ses premières œuvres. En 1903, je fondai à Munich, puis plus tard, en 1906, à Vienne, deux théâtres qui exercèrent une certaine influence sur l'évolution intellectuelle de l'Allemagne. Je travaillai enfin à répandre dans l'Europe centrale notre poésie et notre musique populaires. A cet effet, j'organisai des concerts, des conférences et j'écrivis plusieurs livres, entre autres une anthologie en allemand intitulée : *Joli Tambour*. Le lecteur excusera cette autobiographie; j'ai tenu à le renseigner sur celui qui lui parle de l'Allemagne.

Près de l'entrée, au coin d'une loge, une colonne de chêne massif portait sur son chapiteau une tête de mort coiffée d'une perruque blanche dans laquelle était profondément fiché l'acier luisant d'une hache à long manche, la hache du bourreau.

Cette colonne symbolique s'appelait le *Schandpfahl*, le pilori (mot-à-mot, le poteau-de-la-honte). Elle traduisait, de façon tangible, les aspirations satiriques et révolutionnaires des jeunes intellectuels qui s'étaient groupés sous ma direction et s'intitulaient, avec orgueil et présomption, *die Elf Scharfrichter*, les onze bourreaux. Nous portions en effet la hache dans toutes les hypocrisies sociales; nous aimions à démolir tout ce qui nous semblait conventionnel ou routinier. Vêtus de longues simarres rouges et la face masquée, le soir de notre première représentation, nous avions solennellement déclaré à notre public ébaubi, devant le billot noir où reposait la pointe de nos glaives :

Du haut du ciel le vieux Dieu actionne
Les poupées et les silhouettes,
Et juste au plus beau moment
Nous coupons les ficelles[1].

Nous suspendions au *Schandpfahl* la dernière insanité politique, la dernière bévue impériale, l'ultime loi réactionnaire, le dernier cri du snobisme, ce que la réclame stupide exaltait sans raison, ce qui insultait au bon sens ou à l'esthétique. Nos jugements avaient d'autant plus de poids que notre indépendance juvénile nous permettait d'être sincères sans restrictions.

Frank Wedekind, l'un des nôtres, se déguisa, une fois, en dompteur forain : tunique à brandebourgs, culotte de peau blanche, bottes à l'écuyère. Dans ce costume, il débita sur la scène le prologue de son drame, *Erdgeist* (l'Esprit de la terre), qui devait avoir un grand retentissement quelques années plus tard et fonder sa renommée littéraire. Faisant claquer son fouet d'une main, déchargeant son revolver de l'autre, il apostropha le public en phrases hachées :

— *Hereinspazieren in die Menagerie !* (Entrez dans la ménagerie !)

1. Im Himmel lenkt der alte Gott
Die Puppen und die Schatten,
Und just im schönsten Augenblicke
Zerschneiden wir die Drähte.

Cette ménagerie, c'était la pièce où l'auteur produit en public ses monstres à face humaine, révèle le jeu compliqué de leurs muscles et de leurs passions, allume tour à tour dans leurs regards l'envie, la colère, le désespoir ou l'amour, les oblige à ramper dans la boue ou à bondir vers la lumière...

— *Hereinspazieren in die Menagerie !*

Pour allécher la curiosité des badauds, le poète-pitre souleva la toile et présenta au public le plus bel exemplaire de sa collection, son héroïne, une longue fille souple en maillot collant, outrageusement fardée, qu'il appelait son serpent et caressait doucement du manche de son fouet...

Beaucoup d'années ont passé sur ces jours de soleil et de jeunesse. Frank Wedekind a joué des coudes et fait son chemin, comme la plupart de mes compagnons. Nos grands enthousiasmes d'antan ont eu le sort de ces ballons rouges qui dansent au bout d'un fil dans la main des gamins innocents. D'abord archi-gonflés, de couleurs vives, pleins de force et d'élan, ils veulent monter toujours plus haut. Puis ils se vident, leur peau se ratatine, ils redescendent peu à peu et meurent d'inanition sur le sol, petits cadavres lamentables, flasques et noircis.

Depuis, j'ai parcouru constamment l'Europe centrale, j'ai pénétré dans les différents milieux littéraires et artistiques de l'Allemagne, j'ai fréquenté les écrivains, les musiciens, les peintres, les acteurs, les virtuoses, tout le monde tapageur des « m'as-tu vu », des « m'as-tu lu », des « m'as-tu entendu ». Débarrassé des lunettes roses de l'adolescence, mûri par la dure expérience, j'ai suivi leurs folles randonnées vers le succès, vers la renommée, vers l'argent, vers les honneurs ; j'ai noté leurs travers, leurs infamies, leurs passions réelles ou feintes, les multiples manifestations de leur égoïsme et de leur ambition. Ils sont bien, ces enfants intelligents de l'Allemagne moderne, les produits artificiels et violents d'une société fraîchement parvenue, pauvre de traditions mais riche en appétits, incapable de comprendre les subtilités ataviques du tact, de l'harmonie, de la mesure. Ils exagèrent en tout ; c'est pourquoi ils s'accommodent si facilement de la lourdeur de leur architecture et de leur cuisine. Ils souffrent d'une erreur perpétuelle d'optique. Ils prennent l'obésité

pour de la force, l'obscurité pour de la profondeur, le verbiage pour de la fantaisie, la sentimentalité pour du cœur, le « kolossal » pour du sublime, l'organisation et la discipline pour de la culture, la cruauté pour du courage et le talent pour du génie. S'ils sont amusants, c'est souvent à leur insu et à leurs dépens...

Voilà pourquoi je me rappelle, au début de ces pages, la tunique à brandebourgs et les bottes à revers de Frank Wedekind, sa cravache et son revolver, sa femme-serpent, sa ménagerie symbolique, son apostrophe au public :

— *Hereinspazieren in die Menagerie!*

J'y suis entré ; j'ai vu.

***

Vers 1900, parut à Munich une revue littéraire moderne, *die Insel* (l'Ile), dont le premier numéro, édité avec un grand raffinement de luxe, fut très remarqué. Imprimé sur papier de Hollande, ce périodique dont les marges étaient ornées de vignettes sur bois, gravées par les illustrateurs les plus célèbres d'Allemagne, entre autres par Hugo Vogeler, de Worpswede[1], comptait au nombre de ses collaborateurs les noms les plus autorisés de la jeune littérature allemande : Hugo von Hoffmansthal, Arthur Schnitzler, Hermann Bahr, Frank Wedekind, Herbert Eulenberg, Franz Blei, Hermann Hesse, Max Dauthendey, Paul Scheerbart, Emmanuel von Bodmann, Gustav Falke, Richard Dehmel, Detlev von Liliencron, Richard Schaukal, Leo Greiner, Max Brod, Carl Sternheim, etc.

Disposant de gros capitaux, cette entreprise exerça non seulement une très grande influence sur le mouvement néo-romantique, mais encore elle révolutionna l'art du livre. Ses merveilleuses éditions furent très recherchées des bibliophiles. Les fondateurs et les directeurs de l'*Insel* étaient le poète Otto-Julius Bierbaum et Alfred Walther Heymel, un jeune inconnu de vingt-cinq ans qu'une aventure romanesque avait rendu fabuleusement riche.

Deux vieux bourgeois de Brême, retirés des affaires après

1. Worpswede est un village pittoresque de la campagne brêmoise où s'est fixé toute une colonie de peintres, comme chez nous Barbizon ou Pont-Aven.

fortune faite, avaient éprouvé sur le tard l'angoisse de la solitude et le besoin d'adopter un enfant. Comme ils n'avaient ni parents, ni famille, ils insérèrent une annonce dans la *Frankfurter Zeitung*. Une mère abandonnée et sans ressources leur céda son fils. C'est ainsi que le petit Walther Heymel trouva un foyer. Ses parents d'adoption l'élevèrent avec beaucoup de soin, puis ils moururent tous les deux, laissant au jeune homme la liberté et quinze millions.

Alfred Walther Heymel, sans occupations bien définies, se contentait d'écrire de mauvais vers. Il vint se fixer à Munich, où la vie est plus large et plus amusante qu'à Brême. Il fréquenta les cénacles littéraires et y rencontra Otto-Julius Bierbaum. Ce littérateur, dont la fécondité amusante ne dépassait guère les limites d'un talent médiocre, avait de gros appétits, ce qui le rendait très remuant. On l'appelait communément le *Totengräber* (le fossoyeur) parce qu'il excellait à enterrer promptement toutes les entreprises auxquelles il était mêlé, son unique souci étant de remplir ses poches. Il comprit tout de suite le parti qu'il pouvait tirer de la situation, en patronnant les ambitions littéraires du jeune millionnaire. Il le convainquit de la nécessité de fonder une nouvelle revue qui rallierait toute l'élite littéraire de l'Allemagne. Il offrit son appui, ses relations et ses lumières. Il devint ainsi le codirecteur de l'*Insel*, aux appointements de 20 000 marks par an, avec un contrat en bonne et due forme pour cinq ans. Fort de sa notoriété et de son expérience, il eut vite fait de reléguer son associé au deuxième plan, confisqua toute l'autorité à son profit, distribua les faveurs et l'argent, dilapida joyeusement les écus du jeune homme.

Alfred Walther Heymel loua un appartement princier dans la *Leopoldstrasse*, près du *Siegesthor*, le quartier le plus riche de Munich. De fameux artistes-décorateurs lui dessinèrent son mobilier. Les bibelots les plus précieux, les étoffes les plus rares, les tableaux les plus remarquables s'entassèrent dans ses salons. Il eut automobile, équipages, attelage à la Daumont, donna des fêtes splendides, promena son dandysme dans les restaurants les plus élégants, toujours suivi d'une foule intéressée de courtisans. Un poète, protégé par Bierbaum était-il trop outrageusement pauvre? on lui faisait une rente.

Un panier percé talentueux avait-il des dettes trop criardes? Walther Heymel remettait ses affaires en état. Ce fut à Munich une époque délicieuse pour tous les parasites, pour tous les aigrefins, pour tous les snobs de littérature et d'art. Le champagne et l'or coulaient à flot. Cela dura cinq ou six ans. Walther Heymel, forcé de liquider, arrêta tous les frais pour éviter la ruine. Le fait d'avoir publié ses mauvaises poésies sur du papier vergé en compagnie de noms célèbres, lui coûtait près de huit millions. Il se retira dans ses terres aux environs de Brême et troqua la littérature pour l'élevage en grand. Le reste de sa fortune y passa.

Otto-Julius Bierbaum ne garda aucune reconnaissance à son jeune bienfaiteur. Furieux, au contraire, de n'avoir pu renouveler son contrat, il écrivit un roman, *der Prinz Kuckuck* (le Prince Coucou), où il vilipenda son ancien associé, se gaussa de sa naïveté, de son manque de talent, de ses allures de parvenu, de sa naissance[1] et de sa fortune diminuée.

Cependant quelques poètes intègres, absorbés par leur rêve intérieur, dénués d'ambitions mondaines, sans autre orgueil que leur talent, sans autre appétit que leur idéal, passèrent à côté de cette pluie d'or et dédaignèrent de tendre la main.

J'en connais un, Ludwig Scharf, l'auteur des *Tschandala-Lieder*[2] dont l'âme était sereine et pleine de clarté. A l'heure actuelle, il doit souffrir en silence, comme il a souffert toute sa vie de l'injustice, de la laideur et du mensonge humains. Son nom n'a pas franchi les frontières. En Allemagne, il a une place honorable dans les anthologies et ses vers sont goûtés de quelques esprits cultivés. Il est très pauvre, mais il porte sa misère avec noblesse.

La personne qui me le présenta, il y a quelque dix-huit ans, avait fait sa connaissance dans d'étranges circonstances. Ludwig Scharf, réfugié à Zurich pour fuir les rigueurs de la loi — il était inculpé du crime de lèse-majesté —, venait de rentrer à Munich. Solitaire et silencieux, il aimait à fréquenter chaque soir les petits *Weinrestaurants* où l'on boit le vin léger

1. A.-W. Heymel aimait à faire croire à son entourage qu'il était le frère bâtard d'un souverain, auquel il ressemblait, d'ailleurs, de façon frappante.

2. Poèmes du Tschandala. Le Tschandala est la résignation fataliste indoue.

du Tyrol, les coudes sur une table de bois grossier. L'architecte Langheinrich l'y rencontra. Ils échangèrent quelques paroles. Une sympathie subite rapprocha ces deux hommes. Ludwig Scharf avait une physionomie remarquable. Son visage bronzé était encadré d'une barbe d'ébène; sa chevelure abondante et sombre retombait en boucles lourdes sur ses tempes et faisait ressortir l'ampleur de son front. Au milieu de sa face émaciée brillaient, entourés de longs cils soyeux, deux yeux démesurés, d'une intensité lumineuse presque insoutenable. Son regard profond et velouté se posait sur vous comme une caresse, et vous remuait jusqu'au fond de l'âme. Rien n'était plus expressif que ce visage, illuminé d'une flamme intérieure. Il parlait peu, mais son organe avait des inflexions chaudes qui donnaient à chacune de ses courtes phrases un charme persuasif.

Les deux hommes s'entretinrent longtemps et tard, en vidant de nombreux carafons de vin. Quand le cabaret ferma, ils sortirent dans la rue noire et déserte. Ludwig Scharf, qui semblait atteint de claudication, avait encore un long chemin à faire pour rentrer chez lui. Comme il n'avançait qu'avec peine, son compagnon, qui demeurait dans le voisinage, l'invita à monter voir son atelier.

Il lui fit les honneurs de son *home*, alla chercher des cigares et une bouteille de vin du Rhin. Tous deux se remirent à causer, jusqu'à ce que le poète fatigué s'endormît, sous l'influence de la boisson. Il était étendu sur un divan. Langheinrich, ému lui-même par les libations, eut la malencontreuse idée de vouloir ôter à son ami ses souliers, afin qu'il reposât mieux, sous une couverture moelleuse. La première botte vint sans peine ; la seconde résista. Il tira plus fort, sans résultat. Il redoubla d'efforts... Brusquement la botte céda, il tomba à la renverse, les yeux agrandis par l'épouvante. Toute la jambe avait suivi le soulier récalcitrant, une jambe étrange, inerte, d'où pendillaient des courroies de cuir. « J'ai tué un poète ! » pensa le pauvre architecte abasourdi, en considérant tour à tour le pantalon flasque et vide du dormeur et le membre fantastique qu'il tenait à la main. La raison lui revint ; il comprit. Ludwig Scharf avait une jambe artificielle.

Il avait perdu la sienne à dix-sept ans dans une explosion

de grisou. Il avait travaillé dans une mine, et c'est surtout l'âme des humbles qu'il chantait dans ses vers. Jamais je n'oublierai le premier soir où je l'écoutai. Nous l'avions prié de nous réciter quelque chose. Il se leva, appuya ses mains sur le dossier d'une chaise, l'épaule gauche un peu relevée, la tête légèrement penchée en avant. Une lampe suspendue au plafond allumait des reflets fauves dans sa chevelure noire, et nimbait d'or son visage austère. Sa bouche crispée laissa siffler les phrases en tons assourdis, dans le silence attentif.

« PROLES SUM »

Je suis un prolétaire ; parmi les bêtes humaines
J'occupe la place la plus basse.
Je suis un prolétaire. Est-ce ma faute, à moi,
Si je ne suis pas l'ornement de vos rues?

Je vis perpétuellement au jour le jour,
Je porte ce que je gagne au fond de la poche.
Je ne dois pas penser ; cela, c'est ma santé.
Pour m'étourdir, j'ai la bouteille.

Je suis un prolétaire. Est-ce ma faute à moi?
Cependant il y en a des millions qui me ressemblent.
Cela me console, quand le besoin est à ma porte ;
Cela me console, quand je m'épuise au travail.

Nous n'avons pas de maison, nous n'avons pas de bien.
Nous n'avons rien que nos deux poings,
Couverts de durillons, bons pour la corvée.
Nous ne savons presque rien des choses de l'esprit.

Nous sommes une race misérable,
Venue au monde pour courber la nuque.
A juste titre nous portons notre nom :
Nous ne sommes ici-bas que pour procréer.

On nous a pourvus de semence féconde,
Pour nous reproduire par millions,
Afin que vous, les gens d'en haut, vous ayez les mains
Qui vous nourrissent commodément.

Nous ne pensons pas, nous ne pensons plus
Que nous pourrions vous assommer.....
Silencieux, nous traînons nos fardeaux vers le haut de la montagne.
Ah oui, nous savons porter les fardeaux!

Nous sommes peut-être une race dégradée.
Jamais plus nous ne pourrons agir virilement.
On peut sans remords, au char du Temps,
Nous atteler comme bétail-de-trait de l'Avenir[1].

Quelques années plus tard, j'assistai avec Ludwig Scharf à une soirée donnée par Danny Gürtler. A la fois acteur et poète, doué d'une voix tonitruante qui faisait trembler les murs, ce Danny Gürtler était un type extraordinaire, une sorte de baladin médiéval. Il s'intitulait : *der letzte der Romantiker* (le dernier romantique) et ne se montrait qu'enveloppé dans les larges plis d'une cape espagnole, portant une chemise rouge et coiffé d'un feutre à larges bords. Dans chaque ville, avant la représentation, il parcourait les rues à cheval, en soufflant des fanfares dans une trompette de cuivre ; il ameutait ainsi la population, lui adressait des harangues enflammées, jouait tour à tour du mysticisme, du patriotisme et du cynisme, se donnait pour le défenseur des humbles, le redresseur de tous les torts, l'apôtre de la liberté. Il enflait sa voix formidable pour déclarer aux badauds qu'il n'y avait en Allemagne que deux individus vraiment intéressants : lui et l'empereur.

Quand il posait le pied sur les planches, il ne cessait pas un seul instant de se démener, de hurler, de sangloter, de rire ou

1. Par la lecture de quelques strophes dans leur texte original, on se rendra mieux compte de leur accent farouche, et l'on goûtera cette nouveauté : de l'allemand révolutionnaire.

Ich bin ein Prolet ; vom Menschengetier
Bin ich bei der untersten Klasse.
Ich bin ein Prolet ; was kann ich dafür,
Wenn ich kein Zier eurer Gasse?....

Ich bin ein Prolet ; was kann ich dafür?
Doch giebt es mir gleich Millionen.
Das tröstet mich, wenn die Noth vor der Thür ;
Das tröstet mich beim Frohnen.

Wir haben kein Haus, wir haben kein Gut,
Wir haben nichts als Fäuste,
Mit Schwielen bedeckt, zum Frohndienst gut ;
Wir wissen nicht viel vom Geiste...

Wir denken, denken nicht mehr daran,
Dass wir könnten euch erschlagen.
Still ziehen wir unsere Lasten bergan.
Wir können ja Lasten tragen.

Wir sind vielleicht ein eck'les Gechlecht
Und werden uns nie ermannen.
Man kann uns getrost an den wagen der Zeit
Als Zugvieh der Zukunft spannen.

de roucouler. La sueur lui noyait le visage. Il invectivait le public et le flattait aussitôt après ; il jouait avec la salle comme un dompteur avec ses fauves. Il entremêlait ses monologues et ses récitations de remarques saugrenues; il prenait à partie quelque timide spectateur, à la grande joie des autres. Lorsqu'il avait fini de dire quelque poème tragique et qu'il sentait l'auditoire remué, il étendait brusquement la main et disait, en abandonnant le ton pathétique :

— Silence ! Pas d'applaudissements ! Vous n'avez pas compris. Ce qu'il vous faut, c'est des grivoiseries.

Il narrait aussitôt une anecdote croustillante. Les gens s'esclaffaient ; il leur tirait la langue. Il soufflait dans sa trompette qu'il ne lâchait jamais, criait : *Stimmung*, vocable intraduisible qui symbolise le diapason des âmes dans l'émotion ou dans la joie, puis il passait sans transition à d'autres exercices. Il était si plein de vie, si débordant de tempérament et de force, qu'après avoir failli être hué ou lapidé, il emportait le succès de haute lutte, Quand le rideau tombait, le public, secoué, tiraillé, gagné malgré lui, applaudissait à tout rompre. Il apparaissait alors dans la salle, promenait sa carrure d'athlète et sa tête chevelue au milieu du parterre, vendait son volume de vers, interpellait les jolies femmes, forçait les porte-monnaie les plus rebelles et disparaissait enfin, exténué. A ce métier fatigant il gagnait une fortune. C'était un cabotin génial et roublard.

Ses poésies étaient illisibles. L'idée seule en était bonne ; elle n'était jamais de lui. Il prenait dans Guy de Maupassant, Gorki, Kipling, Poe, partout où il pouvait, les situations les plus fortes et les mettait en vers. Il signait de son nom ces adroits plagiats.

Quand nous entrâmes dans la salle où Danny Gürtler officiait, le baladin soufflait dans sa trompette. Il cria : *Stimmung*, rejeta sa crinière sur ses épaules d'un geste puissant, avança sa face léonine et annonça :

— Quelque chose de moi ! La *Chanson de l'Ouvrier*, poème social.

Il fit une pause et commença :

Ich bin ein Arbeiter ; vom Menschengetier
Bin ich bei der untersten Klasse...

C'était le poème de Ludwig Scharf. Seulement il avait remplacé les mots rébarbatifs et de désinence étrangère, *Proles sum, Prolet*, par des termes plus usuels, afin de se mettre à la portée de tous.

Je regardai mon compagnon à la dérobée ; ses lèvres tremblaient, son regard était brouillé. Pauvre poète volé, il assistait au triomphe de ses vers que traduisait merveilleusement, du reste, le verbe sonore du comédien.

Quand la pièce fut terminée, le public ému voulut exprimer son enthousiasme. Danny Gürtler endigua d'un geste les velléités tumultueuses des auditeurs :

— Silence ! Pas d'applaudissements !

Ludwig Scharf s'était dressé, frémissant.

— Ces vers sont de moi, — cria-t-il.

Tout le monde se retourna vers nous. Danny Gürtler fouilla la salle des yeux, aperçut la silhouette du poète, secoua le chef avec noblesse et laissa tomber, la voix grave :

— *Ja, ja, liebster Scharf, sie sind* auch *von Dir*. (Oui, oui, très cher Scharf, ils sont *aussi* de toi.)

Et le public, qui ne savait pas, se mit à rire devant la mine déconfite de mon compagnon [1].

***

Les exemples d'indélicatesse littéraire fourmillent en Allemagne. Le désir de parvenir trop vite enlève à beaucoup d'écrivains tout scrupule sur le choix des moyens.

Wilhelm Bölsche, ami intime de Gerhardt Hauptmann, originaire comme lui de Silésie [2], se tailla une grande réputation, en publiant, il y a quelque vingt ans, un ouvrage intitulé *das Liebesleben in der Natur* (la Vie amoureuse dans la Nature). Il y analysait les mœurs des bêtes et des insectes. Il organisa sur le même sujet une tournée fructueuse de conférences, illustrées de projections lumineuses. Or, Wilhelm Bölsche n'a fait que démarquer, en majeure partie, notre entomologiste

1. Quelques années avant la guerre, Danny Gürtler, qui jouait à l'agitateur, et créait des difficultés à la police et à la censure, disparut subitement. On apprit qu'il avait terminé sa carrière dans un asile d'aliénés.

2. Encore actuellement il habite, avec Gerhardt et Karl Hauptmann et Werner Sombart, le village de Schreiberhau, dans les *Riesengebirge*, à la frontière de Bohême.

Fabre, peu connu alors en Allemagne. Il ne s'est trouvé personne pour lui reprocher ce plagiat éhonté, grâce auquel il fonda sa renommée. Il est vrai que Fabre était Français !...

Il y a quelques années, à Berlin, un critique dramatique, dont les comptes rendus faisaient autorité, fut publiquement démasqué. En furetant dans de vieux journaux, un de ses confrères découvrit que Siegfried Jacobsohn — ainsi s'appelait ce critique — avait textuellement recopié les passages marquants d'articles dus à la plume d'un écrivain mort dans l'oubli. C'était là qu'il puisait ses jugements si écoutés sur Ibsen, Strindberg, Shakespeare et les classiques français. Le plus drôle de l'histoire, c'est que Siegfried Jacobsohn, après un plongeon de courte durée, retrouva bientôt sa situation et son influence.

L'utilitarisme teuton a fait de la carrière des lettres un vrai métier, dans le sens le plus vulgaire du mot. Quiconque noircit du papier veut en vivre. Jamais on ne rencontre des gens qui partagent leur vie entre deux occupations, l'une rémunératrice, petit emploi modeste destiné à assurer le pain quotidien, l'autre purement idéale, le travail littéraire. Peut-être lit-on davantage chez nos voisins? En tout cas, leurs éditeurs, leurs revues, leurs journaux payent mieux que les nôtres. Bien entendu, là comme partout ailleurs, le talent et le savoir-faire ne déterminent pas toujours le succès. Il y a des poètes de valeur qui végètent, et des nullités qui s'enrichissent; mais on rencontre un peu partout, dans ces milieux, un esprit pratique assez étranger à notre idéalisme latin. On s'aperçoit même que quelques individus notoires ne sont écrivains que de nom, et gagnent cependant beaucoup plus que s'ils écrivaient véritablement. Je vais en citer un exemple.

Fritz Schlömp, à peine âgé de vingt-cinq ans, quitta l'Université avec la ferme résolution de s'adonner à la littérature. Il ne possédait aucune imagination, aucun talent. Cela ne l'embarrassa guère. Il avait remarqué la vogue dont jouissent auprès du public les calembours et les soi-disant mots d'esprit qu'impriment les feuilles satiriques, en caractères gras, afin que tout le monde s'y arrête. L'Allemand a besoin de prendre son temps pour comprendre une plaisanterie, mais quand il en a pénétré le sens, il l'absorbe goulûment et ne manque pas

une occasion de la ruminer en public. Il suffit de voyager à travers l'empire pour constater cette fâcheuse aptitude des habitants à débiter des bons mots appris par cœur.

Fritz Schlömp se mit à découper dans les collections des *Fliegende Blaetter*, *Meggendorfer Blaetter*, *Lustige Blaetter*, etc., les farces anonymes qui lui parurent les mieux réussies. Il les colla sur des grandes feuilles de papier-écolier, numérota les pages, se creusa la tête pour trouver un titre original et porta cet ouvrage où la colle était le seul ingrédient qu'il eût personnellement fourni, chez quelques éditeurs en vue. Ses démarches ne furent pas longues ; il trouva preneur à des conditions avantageuses. Le premier recueil parut. D'autres suivirent à intervalles fixes ; non point, comme vous seriez tentés de le croire, de simples brochures à bon marché, faites pour amuser la plèbe, mais de beaux livres cartonnés, illustrés, imprimés avec soin, vendus 3 marks, tirant à 25 000, s'appelant *Die lachende Erdballe* (la Sphère terrestre riante), *Die meschuggene Ente* (le Canard maboule), *Der gekitzelte Aesculap* (l'Esculape chatouillé), le tout : *herausgegeben von Fritz Schlömp* (publié par Fritz Schlömp). Voilà notre homme écrivain consacré.

L'appétit vient en mangeant. Fritz Schlömp quitta vite la calembredaine pour la haute littérature. Il ne changea ni sa méthode ni ses accessoires : le pot de colle et la paire de ciseaux. Il publia d'abord : *Zwölf Gespenstergeschichte* (Douze histoires de fantômes). Pour cela, il découpa les meilleures nouvelles dans les ouvrages de Kipling, Poe, Hoffmann, Guy de Maupassant, etc. D'autres livres suivirent : *Die besten Jagdgeschichten* (les meilleures histoires de chasse) ; *Die schönsten Liebeserzählungen* (les plus belles histoires d'amour), toujours *herausgegeben von Fritz Schlömp*. Il priait humblement un confrère connu d'écrire une préface — payée par l'éditeur — ce qui lui permettait d'imprimer au-dessous de son nom, *mit einem Vorwort von...* (avec une préface de...). Il consacrait ainsi sa renommée, augmentait son tirage et ses revenus.

N'allez pas vous imaginer qu'il fût le seul. Maximilian Bern, qui s'intitulait poète, n'avait d'autre titre à cette appellation flatteuse que la paternité d'une anthologie moderne « légère », où il avait joint à un seul sonnet de son crû

cent poèmes des contemporains les plus réputés. Il est vrai que son livre s'appelait *Die elfte Muse* (la Onzième Muse), et il me le confiait un soir en toute sincérité : « Vois-tu, mon cher, le titre, c'est tout. »

Certes, il existe en Allemagne des écrivains et des poètes qui savent mieux faire que d'exploiter un titre. Il serait enfantin de nier le talent et l'originalité de certains d'entre eux. Je tiens simplement à souligner le côté factice de leur activité, leur amour immodéré de la réclame, leur conception trop « américaine » de la lutte pour la vie. Dans ce pays neuf, dont la culture intensive est en grande partie artificielle, aucune tradition bien enracinée ne fait échec aux outrances du modernisme et ne tempère instinctivement, comme c'est le cas chez nous, les débordements de la mode. Plus l'Allemand exagère, plus il se croit intéressant, plus il s'imagine faire preuve d'indépendance et d'originalité.

Il est clair que dans les milieux intellectuels ce défaut de mesure entraîne avec lui des ridicules qui ne peuvent se rencontrer qu'en Allemagne.

La plupart du temps, quand un écrivain a quelque talent, il le débite en tranches, avec tant de rapidité et d'insistance que le lecteur français en serait vite fatigué. Les estomacs allemands sont plus solides. Pour satisfaire cette fringale nationale, l'homme de lettres devient une sorte d'industriel, qui fabrique à la grosse tout ce qu'on veut et place sa marchandise avec la dextérité consommée d'un commis voyageur. Il pratique, en outre, la réclame la plus éhontée avec un flegme déconcertant.

Roda-Roda, ancien officier autrichien, quitta l'armée pour la littérature et devint humoriste de profession. Comme il voulait gagner beaucoup d'argent, il s'installa sur un grand pied, engagea deux secrétaires et six dactylographes, dicta toute la journée ses élucubrations, — fort amusantes, du reste, — catalogua ses œuvres et répertoria par ordre alphabétique ses plaisanteries, pour éviter les redites involontaires. Il prit l'habitude de voyager lui-même, afin de vendre ses produits. Il s'était fait construire une valise à échantillons. Ses nouvelles, ses esquisses, ses dialogues soi-

gneusement recouverts de chemises vertes, étaient classés dans des compartiments pratiques, par ordre de grandeur et par sujets. Il entrait dans les rédactions, ouvrait sa valise, souriait d'un air engageant et demandait :

— *Meine Name ist Roda-Roda. Haben Sie keinen Bedarf?* (Je m'appelle Roda-Roda. Vous n'avez besoin de rien ?)

Puis, insistant poliment, il présentait quelques manuscrits.

— Une blague militaire, 300 lignes, 100 marks ?

Ou bien :

— Une petite histoire drôlatique, 250 lignes, 80 marks ?

Grâce à sa ténacité et à ses manières originales, il écoulait partout sa marchandise. On ne pouvait plus ouvrir un périodique, un quotidien, sans y retrouver le nom de Roda-Roda. Il s'était fait faire des cartes illustrées qu'il envoyait à tout le monde. Elles représentaient une vue de Munich, où il habitait. Sur deux ou trois pignons de maisons, au premier plan, s'inscrivait en lettres géantes : *Roda-Rodas Novellen sind die besten* (Les nouvelles de Roda-Roda sont les meilleures), tout comme s'il se fût agi d'une marque de moutarde.

Ne retrouve-t-on pas dans cette anecdote la hantise des affiches lumineuses qui scintillent chaque soir aux frontons des édifices berlinois en arabesques violentes et inattendues, avec une profusion que ne connaîtra jamais Paris?

Je me souviens d'une promenade nocturne le long de la *Friedrichsstrasse*. Par instants, la foule des promeneurs s'espaçait et laissait un coin de macadam à peu près libre; vite, un projecteur invisible y lançait du haut d'un toit une bête apocalyptique : une salamandre, un crocodile, une licorne, un tigre. Le monstre énorme grimaçait à terre, les membres convulsés, et la foule refluait instinctivement. Profitant de ce court répit, l'opérateur lointain remplaçait l'horrible apparition par une annonce anodine que lisaient avec soulagement les yeux avides. Puis tout s'effaçait, le sol reprenait son apparence grise et lisse, sous le clignotement des lampes à arc ; la foule rassurée continuait sa course interrompue.

Je me trouvais un soir au *Kaffee Princess* avec Hanns Heinz Evers. Le *Kellner* vint nous prévenir qu'on nous récla-

mait au téléphone. Un ingénieur de nos connaissances nous priait de venir immédiatement le rejoindre à la terrasse de Halensee, vaste parc où, les dimanches après-midi, s'entassent les bourgeois désœuvrés pour absorber le café au lait et les *Sandkuchen* traditionnels. Nous partîmes, intrigués.

Il s'agissait d'une excursion en dirigeable. Le ballon, construit par l'A. E. G.[1], devait faire ce soir-là sa première sortie. Nous prîmes place dans la nacelle avec une dizaine de personnes. L'aéronef s'éleva doucement dans l'air limpide et se mit à glisser au-dessus de la ville, frôlant presque les toits. Nous apercevions au-dessous de nous l'alignement lumineux des grandes artères, les façades brillamment éclairées des lieux de plaisirs, le grouillement de la foule, le raccourci grotesque des flâneurs, qui se fatiguaient le cou à fouiller le ciel, pour savoir d'où venait le ronflement du moteur. Brusquement, je fus aveuglé par un jet de lumière ; notre nacelle étincela ; des lampes électriques de couleur se mirent à flamboyer le long de la carcasse du navire aérien, tandis qu'une pluie de prospectus coloriés tombait lentement sur les citadins. Le dirigeable était un nouveau mode de réclame ; il promenait au-dessus de la métropole, dans une apothéose de feux de bengale, le dernier succès théâtral, la meilleure cigarette égyptienne, le titre du roman le plus en vogue.

Tel est Berlin, capitale ultra-moderne, où le mauvais goût prend des proportions épiques et des allures de cauchemar.

***

« Faire sensation », est le but inavoué de ceux qui retiennent à un degré quelconque l'attention publique. Les incontinences de langage de l'empereur, ses volte-face inattendues, ses incohérences politiques, les travestissements qu'il promena à

1. *Allgemeine Elektrizitätsgesellschaft* (Société générale d'électricité). Cette société, qui a monopolisé l'industrie électrique en Allemagne, n'était pas inconnue en France. Sa marque de fabrique, les trois lettres A. E. G., s'étalait le long de nos murailles avec orgueil. Il est vrai qu'elle cachait son origine pour ne pas effaroucher sa nouvelle clientèle et, quand une personne renseignée émettait la prétention de lire ces trois fameuses lettres comme elles devaient être lues, les directeurs parisiens de l'entreprise répondaient froidement qu'il y avait erreur et que A. E. G. désignait simplement les « Anciens Établissements Guimard », qu'ils avaient achetés, du reste.

travers le monde, du cap Nord à Jérusalem, sont autant de manifestations précises de la mentalité allemande moderne. L'exemple du comédien couronné est religieusement suivi par tous ses sujets dans tous les domaines. Chacun s'efforce de surpasser le voisin pour mieux « épater » la galerie. C'est bien la foire aux vanités, où l'ambition se vêt de paillettes scintillantes, où le talent lui-même tient à parader bruyamment sur des tréteaux d'emprunt.

Si le personnage est encore peu notoire, il crie, tout seul, aussi fort qu'il peut, afin d'ameuter l'opinion publique. Mais quand il a déjà le succès pour lui, il possède naturellement un orchestre ; la séquelle de ses clients et de ses courtisans se range dans son ombre. Ce sont eux qui font dans leurs trompettes et sur leur grosse caisse un vacarme étourdissant.

Vers 1908, Weingartner, *Hofkapellmeister* à Berlin, fut appelé à Vienne pour y diriger l'opéra. Il rompit le contrat qu'il avait avec l'intendance du roi de Prusse et fut condamner à payer un fort dédit. Son règne, à Vienne, fut de courte durée. L'intérêt excessif qu'il portait à une chanteuse sans talent le rendit assez vite impopulaire. Il dut quitter son nouveau poste. Weingartner a des qualités indéniables comme chef d'orchestre : on voulut le faire revenir à Berlin pour y diriger une suite de concerts symphoniques. Malheureusement, le jugement du tribunal qui l'avait jadis condamné, lui interdisait d'exercer, pendant une durée de dix années, à Berlin et dans un rayon de vingt-cinq kilomètres, ses fonctions de kapellmeister.

Un impresario loua une grande salle de concert à Fürstenwald, petite bourgade obscure sise à vingt-six kilomètres de Berlin. On installa un service d'express : vingt minutes pour aller, vingt minutes pour revenir. Le montant du parcours en chemin de fer était compris dans le prix du billet de concert. Une réclame grand style prépara le public. Les six concerts symphoniques eurent un succès prodigieux ; tout le Berlin élégant fit le pèlerinage de Fürstenwald et alla acclamer le maître persécuté.

Le même « battage » prétentieux salua l'avènement des dernières œuvres de Richard Strauss. La vogue exagérée de

ce compositeur avait commencé avec les premières de *Salomé* et du *Chevalier à la rose*. Il est intéressant de constater qu'auparavant il n'y avait pas pour lui d'injures assez fortes. Aucun musicien n'eut des débuts plus difficiles. Il avait alors du talent : tant qu'il eut à lutter, il resta un artiste. Ce fut fini le jour où il régna en maître incontesté. La presse fut mobilisée pour lui. Aussitôt qu'il avait accepté un nouveau livret, les journaux publiaient quotidiennement des entrefilets sur l'œuvre entreprise, risquaient des indiscrétions sur le sujet, rapportaient des lambeaux d'interviews. Dix ou douze mois durant, le nom de Richard Strauss remplissait le feuilleton des grands quotidiens. On prophétisait un chef-d'œuvre, on tenait les lecteurs au courant de tous les « clous » inédits du futur opéra : le demi-dieu venait d'inventer un nouvel instrument pour obtenir un effet spécial; on citait le nom des peintres qui dessinaient les costumes, on discutait interminablement sur la distribution des rôles, sur les ténors et les cantatrices qui auraient l'honneur inoubliable d'interpréter la pensée du maître, sur le directeur de théâtre qui, à prix d'or, avait acquis le droit de la première représentation. On entassait les anecdotes suggestives, on mobilisait des érudits... Ce byzantinisme me donna souvent des nausées, mais je riais sous cape quand la montagne accouchait d'une souris, quand, après tant de bruit, le public stupéfié pouvait ouïr, par exemple, *Ariadne auf Naxos*.

Le *Simplicissimus* n'avait pas manqué de ridiculiser cette adulation préventive. *Strauss* veut dire « autruche ». Olaf Gulbransson représenta le compositeur sous les traits de cet oiseau exotique. Les directeurs de théâtres et les augures de la mode musicale sondaient le volatile, cherchaient à l'aide de longues-vues à apercevoir le nouvel œuf qu'il allait pondre et quand cet œuf, couronné de laurier, tombait enfin à terre, la basse-cour des journalistes, des « Herr Professor », caquetait à plein gosier, tandis que des coqs à face humaine, perchés sur des tas de fumier, annonçaient au monde la merveille.

Dans beaucoup de cas, cependant, les artistes sont devenus malgré eux les héros de cette réclame à outrance. En effet, les mœurs artistiques de l'Allemagne moderne sont en grande partie régies par les impresarios. Ces individus remuants et

sans scrupules sont toujours à l'affût de tout ce qui peut augmenter le rendement commercial d'une personnalité, de tous les scandales susceptibles d'exciter la curiosité du public payant ; ils les provoquent au besoin.

L'Allemagne est le pays d'Europe où la célébrité est le plus lucrative. C'est une conséquence de la décentralisation, de l'autonomie des différents pays qui forment la Confédération. Chaque grande ville a ses journaux, ses revues, ses concerts, ses théâtres, sa vie artistique indépendante. Une pièce jouée avec grand succès à Berlin ou à Munich, par exemple, est immédiatement achetée par Cologne, Hambourg, Leipzig, Dresde, Koenigsberg, Breslau, Posen, Nuremberg, Barmen-Elberfeld, Francfort, Dusseldorf, Vienne, Graz, Prague, Budapest, Hanovre, Stuttgart, Brême ; je ne cite ici que les villes d'au moins 300 000 habitants. Il y en a une cinquantaine d'autres qui, pour ne pas être aussi populeuses, ne sont pas à dédaigner, telles Weimar, Darmstadt, Fribourg-en-Brisgau, Rostock, Lubeck, Danzig, Halle, Heidelberg, Mayence, Wiesbaden, Stettin, Chemnitz, etc., etc.

Chaque résidence royale ou grand-ducale possède son *Hoftheater* (théâtre de la cour) richement entretenu sur la cassette privée du monarque. Les théâtres municipaux des grands centres comme Dusseldorf, Cologne ou Leipzig, touchent des subventions annuelles qui varient entre 600 000 et 900 000 marks.

On voit d'ici le vaste champ ouvert à l'activité des impresarios, surtout si l'on ajoute aux pays austro-allemands les pays limitrophes où l'influence germanique grandissante avait progressivement monopolisé le théâtre et le concert, comme la Hollande, la Suisse allemande, les pays scandinaves, la Pologne, Pétrograd et Londres eux-mêmes[1], enfin les États-Unis dont la population germano-américaine accueillait naturellement tout ce qui venait de la mère-patrie.

1. Il y avait à Pétrograd, chaque année, avant la guerre, une saison allemande très courue, au théâtre Michel. En outre, Max Reinhardt y avait obtenu avec sa troupe un immense succès, ainsi qu'à Moscou. A Londres, toute la saison musicale était accaparée par les Allemands. Reinhardt, qui y avait été à maintes reprises, avait fini par y trouver des capitaux. C'est à Londres qu'il donna tous les soirs pendant un mois, devant des salles de plus de dix mille spectateurs, le *Miracle* de Vollmöller, sorte de légende moyenâgeuse.

L'industrialisme de l'empire allemand, son essor rapide avaient une répercussion logique sur le domaine de la musique, de la littérature, du théâtre et des arts. On avait organisé l'amusement comme on avait organisé la vie sociale, financière et politique. Le bluff et la mégalomanie régnaient sur les planches, dans les salles de concert comme à la cour de Prusse, comme dans les chancelleries impériales ou dans l'hémicycle du Reichstag. L'âme nationale en était intoxiquée.

Avant la guerre, Moïssi, acteur chez Reinhardt, donnait des séances de récitation où les femmes et les jeunes filles le couvraient de fleurs, et s'écrasaient à la fin pour venir toucher le bout de ses vêtements. Cet Italien qui, quelques années plus tôt, savait à peine prononcer l'allemand, était devenu l'idole de toute l'Allemagne et l'objet d'une admiration extravagante[1]. Maintes fois, la police dut intervenir pour mettre fin à ces scènes scandaleuses.

Chaque ville d'Allemagne tenait à engager Caruso. Les places, grâce à un agiotage savamment préparé, atteignaient des prix fantastiques. On faisait chanter, en agitant tous les tam-tams de la réclame, la cantatrice Emma Destinn dans une cage aux lions, contre un cachet de 50 000 marks. L'impresario du virtuose Eugen d'Albert, pour remplir six fois pendant un hiver la salle de la Philharmonie à Berlin, qui contient près de cinq mille auditeurs, faisait narrer par les reporters les aventures matrimoniales du musicien, ses six mariages et ses cinq divorces, ce qui lui permettait de doubler le prix des places et de payer pour chacune de ses soirées 4 000 marks à son fameux pianiste.

Un autre impresario célèbre, Grosz, lança madame Isadora Duncan d'une manière aussi originale. Il débarqua, un jour, avec la danseuse à Munich, où elle était encore inconnue. La première soirée, annoncée à grand fracas, attira l'attention, car le rusé *manager* avait surtout insisté sur les costumes de l'artiste. La censure effrayée interdit la représentation. Grosz

1. Moïssi, qui est de race purement italienne, a renié sa patrie d'origine, Trieste. Il est devenu lieutenant de réserve dans l'armée allemande, grâce à la protection du kronprinz avec lequel il est très lié. En Champagne il lui tenait compagnie, le soir, au quartier général, et lui jouait sur la guitare des chansons allemandes, françaises et italiennes. Actuellement, Moïssi est prisonnier en France.

courut immédiatement dans toutes les rédactions, pour ameuter la presse. Il prit une voiture, y fit monter Isadora Duncan, après l'avoir enveloppée dans un vaste manteau, et la conduisit dare-dare chez les peintres Franz Lenbach, Stuck et Kaulbach. La jeune femme dansa *au pied levé* devant ces trois sommités ; Grosz, leur glissant une feuille de papier sous la main, les pria instamment de certifier que cette danse purement artistique n'avait rien d'offensant. Gagnés par la grâce d'Isadora Duncan et par la faconde de l'impresario, les maîtres signèrent la déclaration demandée ; les journaux la reproduisirent, et comme la cour de Munich est très respectueuse de l'opinion de ses artistes, l'interdiction fut levée. La réclame n'en fut que plus formidable. Isadora Duncan fut, d'un seul coup, célèbre dans toute la Confédération germanique.

Grosz se plaisait à vaincre la difficulté. En se promenant un jour dans les faubourgs de Budapest, sa ville natale, il entendit jouer du violon. Il s'arrêta, surpris, écouta, sonna à la porte d'une petite maison et demanda à la femme qui l'introduisit le nom du violoniste. C'était le fils de cette femme, le jeune Vecsey, prodige encore inconnu. Il suffit d'une heure à l'impresario pour faire signer à la mère subjuguée un contrat, par lequel elle abandonnait complètement son fils à Grosz pendant une durée de deux ans, moyennant une rente annuelle de 6 000 couronnes. La première année le *manager* empocha 80 000 couronnes, la seconde 170 000. Le pauvre petit virtuose, inconscient et exploité, parcourut l'Europe en compagnie de sa mère et de son impresario. Sa grande distraction consistait à monter et à descendre perpétuellement en ascenseur dans les grands hôtels où il logeait. Il se liait intimement avec le *liftboy*. Un soir, je pénétrai dans sa loge avant le concert ; je le trouvai occupé à jouer sur un coin de table avec des soldats de plomb qui le suivaient partout.

Ce besoin de faire sensation gagnait même le music-hall et le cirque. Le music-hall essayait d'arracher au théâtre et au concert les grandes vedettes en leur payant des honoraires qui allaient jusqu'à 25 000 marks par mois. Le cirque, sentant décliner son étoile depuis que Reinhardt y avait tempo-

rairement acclimaté la tragédie grecque, essayait de se moderniser, de « s'ennoblir », en jouant des pièces à prétentions littéraires et musicales, où les clowns, les chevaux et les bêtes exotiques devenaient les accessoires épisodiques d'une action tumultueuse et bigarrée.

Bonn, un acteur aimé de l'empereur, qu'une retentissante aventure amoureuse avait rendu célèbre [1], résolut un jour de surpasser Reinhardt. Il transporta Shakespeare au cirque, choisit une pièce où il pouvait évoluer au milieu du manège, revêtu d'une armure d'or, sur un cheval caparaçonné. Tous les acteurs qu'il engageait devaient connaître la haute école ; le reste importait peu. Des annonces bizarres parurent dans la presse berlinoise : « On demande des jeunes acteurs qui soient bons écuyers. » Le clou de la représentation était une bataille où vingt-cinq chevaux descendaient des frises du cirque sur un plan incliné, semé d'arbres géants. Bonn s'y cassa la jambe. L'empire entier commenta ce haut fait et si l'art y gagna peu, la popularité du comédien s'en accrut considérablement.

Vers la même époque, je venais d'écrire, en collaboration avec Hanns Heinz Evers, une pièce dont l'action se déroulait aux Indes. Le propriétaire du cirque Schuhmann, *Herr Commissionsrat* Schuhmann, avait tenu à suivre le mouvement et à donner à son public quelque chose dans le goût du jour ; mais son intelligence obtuse de vieil écuyer le rendait incapable de comprendre nos intentions dramatiques. Il avait accepté notre drame, à cause de sa luxueuse mise en scène, et parce que l'idée de faire évoluer des éléphants à palanquins au premier acte, et de planter des ibis roses dans une vasque de marbre au troisième acte, lui souriait infiniment. Toutefois, il tenait absolument à introduire une scène patriotique et un zeppelin au dernier tableau ! Je transmets fidèlement notre entretien, qui eut lieu dans le petit bureau de la direction, non loin des écuries au relent de crottin.

— Voyons, messieurs, je vous assure qu'un zeppelin ferait bien à l'apothéose ; c'est très populaire et très actuel.

1. Bonn, acteur au théâtre de la cour de Munich, s'était enfui en enlevant une princesse bavaroise, une nièce du prince régent. A Berlin, l'empereur lui avait donné la direction du *Berliner Theater*, où il joua des pièces tirées des romans policiers de Conan Doyle, en collaboration avec le kaiser.

— Sans doute, sans doute, mais nous ne voyons pas la possibilité d'introduire un dirigeable dans un conte des *Mille et une Nuits*.

— Je ne suis qu'un homme de cheval, moi ; je n'ai pas des idées comme vous ; je m'exprime mal, mais je connais mon public, je vois très bien la chose d'ici, et, sans me permettre de vouloir vous en remontrer...

— *Herr Rath*, dites-nous franchement ce que vous avez imaginé.

— Eh bien, voilà. A la fin, les Anglais, qui sont aux Indes, n'est-ce pas, envoient un régiment de cipayes pour combattre le Maharadja. Vous trouverez bien un moyen d'expliquer la chose. Pendant la bataille le comte Zeppelin arrive dans son dirigeable. J'ai un truc épatant pour faire marcher le ballon...

— Oui, mais...

— Laissez-moi vous expliquer. On pourrait corser l'effet par une allégorie en donnant par exemple au dirigeable les traits de la Germania. Elle ferait des agaceries au vieux Zeppelin, une sorte de pantomime, n'est-ce pas. Dans sa nacelle, le vieux Zeppelin répondrait par des gestes, il lui montrerait sa barbe blanche : « Vois-tu, j'ai passé l'âge, je suis trop vieux. Ça ne va plus. » Le public s'amuserait. Alors la Germania, émue, embrasserait le vieillard au front. L'orchestre entonnerait le *Deutschland über alles* et le comte Zeppelin jetterait des bombes sur les Anglais qui seraient vaincus...

Je jure ici, comme on le fait solennellement au tribunal, de dire la vérité, rien que la vérité, si extravagante qu'elle puisse paraître au lecteur. Cet entretien entre un directeur de cirque berlinois et deux écrivains, dont l'un était Français, est textuel. Nous eûmes toutes les peines du monde à dissuader Herr Schuhmann. Cette conversation suggestive prouve, en tout cas, que deux ans avant la guerre, on envisageait déjà avec quelque plaisir, à Berlin, la possibilité d'arroser les Anglais avec des bombes lancées d'un zeppelin.

J'allais oublier le cinématographe. Lui aussi s'enflait démesurément, telle la grenouille qui veut égaler le bœuf. Quand les Allemands exagèrent, ou faussent la portée d'une institution, ils ont un mot délicieux qui traduit à lui tout seul

leur manque total de tact : *veredeln* (ennoblir). Introduisent-ils dans le cadre du music-hall des productions dramatiques et musicales de valeur? *Sie veredeln den Tingel-Tangel* (ils ennoblissent le beuglant). Transportent-ils Shakespeare, Sophocle ou Gœthe dans le manège d'un cirque? *Sie veredeln den Circus.* Ils ne s'aperçoivent pas qu'ils avilissent au contraire le grand art par des promiscuités intempestives. Ils ressemblent à ces familles d'enrichis qui confondent la prétention avec la distinction.

Ils prirent donc la résolution de *veredeln* aussi le cinéma, qu'on appelle, là-bas, le *Kientopp* en langage vulgaire. Les grandes fabriques de films engagèrent à prix d'or les régisseurs réputés et les directeurs de théâtre en vue; elles s'assurèrent le concours de tous les littérateurs à la mode, dont les noms parurent en lettres rouges sur les affiches des *Kientopp* : Hoffmannsthal, Vollmöller, Paul Lindau, Gerhardt Hauptmann. Ce dernier reçut 40 000 marks pour l'affabulation cinématographique de son dernier roman, *Atlantis.* Max Reinhardt partit en Italie et en Espagne avec toute une troupe de peintres, d'écrivains et d'acteurs et mit en films, entre autres, une *Insel der Seligen* (l'île heureuse) qui coûta près de deux millions. Les programmes des établissements de ce genre publièrent les biographies de leurs collaborateurs. L'écran lumineux les révélait dans l'intimité, afin de les faire mieux connaître au public. Comme ces exagérations ne suffisaient pas, on s'empressa de solliciter, contre des émoluments énormes, le concours des comédiens et des comédiennes réputés. Tilly, Durieux, Moïssi, Wegener, Bassermann, Gertrud Eysoldt, Bonn, etc., se taillèrent de nouveaux succès et une réclame bruyante, en mimant des drames extravagants, écrits spécialement pour eux par des littérateurs notoires. Le *Kientopp* voulait dépasser le théâtre, l'absorber, l'étouffer. Il fallait à ces nouvelles productions un cadre digne d'elles. Des palais cinématographiques au luxe criard s'érigèrent dans les quartiers riches de la métropole. Bâtis en marbre, couverts de dorures, ornés de tapis précieux, de tableaux rares, dotés d'un mobilier ultra-moderne, d'un foyer aux tentures violentes, ils ouvraient chaque soir leurs portes de bronze massif et, sous le péristyle éclaboussé de lumière, s'agitaient des suisses aux

livrées baroques, des valets de pied en culotte de soie, en frac de couleur. Des lithographies, signées des noms des plus grands dessinateurs, couvraient les murs de Berlin et ceux des stations du métropolitain. Ces théâtres dernier cri avaient des premières aussi sensationnelles que les premières d'opéra, avec orchestre invisible comme à Bayreuth, kapellmeister de marque et partitions écrites pour les nouvelles œuvres. Les littérateurs, les compositeurs, les peintres, les acteurs étaient absorbés par ces entreprises tentaculaires, aveuglés par la lumière, la réclame et le succès, surtout par les sommes excessives qui leur étaient payées.

La *Bioscop-Gesellschaft* possédait six palais de ce genre à Berlin; l'*Uniongesellschaft* huit, et le *Cinès*, entreprise italo-allemande, qui avait affermé trois des plus grandes scènes de Berlin, venait de faire construire sur le *Nollendorfplatz* un théâtre d'un raffinement inouï, dont l'inauguration fut sensationnelle. Le directeur m'apprit que la société était financièrement soutenue par une grande banque de Rome ; il ajouta, en me montrant les merveilles de son établissement :

— Vous voyez tout cela, mon cher ami : eh bien, c'est l'argent du pape [1].

Les grandes villes d'Allemagne suivirent l'exemple de Berlin. Les sociétés précitées y achetèrent des immeubles, y fondèrent des succursales. Le mouvement formidable prit peu à peu des allures de trust.

Puis tout creva, quelques mois avant la guerre. Les prétentions exorbitantes des écrivains, des musiciens, des peintres, des acteurs, des régisseurs, les frais énormes provoqués par la fabrication de certains films qui promenèrent des troupes entières aux quatre coins du monde, consommèrent le désastre. Les faillites se succédèrent. Le vulgaire mélo, le film patriotique, la farce sans prétention reprirent sagement leur place. Les beaux palais se dédorèrent, devinrent des skatings, des thés-tangos, ou se transformèrent en music-halls. On en revint à l'humble *Kientopp* sans Pégase et sans muses d'apparat. La vie factice de l'Allemagne est riche en déceptions de ce genre, en essors inconsidérés, suivis de chutes lamentables.

1. La banque en question spéculait, en effet, avec les fonds de la papauté.

C'est ainsi qu'en se promenant sous la voûte des pins, on rencontre parfois sur le sol humide quelque champignon monstrueux et boursouflé, aux couleurs éclatantes. Il suffit de le toucher du pied; il s'effrite, il s'effondre et, de toute cette pourriture orgueilleuse, il ne reste qu'un peu de poussière.

*
* *

A tous ces gestes, à toutes ces poses, à toute cette activité fiévreuse, il manque la sincérité. Aucun besoin précis, aucun idéal silencieusement mûri ne guident ces êtres falots. Ils mentent aux autres comme ils se mentent à eux-mêmes. Le mensonge est à la base de la société allemande. N'est-il pas curieux de constater qu'en 1870, une dépêche falsifiée par Bismarck provoqua le conflit et qu'en 1914, la fausse nouvelle d'un raid imaginaire au-dessus de Nuremberg justifia l'ouverture des hostilités? A quarante-cinq ans de distance, on retrouve la même absence de sincérité, aux heures graves de la politique allemande. Il ne faut donc pas s'étonner que l'hypocrisie ait fleuri chez nos ennemis au cours de cette période ascensionnelle en apparence, où la plus grande Allemagne étendait ses tentacules sur le monde. Bâtie sur le mensonge, cette culture artificielle s'écroulera fatalement.

La science elle-même n'est pas toujours sincère; elle devient pour quelques ambitieux un moyen de réclame, une sorte de papier d'emballage qui sert à envelopper les articles à la mode. Il est des savants qui paradent comme les comédiens; ils ont leurs baraques et leur public.

Le docteur Schrenk-Nortzing, professeur à la Faculté de médecine de Munich et spécialiste célèbre des maladies nerveuses, lance une *Traumtänzerin* (danseuse-médium) qui se fait payer cher par les directeurs de music-hall la réclame scientifique de son protecteur. Schrenk-Nortzing écrit également un livre illustré, de six cents pages, sur les expériences de madame Alexandre Bisson; il patronne le spiritisme, couvre de son nom et de son autorité les impostures les plus flagrantes On se demande toujours s'il est vraiment la dupe de ces truquages. Mais tout cela, c'est encore de la réclame.

Le docteur Magnus Hirschfeld devient l'historiographe des anomalies sexuelles. On le retrouve comme expert dans tous les procès scandaleux. Il est plein d'indulgence pour les vices contre nature. Il publie chaque année des livres qui ont l'attrait de romans défendus. Il se compose une physionomie spéciale. Son visage pâle est encadré de boucles brunes ; ses mains sont effilées, sa toilette a des recherches précieuses.

La pédanterie teutonne se complaît à des paradoxes sensationnels. *Cynismus, Satanismus, Erotismus, Sadismus, Masochismus* deviennent des vocables à l'ordre du jour. On exalte les monstruosités psychiques ; on les étale avec orgueil. La dépravation morale devient une preuve de « Kultur ».

Hanns Heinz Evers, écrivain très influencé par Edgar Poe, fait des conférences sur le marquis de Sade, sur Satan. Il affole ses auditrices et ses lectrices ; il en est adulé. Il promène à travers l'Allemagne « son sadisme aux yeux bleus », comme disait avec une charmante ironie Charles Müller.

Certains auteurs dramatiques, dont le talent est incontestable, donnent à leurs personnages des âmes de boue, une bestialité extravagante. Il faut bien forcer la note pour retenir l'attention [1].

1. Cette remarque s'applique surtout à Frank Wedekind. Ses débuts dramatiques eurent lieu à Munich aux *Elf Scharfrichter* ; ils furent malheureux Incompris de la foule, l'auteur eut toutes les peines du monde à imposer sa personnalité. *Frühlingserwachen* (l'Éveil du printemps), *Erdgeist* (l'Esprit de la terre), *Die Büchse der Pandora* (la Boîte de Pandore), *So ist das Leben* (Ainsi est la vie), *Hidalla* ont des qualités indéniables d'originalité puissante, en dépit d'une outrance de mauvais aloi. Quand il fut accepté du public et que le succès eut consacré sa réputation, Frank Wedekind conserva ses allures de bête traquée (et *truquée*). Il aimait à poser au génie méconnu, forcé de faire le paillasse pour amadouer la plèbe et gagner sa vie. Cette hantise domine sa vie et ses œuvres. Il commença par vouloir interpréter lui-même les principaux rôles de ses pièces, sans avoir aucun talent d'acteur. Il assista ainsi sur la scène, et de manière. active aux premiers fours tumultueux de ses œuvres. Ses genoux tremblaient, sa face livide se crispait. Pourtant il persistait à renouveler ses expériences cruelles. On eût dit qu'il éprouvait un plaisir monstrueux à se voir conspué publiquement comme auteur et comme acteur. Ces fiascos retentissants furent du reste sa meilleure réclame. Dans sa dernière pièce, *Simson* (Samson), drame biblique joué au *Lessingtheater* un an avant la guerre, il se représente lui-même sous les traits de son héros. Samson, c'est le poète incompris, trompé par la Femme, exploité, qui tourne, dans la nuit de ses yeux, la meule du moulin de Gaza et devient la risée des Philistins.

Du reste, la majorité du public ne comprend pas. Peu importe. Il a perdu la notion du naturel ; il s'est habitué à admirer tout ce qui est anormal et bruyant, parce que c'est la mode et qu'il a les oreilles assourdies par la grosse caisse des vendeurs d'orviétan [1]. Les réputations ne se fondent plus que sur le scandale. Dans les circonstances les plus anodines de l'existence, l'intellectuel allemand songe perpétuellement à conserver la physionomie qu'il s'est imposée. Jamais il ne dépose le masque.

Frank Wedekind se trouvait un soir à Munich avec un de ses amis dans un restaurant où des étudiants prussiens tenaient leurs assises. L'un d'entre eux parlait à voix haute et autoritaire de la littérature allemande ; il s'écria avec l'intonation nasillarde des Berlinois :

— *Es giebt nur ein deutscher Dichter und das ist Spielhagen.* (Il n'y a qu'un poète allemand et c'est Spielhagen [2].)

Wedekind se leva, s'approcha de la table où pérorait l'étudiant et lui dit avec douceur :

— *Sie sind wohl erblich belastet.* (Vous avez certainement une tare héréditaire.)

— Que voulez-vous dire? — demanda, non sans rudesse, le *Korpsstudent.*

— Oh, simplement que votre grand-père était un crétin et votre père un idiot.

Pour toute réponse, l'étudiant prit sa cruche de bière et la cassa sur la tête de Wedekind. Le sang gicla. On fit asseoir l'écrivain sur un escabeau ; un médecin qui se trouvait là le pansa du mieux qu'il put. Pendant que le praticien lui prodiguait ses soins, Wedekind laissa tomber cette remarque admirable :

— *Es ist komisch! heutzutag kann man nicht mehr seine*

1. La langue nationale elle-même, cette interprète traditionnelle de la pensée d'un peuple, est saccagée par les innovations sensationnelles des écrivains. On n'écrit plus en allemand. La noblesse, la tenue, la pureté du style se perdent de plus en plus. Des néologismes illogiques, une syntaxe étrange, un emploi abusif des mots étrangers, un amour immodéré des redites transforment le langage écrit en un jargon prétentieux et dégénéré et si le cliché du vieux Buffon : « Le style, c'est l'homme », est vrai, on peut conclure à la décadence des Allemands.

2. Écrivain prolifique qui publia plusieurs romans psychologiques d'un lyrisme indigeste, entre autres, *Problematische Seelen* (Ames problématiques).

litterarische Meinung frei äussern. (C'est drôle! Aujourd'hui, on ne peut plus exprimer librement une opinion littéraire.)

L'admiration que certains Allemands, fraîchement parvenus, portent aux talents en vedette, est souvent aveugle et provoque des quiproquos amusants.

Grünfeld, violoncelliste très réputé, fréquentait beaucoup les salons berlinois. Il y était fêté à cause de son esprit. Sa façon originale de narrer des anecdotes hilarantes lui conciliait les faveurs de ses hôtes. Un soir, où il avait été plus étincelant que de coutume, un *Kommerzienrat* (conseiller de commerce) qui se trouvait là, demanda au maître de céans quel était ce convive extraordinaire.

— Comment? Vous ne savez pas? C'est le fameux Grünfeld.

Le kommerzienrath, peu au courant des questions musicales, ne connaissait pas le virtuose, même de nom. Il comprit qu'il s'agissait d'un amuseur de profession. L'amphitryon s'était sans doute assuré son concours pour cette soirée, en lui payant un cachet. Il résolut de faire la même surprise à ses invités, à la première occasion. Il demanda timidement :

— Est-ce qu'on peut l'engager pour une soirée?

Son interlocuteur pensa qu'il tenait à organiser un concert dans ses salons et, sachant que son ami Grünfeld se produisait dans des cercles privés, il répliqua :

— Certainement. Donnez-lui mille marks ; il acceptera.

Le kommerzienrath se fit présenter immédiatement à Grünfeld, et le dialogue suivant s'engagea :

— Ma femme et moi, nous donnons prochainement une soirée ; nous serions très honorés si vous vouliez bien y paraître. Pardon si je règle une question délicate de manière aussi impromptue. Notre hôte m'a dit vos conditions : mille marks. Ai-je votre consentement?

— Sans doute, — répondit le musicien, — mais j'ai une prière à vous adresser. Ayez l'obligeance, au jour dit, de faire prendre chez moi mon violoncelle. C'est un meuble encombrant.

— *Ach, was !* — s'écria le kommerzienrat étonné. — *Sie spielen* auch *Cello?* (Vous jouez *aussi* du violoncelle?)

*
* *

Munich est peut-être la seule ville, dans la Confédération germanique, où l'on puisse encore trouver un peu de simplicité et de bonhomie. Elle synthétise le caractère de l'Allemagne méridionale, si différent de la mentalité prussienne. Elle fut, de tout temps, très chère aux étrangers ; ils y coudoient sans gêne l'habitant, ils y trouvent une hospitalité sans emphase, un accueil familier et discret. A parcourir les avenues spacieuses et claires, les petites ruelles étroites et pittoresques, on sent qu'une vieille tradition enveloppe les gens et les choses. Munich est riche de tout son passé ; ses vieux monuments lui donnent une apparence de bonne fée indulgente, un peu figée dans ses souvenirs. C'est bien là le refuge de l'Allemagne naïve, rêveuse et profonde que nous eussions appris à aimer si elle avait su tirer parti de ses qualités et se montrer plus rebelle à ses oppresseurs du Nord. Non point que ses habitants frustes qui remplissent les brasseries et les restaurants soient plus intelligents qu'ailleurs ; ils sont tout aussi philistins, sans doute, mais ils le sont sans prétentions, et c'est déjà beaucoup. Ils ont le respect inné de l'art et des artistes ; ils comprennent confusément que la renommée de leur cité vient des fils des Muses et des mécènes couronnés qui les protégèrent. Louis II, ce prince romanesque, est encore très populaire dans la campagne bavaroise ; il existe de vieux montagnards qui ne croient pas à sa mort et s'attendent à le voir réapparaître pour rendre au pays sa splendeur et son indépendance d'antan. Ils se rappellent l'époque où les écuyers, porteurs de torches, précédaient à cheval le traîneau royal sur les routes blanches de neige, quand le prince, mélancolique et silencieux sous les fourrures, glissait vers les châteaux fantastiques de Neuschwanstein ou de Hohenschwangau...

Le culte du souvenir est un trait caractéristique de cette population attachée à ses vieilles coutumes, tenace dans ses admirations, dans ses respects, comme dans ses haines. Je connais une histoire qui illustre de façon touchante les égards des humbles pour les artistes.

Il s'appelait Aschbé et dirigeait à Munich, dans le quartier

de l'Académie royale des Beaux-Arts, une école privée de peinture très fréquentée. On lui prêtait un grand talent, bien qu'il fût âgé et ne produisît plus rien. Dans son atelier, le même paysage inachevé, ornait son chevalet depuis plusieurs années ; de temps à autre, il y promenait un pinceau paresseux. Pourtant, sa méthode devait être excellente, car ses élèves l'estimaient beaucoup ; d'aucuns devinrent célèbres. Il menait une vie simple de vieux célibataire bohème ; chaque soir, il fermait son atelier après le départ de ses disciples, couvrait son chef chenu d'un feutre aux larges ailes, allumait sa pipe de porcelaine et se rendait à petits pas dans quelque *Kneipe* (sorte de restaurant familier et intime) pour y prendre son frugal dîner (*Abendbrot*) ; il passait là toute sa soirée, en absorbant de nombreux carafons de vin rouge dans la compagnie d'autres vieux habitués.

Quiconque a vécu à Munich connaît ces auberges accueillantes, au mobilier grossier, où l'on consomme la piquette tyrolienne, les coudes sur la table, sous la lueur atténuée d'une lampe. Une *Kellnerin* en tablier blanc, plissé et empesé, fait le service ; elle s'attarde à causer avec les clients dans le dialecte du pays, aux sonorités assourdies et traînantes. Aux murs, de vieilles estampes, encadrées de poirier poli, rappellent les anciens quartiers du vieux Munich, les costumes bigarrés des siècles passés. Un revêtement de boiseries court autour de la salle ; son rebord soutient de vieux pots d'étain, des lanternes de corne, des hanaps ciselés, des statuettes de bois sculpté. Une petite fenêtre mi-close, à rideaux de percale, percée dans la muraille, laisse entrevoir le mystère de la cuisine, les casseroles luisantes, le fourneau fumant ; une bonne odeur de saucisse, de choucroute et de pain bis s'en échappe...

Le vieil Aschbé aimait l'intimité de ces restaurants au plafond bas et noirci. Il était l'habitué fidèle des plus réputés. Pour chacun d'eux il avait son jour. La *Kellnerin* lui réservait sa place. Dès qu'il entrait, elle le saluait cordialement, l'aidait à quitter son pardessus, l'installait commodément, lui apportait le journal du soir, allait chercher son vin et s'enquérait de ses autres désirs. L'hôte ou l'hôtesse venaient aussi lui souhaiter la bienvenue :

— *Gruass Good, Herr Kunstmaler.* (Dieu vous salue, monsieur le peintre.)

Ils savaient qu'il était artiste ; sa fidélité de client les touchait d'autant plus. Sa présence régulière n'était-elle pas un honneur pour la maison?

Une semaine entière passa sans qu'Aschbé visitât ses auberges. *Kellnerinnen* et patrons s'inquiétèrent. Le peintre était tombé malade. Le médecin lui avait interdit le tabac et le vin. Il en mourut, le pauvre vieux, tout seul dans son coin, sans vouloir recevoir personne. On trouva dans son atelier une petite fortune, éparse un peu partout. Il mettait son or dans des pots, dans des boîtes, dans les trous du plancher ; il dissimulait ses billets dans des livres ou derrière des toiles.

Son enterrement fut pittoresque, comme l'avaient été sa vie et sa mort ; on y rencontra des peintres, des écrivains, des acteurs, toutes les *Kellnerinnen* qui l'avaient servi, tous les propriétaires des débits qu'il avait fréquentés.

Et dans les sept *Kneipe* familières, (une pour chaque jour de la semaine) des mains pieuses suspendirent, autour de la photographie du vieil artiste, fixée au mur, une couronne de laurier, crêpée de noir, juste au-dessus de la place où il avait coutume de s'asseoir. Ceux qui ne savaient pas interrogeaient l'hôtesse qui répondait :

— C'est là que s'asseyait chaque mardi le peintre Aschbé et qu'il buvait ses sept chopes.

Dans les dernières années, le mouvement cosmopolite avait légèrement transformé le caractère de Munich. Trop d'étrangers venaient, le Baedeker en main, visiter cette ville curieuse. Des spéculateurs avisés exploitèrent cette affluence. On bâtit un peu partout de monstrueux palace-hôtels. Ernst von Possart, l'intendant des théâtres royaux, fit comprendre à la cour qu'on pouvait concurrencer Bayreuth et détourner de Wahnfried la foule des snobs, des dilettantes et des mélomanes, en leur offrant à Munich la même pâture. Le *Prinzregententheater* fut inauguré, et les cycles de Wagner et de Mozart permirent aux promoteurs de cette entreprise de spéculer avantageusement sur les terrains qui avoisinaient le nouveau théâtre.

Berlin finit par s'émouvoir. Trouvant les Munichois trop timorés, il résolut de mettre lui-même la main à la pâte et de moderniser la vieille « Athènes de l'Isar ». Un *Austellungspark* fut construit ; des attractions s'y installèrent. Reinhardt accourut avec sa troupe et sa réclame. Munich fut inondé d'Allemands du Nord arrogants et ridicules. Par bonheur pour la ville, cette invasion ne durait que quelques semaines, pendant la saison des étrangers. Aux premiers jours de l'automne, Munich reprenait son aspect tranquille et simple. Les Berlinois regagnaient leur odieuse métropole en disant d'un air dégoûté :

— Les montagnes de Bavière, oui, c'est très gentil, mais elles seraient beaucoup plus belles si elles étaient près de Berlin.

***

Tous les dix ans, la Passion d'Oberammergau mettait une animation bruyante dans ce village bavarois, niché sur une montagne aux environs du lac de Murnau. Les habitants d'Oberammergau vivaient presque exclusivement de cet afflux d'étrangers, venus des quatre coins du monde. Pendant dix ans, ils étudiaient et répétaient leur spectacle. A leurs moments de loisirs, ils sculptaient dans du bois de petites statuettes religieuses, qu'ils vendraient plus tard aux spectateurs. Les rôles, soigneusement distribués, imprimaient à leur physionomie un caractère indélébile. Quand ils travaillaient aux champs, trayaient leur vache ou rentraient les foins, on identifiait à première vue Judas, Joseph, le Christ, Marie-Madeleine, Marthe, le centurion romain, Hérode, Caïphe ou Barrabas.

La Vierge était choisie parmi les fillettes du catéchisme ; elle était étroitement surveillée, car la vie aux champs est pleine de surprises. On était moins sévère pour Jésus-Christ, mais la splendeur du personnage qu'il devait représenter rejaillissait sur sa personne et lui donnait des allures de ténor.

Rien n'était plus curieux que ce petit hameau de comédiens rustiques, qui attendaient dix ans l'occasion de se produire et auxquels le curé servait de régisseur. La représentation du

mystère de la Passion durait trois jours ; on donnait plusieurs séries. La salle de spectacle était une immense grange sans fond ; la perspective des montagnes, le paysage agreste du plateau formaient un décor naturel. Le jeu puissant des masses, la diction solennelle et scandée des personnages, donnaient une impression de majesté naïve, une intensité dramatique extraordinaire.

Là aussi, la réclame a gâté bien des choses. Plus les étrangers et l'or affluèrent, plus la corruption du village grandit. La Vierge coupa ses boucles pour les vendre. Barrabas et Jésus se laissèrent enlever par des Américaines trop enthousiastes. Berlin s'en gaussa fort...

***

Ainsi, quand la guerre éclata, la foire aux vanités allemande battait son plein. Le cataclysme a dispersé les pitres, mais leur mentalité n'est pas encore morte. On la retrouve aujourd'hui dans la propagande que font nos ennemis, dans leur façon de conduire la lutte. C'est le même bluff, la même absence de sincérité, le même souci d'intimider le spectateur, les mêmes poses théâtrales...

Je reçus, il y a quelques jours, la visite d'une petite institutrice française qui revenait d'Allemagne. Sans famille, sans appui, sans argent, elle avait été surprise là-bas par la mobilisation et elle resta douze mois à Dusseldorf, sur les bords du Rhin, chez une dame âgée qui eut pitié d'elle, intervint en sa faveur auprès des autorités et obtint de la garder chez elle. C'était précisément la mère de Hanns Heinz Evers, l'écrivain dont je parlais plus haut. La petite Française put circuler assez librement ; chaque jour, elle sortait acheter le journal de France au kiosque de la place, car, chez nos ennemis, on continua à vendre ouvertement tous les journaux des Alliés. Elle observa la vie ambiante, constata l'orgueil du début, puis la lente chute des espoirs caressés, puis le doute et l'angoisse. Mais elle souffrit si cruellement dans son âme et dans son orgueil de Française de ce qu'elle vit et entendit, qu'elle rejoignit sa patrie aussitôt qu'elle put le faire.

Par son entremise, j'ai pu reconstituer le sort de beaucoup d'intellectuels allemands. La plupart du temps, le gouvernement s'en sert pour claironner aux quatre coins de l'univers la grandeur de l'Allemagne, ses victoires, sa magnanimité. Ce ne sont pas des reporters ou des journalistes qui suivent les opérations sur le front des armées, ce sont des littérateurs de marque, des romanciers, des poètes, des auteurs dramatiques. Ils sont devenus les valets du grand état-major. Leur signature a plus de poids auprès des lecteurs. L'empereur les comble d'honneurs pour mieux se les attacher. Il leur fait cadeau de la vie en les libérant de toute obligation militaire, à condition qu'ils mettent à sa disposition leur influence et leur notoriété. Ils enjolivent les horreurs du massacre, ils expliquent bénévolement les crimes et les incendies, ils affichent un humanitarisme lyrique plein d'hypocrisie, s'efforcent de prouver qu'ils demeurent profondément « objectifs », et que leur âme est également capable de s'élever *au-dessus de la mêlée*.

Herbert Eulenberg, le poète dramatique de l'amour, écrit à son journal, en exprimant un regret impuissant :

— *Wir haben die Franzosen stets unglücklich geliebt.* (Nous avons toujours aimé les Français d'un amour malheureux.)

Il oublie que l'amour allemand ressemble trop souvent au pavé de l'ours, et que ses compatriotes ont la fâcheuse habitude, en voulant embrasser les gens, de les étouffer ou de leur écraser les pieds.

Hanns Heinz Evers, éternel globe-trotter, s'occupe, en Amérique ou en Espagne, à prédire la victoire de l'Allemagne, à déprécier la valeur des Alliés, à souligner leurs fautes, à semer le doute dans les consciences timorées. Il inonde entre temps la mère-patrie de poèmes et de nouvelles patriotiques.

Avant la guerre, il avait tellement parlé de lui dans ses livres, que ses partisans et ses adversaires connaissaient tous les détails de sa vie intime, l'existence de sa mère à Dusseldorf, la petite maison qu'elle habitait, où il venait de temps en temps lui rendre visite et se recueillir. Il faisait volontiers étalage de son amour filial qui donnait plus de ragoût à son sadisme et à son cynisme d'apparat.

Voici la façon dont il présentait lui-même la maison maternelle à ses lecteurs, dans un de ses romans :

« ...Dans ces pièces, il n'y avait aucune unité de style, tout s'était entassé au hasard des années; cependant l'ensemble était d'une harmonie paisible, on sentait que tous ces meubles étaient de la même famille.

« Il gagna l'étage que sa mère lui avait attribué. Tout était comme il l'avait laissé deux ans auparavant. Il n'y avait pas un presse-papier de déplacé, pas une chaise de dérangée. Ici, plus que partout ailleurs, régnait la confusion, aussi bien par terre qu'aux murs. Les cinq parties du monde avaient fourni ce qu'elles avaient d'étrange et de bizarre : des masques énormes; des monstres barbares en bois de l'archipel Bismarck; des drapeaux chinois et annamites ; des armes de tous les pays ; ensuite, des trophées de chasse, des animaux empaillés, des peaux de jaguars et de tigres, de grandes tortues, des serpents et des crocodiles, des tambours bigarrés de Luçon, des instruments à cordes à longs cols, de Radjpoutama, de naïves guzlas d'Albanie.

« Du plafond au sol pendait un immense filet roux, plein d'étoiles de mer géantes, de poissons et de coquillages merveilleux. Les meubles étaient couverts de brocards, de robes indiennes en soie, de mantilles espagnoles chamarrées, de manteaux de mandarins avec de grands dragons d'or. Il y avait aussi une collection de dieux, de bouddhas dorés et argentés de toutes les tailles, des sivas, des krichnas, des ganesas, et les idoles de pierre absurdes et obscènes des Tchams. Au mur, le moindre coin libre était occupé par des gravures : un Rops hardi, des Goya farouches, un petit dessin de Jean Callot ; et puis, Cruikshenk, Hogarth et quelques images effroyablement bariolées du Cambodge ou de Mysore.

« Tout cela portait la marque de Frank Braun [1].

« Ses balles avaient tué cette ourse blanche dont il foulait l'épaisse fourrure ; lui-même avait pêché ce requin dont la mâchoire puissante, à trois rangées de dents, s'accrochait dans le filet. Il avait pris ces flèches empoisonnées et ces lances aux sauvages de Brukha ; un prêtre mandchou lui avait donné ces dieux extravagants et cette haute crosse d'argent. Cette

1. Le héros du roman, qui n'est autre que l'auteur lui-même.

noire pierre de lynx, il l'avait dérobée, de sa propre main, au temple des Hondon-Badagri ; ses lèvres avaient bu dans cette calebasse le sang de la fraternité avec le chef des Indiens de Toba, aux bords marécageux de Pilcomayo. Il avait échangé, avec un sultan malais de Bornéo, son meilleur fusil de chasse contre ces épées courbes et, avec le vice-roi de Shantung, son jeu d'échecs de poche contre ces glaives. Ces merveilleux tapis indiens lui avaient été offerts par le maharadja de Vigatpuri, et cette Durga aux huit bras, éclaboussés du sang des chèvres et des hommes, il l'avait eue de l'archiprêtre de l'atroce Kâli... »

Or, Hanns Heinz Evers vient de publier quelques pages sensationnelles à Berlin. Il débute ainsi :

« *Meine Mutter ist eine alte Frau, die wohnt am Rhein...* (Ma mère est une vieille femme qui demeure au bord du Rhin...)

Cette phrase chantante revient en *leit-motiv*, à intervalles fixes[1].

Il dépeint son intérieur désorganisé par l'atroce guerre. C'en est fait du silence inviolé de son sanctuaire. On a dressé des lits partout ; dans ces lits, on a couché des blessés. Là, un Poméranien, ici un Bavarois, plus loin un Saxon, une vingtaine dans toute la maison. Sa mère court de lit en lit, de chambre en chambre, courbe sa tête blanche sur la souffrance des humbles soldats, prodigue les soins et les consolations...

Lui, il est loin de tous ces chers trésors ; il vit dans l'exil. L'odieuse Angleterre lui enlève jusqu'à la possibilité de correspondre régulièrement avec sa mère. La douleur est entrée dans la maison tranquille ; des paysans mutilés laissent errer leurs regards fiévreux sur les objets fantastiques qui tapissent les murs.

Toute l'Allemagne fut remuée d'émotion. Qui ne connaissait de réputation la vieille mère d'Hanns Heinz Evers, à Dusseldorf, et les collections exotiques de l'écrivain !

Non, non, la foire aux vanités n'est pas morte encore. A Dusseldorf même, il y eut des gens qui s'étonnèrent et voulurent se rendre compte. L'antique demeure était silencieuse

1. Elle n'est pas de lui, du reste ; elle est tirée d'un poème de Henri Heine : *Deutschland kann verderben. — Doch, die alte Frau kann sterben*, etc., etc.

et quiète. Il n'y avait ni blessés, ni lits ; ni soins, ni consolations.

Dans une chambre, il y avait une petite Française abandonnée et malheureuse, à qui l'orgueil allemand faisait payer cher une hospitalité précaire. A chaque nouvelle victoire, le battant de sa porte s'ouvrait, et la mère d'Hanns Heinz Evers, « *die alte Frau, die wohnt am Rhein* », lui disait avec une révérence insolente :

— *Maubeuge ist gefallen, Kleine.* (Maubeuge est tombée, petite.)

— *Lille ist eingenommen, Kleine.* (Lille est pris, petite.)

— *Rheims ist niedergebrannt, Kleine.* (Reims est incendié, petite.)

Et la jeune fille voyait luire dans les yeux de l'Allemande la joie du sang répandu, du sang français.

MARC HENRY

ÉMILE CLERMONT

Le sous-lieutenant d'infanterie Émile Clermont a trouvé une mort glorieuse, le 5 mars 1916, à Maisons-de-Champagne, en se découvrant pour assurer la défense d'une ligne dont il avait la garde. Il avait trente-cinq ans. Les lettres françaises perdent en lui un talent de la qualité la plus rare, exquis et fort et qui n'avait pas encore donné toute sa mesure, l'âme française, un de ses foyers les plus purs, les plus lumineux et les plus ardents.

***

C'était une des figures les plus complexes et les plus originales de ce temps. Tour à tour et ensemble analyste et poète, philosophe et mystique, il se mouvait avec une égale aisance parmi les aspects et les figures du monde extérieur, dans les profondeurs les plus secrètes de la vie intérieure, sur les sommets abstraits de la spéculation. Et des dons si divers ne demeuraient pas chez lui juxtaposés et étrangers les uns aux autres, mais se fondaient dans la plus harmonieuse unité.

Au lycée Henri IV, où je le connus en rhétorique supérieure, il excellait en tout ordre d'études, avec une prédilection mar-

quée pour la philosophie, alors enseignée, il est vrai, dans cette classe par M. Henri Bergson, puis par M. Victor Delbos. Ces deux maîtres éminents ont exercé sur plusieurs générations d'élèves une puissante influence, le premier par sa sérénité socratique, son art incomparable d'accoucher les esprits, sa lucidité souveraine, le second par son austère douceur, son sens profond du sérieux de la vie morale, son immense érudition et sa haute équité intellectuelle. Mais pour Clermont, qui dès cette époque se sentait *différent* et qui en éprouvait un confus et obsédant malaise, l'enseignement de M. Bergson fut plus et mieux qu'une illumination de l'esprit, ce fut une libération, un affranchissement de tout l'être. Il apprit de l'*Essai sur les Données immédiates de la Conscience* à épurer sa vie intérieure de tout élément étranger, surajouté par la fréquentation des livres ou la société des hommes, à prendre confiance en soi et connaissance de soi, à se saisir de ses sensations, de ses sentiments et de ses idées dans leur intégrité originelle et leur étincelante fraîcheur. Il dut à M. Bergson d'avoir pu, suivant une formule ibsénienne qu'il aimait, *devenir ce qu'il était*, et si plus tard, dans la plénitude de son talent, il lui fut donné d'élever à la lumière de la conscience et de rendre intelligibles par la magie du verbe des états d'âme si mouvants, si obscurs et si subtilement nuancés qu'ils s'étaient dérobés jusqu'alors à toute analyse, il y fut grandement aidé par sa longue familiarité avec la sévère, délicate et périlleuse méthode de l'intuition bergsonienne.

Reçu premier à l'École normale, Clermont opta, non sans hésitation, pour la section d'histoire. Sans aucun goût pour l'enseignement et dès lors résolu à ne pas entrer dans l'Université, il avait le sentiment très net que ni les lettres ni la philosophie ne pouvaient plus rien lui fournir pour sa culture. Il pensa que les études historiques lui offriraient à tout le moins l'occasion de satisfaire son ironique curiosité de l'homme. Concurremment avec elles il commença et poursuivit quelque temps des études de droit. Il savait l'allemand, il apprit l'anglais et l'italien, fréquenta Londres, Rome et Florence, mais l'Allemagne surtout l'attirait et il y fit de longs séjours, retenu par le triple enchantement de ses légendes, de sa métaphysique et de sa musique. Comme tant d'autres, hélas! c'est

l'Allemagne d'autrefois qu'il aimait dans l'Allemagne d'aujourd'hui [1].

Pour se conformer à la règle qui voulait que la deuxième année d'École normale fût consacrée à la composition d'un travail original, pompeusement baptisé, dans l'argot de l'École, *définitif*, il entreprit d'élucider l'obscure et épineuse question de l'intervention française à Rome en 1849, et son mémoire parut assez achevé et assez neuf à M. Émile Bourgeois, qui lui en avait suggéré l'idée, pour mériter l'honneur d'une publication immédiate [2]. Il échoua d'ailleurs l'année suivante à l'agrégation, et ne se représenta pas.

Afin d'assurer sa vie matérielle pendant la période d'apprentissage qu'il prévoyait, il entra comme rédacteur au ministère des Travaux publics, d'où il passa bientôt à la préfecture de la Seine. Lorsqu'au bout de quelques années le succès commença à lui sourire, il donna sa démission sans esprit de retour et se retira à la campagne, à Montaigu-le-Blin dans l'Allier, pour y poursuivre dans la solitude ses lentes et fécondes méditations ; mais *Amour promis*, *Laure*, *Isabelle*, *Un petit Monde*, ces récits de la haute vie spirituelle ont été composés dans les intervalles de ses humbles travaux d'employé. Le pauvre Charles-Louis Philippe, à qui je demandais un jour s'il ne se trouvait pas trop mal à l'Hôtel de Ville, me répondit amèrement : « Un peu mieux qu'au bagne. » Et toute son œuvre se ressent de cette amertume. Mais Clermont ne permit jamais aux besognes où la nécessité le contraignait de pénétrer dans son monde intérieur, de jeter leur ombre sur ses sentiments et ses pensées. Ce qu'il fut demeura indépendant et libre à l'égard de ce qu'il fit. Ce subjectiviste et ce romantique accepta sans chicaner ni gémir les conditions de la vie réelle, et la médiocrité de ces conditions n'a laissé dans son œuvre aucune trace. Son histoire se

1. Nul ne devait condamner plus sévèrement que Clermont l'affreuse apostasie de ce peuple qui a osé se diviniser lui-même et qui, alors que la conscience universelle s'ouvrait à cette idée que la guerre en elle-même est un crime, n'a pas craint de diviniser la guerre.

2. Ce mémoire, complété d'une étude de M. Émile Bourgeois sur les tentatives du second Empire pour rapprocher, entre 1868 et 1870, l'Italie et l'Autriche et s'assurer leur concours, a paru en 1907 chez Armand Colin sous le titre : *Rome et Napoléon III*, par Émile Bourgeois et E. Clermont.

déroule en vertu d'une logique tout interne, sans l'intervention d'aucune force étrangère. C'est l'histoire d'une âme, et c'est une belle histoire.

***

Clermont était né artiste, dans le sens où c'est être artiste que de sentir aussi vivement que ceux qui sentent le plus et de penser aussi librement que ceux qui sentent le moins, d'élever spontanément ses émotions à une signification universelle, de se donner de soi-même une vision spectaculaire et de trouver sa joie dans la contemplation de ses propres tourments. Il n'était pas que cela, mais il était authentiquement cela, et, à l'aurore de sa vie personnelle, c'était cela surtout qui apparaissait en lui. Pareil à ces harpes éoliennes qui vibrent au moindre souffle du vent, telle était sa douloureuse hyperesthésie qu'il sentait la vie comme une perpétuelle blessure, mais loin de fuir les émotions il les recherchait, parce qu'à peine entrées dans le passé elles devenaient pour lui des thèmes inépuisables de pensée et de rêverie. De cette particularité même il avait tiré une espèce de méthode pour émousser les pointes trop aiguës de la souffrance, soit en éprouvant par l'imagination tous les possibles afin de n'être pas surpris par le réel, soit en substituant artificieusement à la sensation présente le souvenir qu'elle laisserait après elle. Je me rappelle qu'aux environs de notre vingtième année, à l'âge où de jeunes amis échangent encore des confidences, Clermont me raconta qu'ayant accompagné à une gare une jeune femme tendrement aimée et qu'il ne devait jamais plus revoir, il l'avait priée de le quitter avant l'heure et de permettre qu'il la regardât, encore présente et déjà absente, errer, petite chose perdue, parmi la foule indifférente ; elle avait consenti, peinée et choquée, à ce caprice qu'elle ne comprenait pas, et lui, indécis et troublé, acteur et témoin de cette scène, en hâte composait avec sa douleur d'amant une mélancolie de dilettante. Si je ne me trompe, le héros d'*Amour promis* déjà s'esquisse et s'essaie dans cette mince anecdote.

*
* *

Il est, ce héros, de la lignée de René, d'Adolphe et d'Amaury, de *l'Enfant du Siècle* et de *l'Homme libre*. Passionnément épris comme eux de faire vibrer ses pensées, comme eux il préfère, non pas seulement à l'atonie et à la sécheresse, mais au plaisir même, si court, si fragmentaire, si vite épuisé, l'infini de la souffrance ; et sa douleur de vivre, comme la leur, s'élargit et s'atténue tout ensemble à revêtir une forme éloquente et des rythmes contagieux. Mais je discerne dans sa plainte un frémissement plus métaphysique, un accent plus pascalien, je ne sais quoi de plus intense, de plus déchirant et de plus tragique. C'est qu'aspirant d'une ardeur plus sincère à des possessions éternelles, il a par ailleurs pénétré plus avant dans la misère de la condition humaine. C'est surtout qu'en dépit de son constant effort pour se maintenir sur le plan du dilettantisme esthétique, il est dominé par ses sentiments plus qu'il ne les domine, il les subit plus qu'il ne les gouverne. Enfant encore, il a rencontré la mort ; il a vu dans le cercueil, « enfermée pour l'éternité dans cette boîte oblongue », une personne aimée, et il a aussitôt senti que jamais plus il ne pourrait vivre à l'abri de ce souvenir. A sa mère qui, songeant tout haut devant lui, soupire : « Voilà, c'est fini, maintenant il va falloir reprendre notre existence comme si de rien n'était... » il déclare qu'après avoir une fois bien vu la mort il lui semble insensé qu'on puisse recommencer à vivre comme si l'on n'y pensait pas, et il ajoute que tout est inutile et vain puisque tout finit ainsi. Cette haute vision pessimiste, la même qui inspirait l'apôtre disant : « Si nous n'avons d'espoir que dans cette vie seulement, nous sommes les plus misérables d'entre les créatures », demeurera toujours à l'arrière-fond de sa vie intérieure. Et l'idée de la mort, se mêlant à toutes ses pensées, répandra jusque sur les plus profanes une teinte grave et quasi-religieuse.

Rien de dangereux, et non point seulement pour elle-même, comme une âme religieuse qui n'a pas la foi. Inévitablement entraînée à chercher dans le monde un substitut aux divines émotions qui seules la satisferaient, elle y apportera des

exigences et des inquiétudes inapaisables. En participant à la vie commune, elle aura le sentiment de se déclasser, et elle en concevra de l'irritation et de l'amertume. Revêtue malgré tout de prestige par de si sublimes aspirations et une si exceptionnelle destinée, elle séduira d'autres âmes et les décevra, portera en elles le trouble et le désordre. André, le jeune héros d'*Amour promis*, lorsqu'il essaiera d'aimer, connaîtra de cruelles souffrances, et conduira au suicide la jeune fille dont il a fait sa maîtresse.

N'ayant accès à aucune source de vie extérieure à lui-même, ayant fait le tour du monde des idées, dégoûté de toute forme basse de la sensualité, à quoi irait-il demander qu'à l'amour le flot continu d'impressions vives dont il espère tromper sa soif d'infini et d'absolu? Il sait bien qu'aucun objet particulier ne comblera l'abîme de désir qui est en lui ; mais quelle commune mesure entre cette morne science et l'ardent appel de la vie? Parce qu'il a vingt ans, parce qu'il veut s'épargner de violents regrets, parce que l'inconnu l'attire, il cède à cet appel, il aime, il est aimé. Hélas ! cet amour dont la privation l'eût désespéré ne lui apportera même pas, à défaut de la plénitude, l'exaltation soutenue qu'il en attendait. Il n'appartient pas à l'homme d'être perpétuellement ému d'émotions toujours nouvelles, et l'*acedia* guette dans sa cellule le moine le plus enivré de Dieu. Mais en outre, aux mélancoliques et aux imaginatifs de cette sorte, accoutumés à se repaître de souvenirs et de songes, toute réalité est une offense, et, à peine atteint l'objet de leur désir, ils s'en détournent pour se livrer sans contrainte aux mensonges de leur mémoire. Ainsi, sans cesse ballotté entre l'ardeur et la lassitude, cherchant dans la souffrance, celle qu'il subit et celle qu'il inflige, une diversion et un recours contre l'aridité menaçante, André mènera degré par degré jusqu'à son issue fatale l'expérience de l'amour égotiste et mystique. Hélène, après s'être donnée, mourra, et quant à lui, comme dit Jules Laforgue, il ne tardera pas à lui survivre, mais de quelle vie accablée, incertaine et désormais déserte !

Les désirs de ma vie s'étaient réalisés et s'étaient évanouis en même temps, me laissant le grave enseignement de leur vanité. Une apparence s'était déchirée, qui, à mes yeux, avait longtemps orné le monde ;

j'allais chercher mes rêves anciens jusqu'au fond de mon enfance et je les ramenais sous les étoiles ; je me disais que je me séparerais à l'avenir des désirs qui traverseraient ma chair, et même du désir d'aimer, et que je ne prendrais plus pour le cœur de mon cœur l'espoir de la race et sa fatalité.

Cette décevante recherche de l'absolu dans l'amour, c'est depuis *René* un des thèmes traditionnels de notre littérature. Chaque génération l'a marqué de son empreinte, l'a modelé à la ressemblance de ses désirs et de ses rêves. Clermont, à son tour, l'a fait sien, et, à force de sincérité, de lucidité et de sérieux, il l'a profondément renouvelé. Jamais, je crois, le perfide attrait des voluptés de l'âme n'a été dépeint avec un charme plus délicieux. Jamais non plus l'enchevêtrement de contradictions sans issue inhérentes à la passion qui se prend pour objet suprême et fin dernière de la vie n'a été démêlé d'une main plus subtile et plus sûre. Jamais enfin les ruineuses conséquences du dilettantisme égotiste appliqué à la vie réelle n'ont été mises en une plus impitoyable lumière. Si l'on voulait situer le Clermont d'*Amour promis* par rapport et à ses devanciers et à ses contemporains, on pourrait dire que ce beau livre au titre mal choisi prouve d'une part que la sensibilité romantique en tant que source d'inspiration n'est pas près d'être épuisée, et d'autre part que cette sensibilité n'est pas formellement rebelle à l'ordre, à la raison et à la mesure. En d'autres termes, *Amour promis* permet d'entrevoir comment peut s'opérer la fusion des deux courants néo-romantique et néo-classique qui se partagent les jeunes gens d'aujourd'hui.

***

Laure, le second livre de Clermont, se déroule presque en son entier sur le plan de la vie mystique. C'est l'histoire d'une âme noble, exigeante et inquiète qui cherche, d'abord dans l'amour humain, ensuite dans l'amour divin, l'abondance et la paix, et ne les y rencontre point. Le sujet est très neuf dans notre littérature, à peu près exclusivement profane depuis la Renaissance, et ce qui est plus rare encore, c'est que ce roman religieux est écrit sans aucune préoccupation apolo-

gétique ou critique, avec l'unique souci de dépeindre fidèlement les mouvements d'une âme en quête de sa vérité. *Laure* n'a guère atteint ce qu'on appelle le grand public, mais Clermont appartenait à une génération littéraire tout à fait délivrée de cette superstition des gros tirages qui a tant nui à quelques-uns des meilleurs écrivains de la génération précédente ; et sa précoce maîtrise se révèle en ce que ce drame tout spirituel, conçu suivant une formule si singulière, trouva auprès des quelques milliers de personnes auxquelles il s'adressait un accès immédiat et un accueil charmé.

Fille d'une race où le sens de la vie intérieure est héréditaire, Laure est une de ces natures d'exception que les inquiétudes supérieures attirent et que guide un impérieux besoin de noblesse. Mal adapté à la vie pratique, son esprit, dès qu'il aborde les régions délicates des sentiments et des valeurs morales, s'y meut dans la lumière ; elle a alors des certitudes intimes immédiates et se détermine avec clarté et évidence. Ce don s'accompagne chez elle de la persuasion innée que derrière tout ce qui s'offre immédiatement aux regards et à l'esprit, derrière ce qui est vie extérieure, image, apparence, s'étend un ordre d'existence invisible qui importe infiniment plus que le premier. Mais comme son âme n'a été pliée sur aucun dogme, comme elle n'a appris de ses éducateurs et de ses maîtres qu'à se fier à ses propres inspirations, cette source de puissance, de pureté et de perfection qu'elle pressent par delà le monde sensible demeure pour elle indéterminée ; le trésor des sentiments infinis, pour parler avec l'auteur, se trouve chez elle avec une marque merveilleuse et une destinée indécise, et c'est réduite à ses propres forces et sans solution préconçue qu'elle affronte ce problème éternel d'accorder avec une existence humaine les grandeurs qui passent le monde, de leur faire une place dans la trame vulgaire des jours.

Cet individualisme orgueilleux d'une âme mystique qui entend ne devoir son salut qu'à elle-même et n'entrer que par ses propres voies en communication avec l'Infini, voilà encore une donnée romantique [1]. Mais dans *Laure* bien plus encore

1. M. Ernest Seillière a développé ce point de vue avec une extrême ingéniosité dans un article de la *Revue Critique* (1er janvier 1916).

que dans *Amour promis*, combien l'inspiration romantique n'est-elle pas épurée, assainie, élevée par le sérieux et la fermeté de l'esprit qui s'y applique ! Depuis un siècle et plus nous avons vu les héroïnes de roman invoquer Dieu ou (plus récemment) la nature pour couvrir leurs désordres sentimentaux ou sensuels, tandis que d'autre part les auteurs d'ouvrages pieux nous présentaient des marionnettes sans chaleur et sans vie. Laure est une âme, et non pas seulement une sensibilité ou un tempérament, et c'est une âme intensément vivante, vibrante et pathétique. L'amour humain où d'abord elle s'engage lui laisse plus de regrets qu'il ne lui donne de joies. Pourtant lorsque cet amour lui échappe, lorsque Marc, son fiancé, s'aperçoit que c'est sa sœur Louise qu'il aime, elle souffre comme si tout le bonheur du monde lui était ravi. Elle s'élèvera par la douleur jusqu'aux plus hauts sommets de la vie morale, mais après quels durs combats, au prix de quels douloureux déchirements! Les scènes principales et en quelque sorte culminantes du livre, lorsque Laure, au terme d'une longue méditation en face de la chapelle de la Mettrie, non seulement renonce à son amour, mais décide de rapprocher l'un de l'autre son fiancé et sa sœur qui s'aiment secrètement et de favoriser leur mariage, lorsqu'en manière de symbole et d'image elle se dépouille de ses bijoux et de son or dans les mains d'une troupe de mendiants accroupis à la porte du monastère où vient de lui être révélé le prix de la Très Haute Pauvreté, lorsqu'elle fait vœu d'entrer dans un cloître si Dieu lui accorde la grâce d'éclairer son père mourant et que, libérée du renoncement même, elle considère le monde avec une douceur réconciliée, son suprême dialogue avec son père, tout baigné de la lumière des certitudes éternelles, ces divers *moments d'âme* sont parmi les plus noblement et les plus profondément émouvants qu'il ait été donné à un écrivain de fixer. Et toujours la lucide subtilité de l'analyse s'égale à l'extrême complexité de son objet, et le discours le plus limpide porte la musique la plus pénétrante. Nourri des auteurs mystiques, Clermont a su discerner la richesse et la qualité de la substance humaine cachée sous leur fatras métaphysique et mythologique, et l'intérêt proprement littéraire de *Laure*, c'est de prouver que ces hautes et mystérieuses expériences

sont susceptibles de recevoir une expression adéquate, exacte et poétique à la fois. L'exemple de Clermont, après celui de Péguy et de Claudel, montre quels champs nouveaux, quelles sources d'inspiration nouvelles notre littérature peut trouver dans cette terre inconnue de la plupart des intellectuels, le vaste monde de la vie spirituelle.

***

La deuxième partie de *Laure* déconcerta beaucoup de personnes qu'avait enchantées la première. Elle nous fait voir Laure déçue par la vie monastique et l'amour divin comme elle l'avait été par la vie mondaine et l'amour humain. Le cœur impérieux et avide d'émotions de la jeune fille n'a pu s'accommoder de la règle claustrale, de l'économie et de l'humilité qu'elle implique. Épuisée par les austérités et par une trop forte tension intérieure, puis par les durs labeurs de charité auxquels, une fois sortie du couvent, elle s'est astreinte, elle vient enfin chercher auprès de sa sœur mariée quelque repos. Mais alors la vue du médiocre bonheur du ménage lui fait faire un cruel retour sur le passé, et elle se demande avec angoisse si elle ne s'est point sacrifiée en vain. Peu à peu, entraînée par le secret besoin de domination qui est en elle, elle entreprend d'ouvrir les yeux de sa sœur sur l'insuffisance de sa vie présente, de l'associer à nouveau à ces aspirations et à ces inquiétudes qui pourtant ne lui ont apporté que souffrance et misère, mais où elle persiste à voir la marque d'une dignité supérieure et d'une sorte d'élection. Elle ne s'arrête que devant l'irréparable, lorsqu'elle s'aperçoit qu'elle n'a abouti qu'à creuser plus profond le fossé qui déjà séparait les deux époux. Alors, saisie de remords et d'effroi devant le mal qu'elle a causé, elle se résout au plus dur des renoncements et au plus grand des mensonges : elle enfouira désormais au plus profond d'elle-même ce dangereux savoir sur la vie, cette connaissance fatale, à la fois science et inquiétude, d'où rayonne un trouble si pernicieux. Ayant découragé la tendresse et la curiosité passionnées de sa sœur à force d'impassibilité et de silence, elle entreprend de lui ramener l'époux que son influence a éloigné, et pour qu'il ne craigne plus

rien d'elle, elle confesse devant lui ses torts et sa longue erreur :

— Je n'ignore plus à présent que ce qui vient de ces profondeurs désorganise nos vies chétives : j'ai appris cela dans la douleur, dans la solitude et près de la mort, et j'ai été, moi aussi, instruite peu à peu à arrêter mes pensées au bord de l'infini...

Elle se tut, réfléchit, puis elle murmura :

— Et pourtant ! pourtant ! Si était possible quelque alliance que je n'aie pas connue, qu'y aurait-il de plus grand, de plus précieux?

Son regard distrait s'arrêta dans l'azur en face d'elle, et elle ajouta lentement :

— Où j'ai échoué, un autre réussira peut-être...

Mais alors, touché de tant d'humilité et d'une telle solitude, l'interlocuteur de Laure lui déclare que son retour éphémère en ce monde qu'elle avait quitté n'aura point été inutile.

— Si un moment votre présence a suscité quelque émoi, ce tumulte, vite apaisé, laissera après lui un bienfait que nous recueillerons. Pour nous, qui ne le connaissions pas, ou bien qui l'avions oublié, votre venue a rétabli le prix de ce que vous nous aviez donné. Tout s'use et s'efface en des jours trop faciles ; il est bien que sur un bonheur qui décline passe l'ombre de ce qu'il a coûté.

Ainsi se termine le livre, sur une interrogation mêlée de doute et d'espérance, dans une atmosphère de haute et sereine mélancolie.

***

Laure est une de ces œuvres toutes vibrantes d'émotion intime et personnelle qui, plus encore que par les événements qu'elles racontent, nous intéressent par ce qu'elles nous révèlent de l'âme de l'auteur et de son attitude à l'égard des problèmes qu'elles agitent. Le problème qui est au centre de *Laure*, ce n'est rien de moins que celui des destinées temporelles et éternelles de l'homme ; Clermont l'examine sous tous ses aspects avec un talent, une loyauté, un scrupule également admirables, et, partagé entre des tendances diverses jusqu'à la contradiction, il nous laisse en suspens comme il l'était lui-même. Clermont, disions-nous, était un artiste, et à ce titre il était attiré vers tous les états élevés et tendus de l'âme

humaine. Il était aussi un philosophe, dont la pensée, librement inspirée du subjectivisme kantien, envisageait plus volontiers les sentiments et les idées comme des modes de conscience que comme des images et des signes d'objets. Ainsi le philosophe et l'artiste en lui s'accordaient sans peine. Mais il était encore un mystique aspirant à la solidité et à la certitude et non pas aux ondoiements du dilettantisme, à la pureté réelle et non pas à cette pureté d'imagination qui suffit à l'art ; il y avait dans ce voluptueux du moine et de l'ascète et c'était dans son cœur un discord profond, enivrant à la fois et déchirant. Lorsque Laure consacre à Dieu sa vie pour obtenir que son père meure dans la communion de l'Église, elle a le sentiment que s'accomplit un mystique échange, que quelque chose est pris, quelque chose est donné. Mais que vaut ce sentiment, s'il est sujet à s'effacer et à disparaître? Geneviève Arlet, dans *Un petit Monde*, entre au couvent pour expier la faute de son frère qui abandonne une jeune fille qu'il a séduite, pour expier aussi, autant qu'il est en elle, le mal universel : Quelle est la portée de son sacrifice ?

Voilà donc qu'elle, pure de ces choses, s'en va sur les chemins à travers le crépuscule hâtif, portant au front le rayonnement de son abnégation et de ses pensées. Pour compenser le mal du monde, que peut-elle? Est-elle forte? Est-elle faible? Son sacrifice aura-t-il des répondances célestes? Existe-t-il, comme elle le croit, de mystiques échanges? Ou bien n'en peut-il rester que la grandeur d'un exemple, et l'influence tout humaine d'un noble renoncement?

Ainsi Clermont pose le problème, et ne le résout point. Mais la façon même dont il le pose montre à quel point pour lui, comme pour beaucoup de ses contemporains, ce problème de la foi se trouve déblayé des difficultés prises dans la critique historique ou dans l'idéologie scientiste qui arrêtèrent les hommes de la génération de Renan, et réduit à ses données propres, purement spirituelles, métaphysiques et mystiques. Un théologien dirait qu'il ne lui a manqué que la grâce, et l'illumination intellectuelle qu'elle implique. Les âmes qu'il peint avec prédilection sont des âmes de renoncement et de sacrifice ; parmi les œuvres qu'il laisse inachevées, l'une, un

roman, ne comporte guère que des êtres de cette qualité ; une autre, un ouvrage de philosophie, consacré pour une grande part à l'examen de la possibilité d'une connaissance religieuse, est dominé tout entier par la conception chrétienne de l'âme et l'idéal chrétien de la sainteté [1]. Le dernier livre qu'il ait lu, celui qu'il avait sur lui à l'heure de sa mort, est une *Vie de Madame Louise de France*. J'y trouve souligné ce passage d'une lettre de la fille de Louis XV à la sœur de Beaujeu :

Que vous êtes heureuse de vous donner à Dieu si jeune ! Sacrifier ce qu'on ne connaît pas, c'est faire plus que de sacrifier ce qu'on méprise, parce qu'on le connaît. C'est le sacrifice du matin. Je tâche d'y unir le mien qui n'a pu être que le sacrifice du soir...

***

Sensible et tendre comme il était, Clermont devait avoir et avait horreur de la guerre. Il n'en fut pas moins un excellent soldat, puis un excellent officier. La grande générosité qu'il y avait en lui et que jusqu'alors, emprisonné dans son subjectivisme, il avait employée à imaginer, s'adapta à ce nouvel usage comme à une destination supérieure. Cette démarche décisive, cette entrée en rapport avec un hors de soi, ce passage à l'acte que de son propre mouvement il n'eût peut-être jamais accompli, la nécessité l'y contraignit, et il ressentit cette contrainte comme un bienfait. Dès longtemps il avait le pressentiment qu'une issue de cette sorte était réservée à ses combats intérieurs. Le héros d'*Amour promis*, troublé dans ses complications sentimentales par la rencontre d'une troupe de grévistes affamés et déguenillés, rougit des souffrances dont il se laisse accabler, et, devant cette vision d'une réalité plus large et plus poignante, il sent s'évanouir ses peines illusoires. De même, dans le roman inachevé dont Mademoiselle Clermont a eu la bonté de me communiquer des fragments, le principal personnage est amené à renoncer à sa souffrance idéale au contact d'une grande et vraie souffrance. Au printemps de 1914, Clermont, développant simultanément

1. Clermont laisse aussi, achevé, un historique du rôle de son régiment, le 238e de ligne, dans la victoire de la Marne, qui, conservé dans les archives de ce régiment, ne peut être encore livré au public.

les penchants opposés qui luttaient en lui, avait conscience d'être arrivé à une impasse, et les impossibilités et les contradictions auxquelles il se heurtait de toutes parts l'obsédaient assez douloureusement pour que sa santé physique même en fût ébranlée. Les austères devoirs de la guerre, le spectacle quotidien de la sublime tragédie où il avait son rôle et sa part, une communion de tous les instants avec l'âme du peuple de France, sans résoudre à proprement parler ses difficultés intérieures, reléguèrent au second plan la plupart d'entre elles et émoussèrent sensiblement l'acuité des autres. Au bout de quelques mois de campagne, il avait retrouvé un équilibre physique et moral qu'il ne connaissait plus depuis de longues années. Ayant soumis sa faculté de sentir à sa volonté de servir, de la liberté psychologique il s'était élevé à la liberté morale. La paix et la simplicité qu'il avait en vain demandées à la culture égotiste, il les avait rencontrées dans le don de soi. Par le progrès naturel de sa méditation appliquée à la formidable expérience qu'il vivait, il avait atteint la philosophie la plus haute, la seule qui confère un sens humainement acceptable à la mort comme à la vie. Parmi tant de leçons que nous apporte la guerre, celle-là n'est pas la moins digne d'être retenue.

RENÉ GILLOUIN

LA LANGUE FRANÇAISE EN ALSACE

APRÈS L'ANNEXION A LA FRANCE [1]

Il y avait en Alsace, au XVIe siècle comme aujourd'hui, quelques cantons situés sur les pentes des Vosges, où le français était la langue maternelle des habitants : c'était la haute vallée de la Bruche, le val de Villé, Orbey, la Poutroye, etc. Dans le reste du pays se rencontraient de-ci, de-là, des colonies de huguenots immigrés, venus de France et de Lorraine, et qui parlaient français. Ils s'étaient fixés principalement à Strasbourg, à Bischwiller, à Sainte-Marie-aux-Mines. Mais le voyageur parcourait le reste de la contrée sans entendre d'autre langue que le dialecte allemand local.

Ceux qui savaient le français comme langue étrangère étaient eux-mêmes fort clairsemés. Quand la situation changea, elle changea lentement, plus lentement peut-être que dans certains pays d'Allemagne. La principale raison en est qu'il n'y avait point de cour en Alsace, point de prince régnant, que, par suite, à aucun moment, on ne put voir, comme ailleurs,

1. La présente étude n'aurait pas été possible sans l'excellent livre, si sûr et si riche de faits, de M. Rod. Reuss, *L'Alsace au* XVIIe *siècle* (Paris, Bouillon, 1898, in-8°). On peut consulter aussi sur Strasbourg un opuscule de Ch. Zwilling, *Die franz. Sprache in Strassburg*, Festschrift des prot. Gymnasiums, Strasbourg, 1898.

l'homme ou la femme qui donne le ton s'éprendre de culture française, et son goût devenir, par courtisanerie, celui de toute la « société ».

Faut-il rappeler aussi que le voisinage de la France n'était pas immédiat? L'Alsace touchait à des pays de langue française, mais non à la France même, dont elle était séparée par la Lorraine et la Franche-Comté.

Mais surtout un fossé avait été creusé par le développement de la Réforme. Reuss l'a très bien et très fortement marqué. La ville où notre langue avait chance d'être recherchée d'abord, Strasbourg, avait embrassé la doctrine luthérienne. Il en résultait que tous les gens de langue française, les calvinistes aussi bien que les catholiques, étaient suspects à son orthodoxie [1].

Aussi, en 1604, lors de la révision des statuts de la célèbre Académie strasbourgeoise, on introduisit bien dans le personnel un *præceptor linguæ gallicæ*, on lui dressa même un beau programme; mais cette institution n'eut lieu que sur le papier. En fait, il ne fut point nommé de maître [2].

L'opposition était irréductible. Cette ivraie de « l'hérésie » calviniste, qu'on avait arrachée à si grand'peine de l'Église, on ne se souciait point de la laisser semer à l'École, alors annexe de l'Église. Dès lors, l'affinité de religion, qui faisait tant dans certains pays allemands pour les attirer à nous, se heurtait ici à l'esprit de secte. Et le corps pastoral resta intraitable jusqu'au jour où il devint possible de recruter dans le pays de Montbéliard, qui appartenait à la confession d'Augsbourg, des maîtres de langue qui fussent orthodoxes [3].

Cependant, en dépit de tous les scrupules de conscience, malgré l'état politique et social du pays, moins favorable que certains autres à la diffusion rapide du français, dès la fin du XVIe siècle, mais surtout au commencement du XVIIe, le goût de notre langue commença visiblement à se répandre dans les

1. A la fin du XVIe siècle, un Clermontois, Firmin Morel, chargé d'un cours de français au Gymnase, fut obligé de partir, vraisemblablement à cause de l'hostilité des intransigeants.

2. Reuss renvoie à *Ordnung, Ampt und Befehl des præceptoris gallicæ linguæ* Fourn. et Engel, *Univ. de Strasb. et Acad. prot.*, I, 321 (*o. c.*, II, 189, n. 5).

3. Cf. Reuss, *o. c.*, II, 190.

hautes classes. En 1607, le « Magistrat » de Strasbourg compte des hommes qui la savent, comme Bœcklé; en 1619, un correspondant reconnaît le même mérite à Peter Storck. Admettons que les compliments qu'il lui fait soient exagérés. Il reste certain que, comme d'autres hommes distingués, celui-ci avait voulu entendre le français, qu'il était en mesure de le lire, de l'écrire même au besoin [1].

Si le Gymnase restait fermé, des maîtres privés y suppléaient. C'est à Strasbourg qu'avait paru, en 1598, la grammaire de Jean de Serres, de Baudonvilliers (Meuse), alors étudiant à l'Université, plus tard docteur en médecine. En 1607, on y imprima celle du Genevois Samuel Bernhard. L'un et l'autre y donnaient des leçons à la jeunesse. En 1606, ils avaient été rejoints par Ph. Garnier [2], qui fit imprimer dans cette librairie Zetzner, où ont paru tant de manuels de notre langue, ses *Præcepta Gallici sermonis*. Bernhard, du reste, ne manqua pas d'en prendre ombrage, et une querelle éclata entre les deux maîtres, querelle de boutique, semble-t-il, plutôt que de doctrine. Peut-être n'y avait-il pas encore assez d'étudiants pour faire vivre deux écoles [3].

Quelque modestes qu'aient pu être ces débuts, les progrès allaient devenir bientôt assez rapides. Vers 1616, Strasbourg eut un maître de français qui fit beaucoup de bruit, et qui paraît également avoir fait quelque besogne, c'est Daniel

1. Le 18 avril 1607, de Flavigny, agent de la République de Strasbourg à Metz, écrit à Bœcklé, stettmeister : « Mr. Il n'est jà besoin que vous vous exerciez davantage en la langue françoise, vos precedentes, et celle qu'il vous a pleu comettre à ce porteur... monstrent assés que vous y avez une habitude (de Bouteil. et E. Hepp, *Corr. polit. adr. au mag. de Strasb. par ses ag. à Metz*, Paris, Berg. Lev., 1882, 17). Cf. p. 178. Le même Flavigny écrit, le 22 oct. 1619 à Peter Storck : « Pour ce qui est vostre escripture et cognoissance de la langue françoise, je la veois fort entiere et nette, et comprens fort bien ce qu'il vous a pleu m'escrire par la vostre du 4 du present à vostre style. Mais si vous aimez mieux m'escrire en allemand, comme faisoient feux messeigneurs les Stätmeister Bocklé et de Brünbach, je le laisse à vostre option... »

2. Dans son édition de 1618, Garnier parle de douze ans d'enseignement. En 1607, il était à Giessen. C'est donc vraisemblablement l'année précédente qu'il avait débuté à Strasbourg.

3. Voir *Censura grammatica apologetica, opposita Ph. Garnerii Pra eceptis gallici sermonis, simul et calumniis* (1607) (Ritter, *Bull. de la Soc. de l'Hist. du Prot.*, 1887, 259).

Martin, un huguenot sedanais, né vers 1594. Pendant quatre ans il avait cherché fortune en qualité de maître de langue française dans les villes du nord de l'Allemagne, Lubeck, Hambourg, etc.; puis il revint en Alsace, tout jeune encore, chaud de prosélytisme et d'ardeur combative [1]. A-t-il été admis à l'Université, comme semblerait l'indiquer le titre qu'il arbore de « Maistre en langue françoise de la tres celebre Université de Strasbourg [2] »? C'est douteux, car des concurrents se sont aussi parés de ce titre, et en même temps. En tout cas, il tenait rue de la Cathédrale une école qui paraît avoir été importante et dont la vie fut durable. Nous avons, grâce à un manuel de conversation qui y était en usage, des renseignements fort curieux sur la façon dont elle était organisée. Voici un dialogue, visiblement pris sur le vif.

« Du maistre d'Escole. Où allez-vous?... Je vais à l'escole Françoise. — Où la tient on?... En la ruë du Monstier. — En quel endroit? — Ioignant le boulanger, du costé du Monstier ou vers la grande Eglise. — Que donne-on par mois?... — On donne seize schillings ou vn risdale, ou bien quatre schillings par semaine. — Combien de fois y va-on le jour? — Deux fois, en payant seize schillings : ou vne fois seulement en donnant douze schillings. — Quelles sont les heures que l'on y va? — Le matin on y est de dix heures iusques à onze : et l'apres-disnée de trois iusques à quatre. — Sçavez-vous bien pourquoy le maistre a choisi ces heures plutost que d'autres? — Ouy, c'est à fin que les escoliers de classe y puissent aller sans empeschement en leur estude latine : car en s'en allant de leur regent ils vont tout droict à leur maistre de langue. — Qu'apprend-on en cette escole outre la lecture Françoise? — On apprend à parler et aussi à escrire, qui veut : et mesme ceux qui ne sont pas paresseux, ne se contentent pas de sçauoir peindre les lettres Françoises, comme on les escrit avec la plume : mais s'exercent deux fois la semaine à composer des themes François. — Qu'est-ce que vous entendez par celà? — I'entends que le maistre dicte le Mercredi et le Samedi quelques lignes en Allemand,

1. Le Privilège de sa *Grammaire*, daté de 1621, dit qu'il enseigne à Strasbourg depuis cinq ans. Cf. le Privilège de son *Favus*. D'autre part, dans la préface du *Parlement nouveau* (1637), les éditeurs annoncent que la mort l'a empêché de corriger les épreuves. Sur Daniel Martin, on pourra consulter, outre le travail de M. Zwilling, les notes de M. Ernest Martin, *Beitræge zur Elsaessischen Philologie*, dans le *Jahrbuch* du Club Vosgien, vol. XIII. Cf. *Revue d'Als.*, 1899, 221. Il résulte de ces recherches que Daniel Martin obtint le droit de bourgeoisie le 21 décembre 1622.

2. *Franz. u. Teutsche Sprichwörter*, 2e éd., Strasb., Typis Richelianis.

qu'ils tournent en François, la correction desquels fait insensiblement apprendre la syntaxe Françoise, exerce et empesche d'oublier la déclinaison des noms, et la conjugaison des verbes [1]. »

De tous ces détails, je n'en retiendrai qu'un : l'horaire des cours était combiné de telle sorte qu'un étudiant pût suivre les exercices dans l'intervalle des classes latines, à l'heure des « arts d'agrément ». Peut-être, sans que l'école fut officielle, une entente était-elle intervenue avec le Gymnase, ce qui eût permis à Martin de se proclamer professeur de l'Université, en forçant un peu les mots.

Quoi qu'il en soit, Martin entendait bien la réclame [2], mais supportait fort mal la concurrence. Or il y avait alors à Strasbourg un autre maître, E. Spalt, qui avait dû le devancer d'une année, et en tous cas lui inspirait de la jalousie. Lui était Français, et prétendait à une supériorité incontestée sur un Allemand, quoique celui-ci eût passé quelques années en France. Il l'attaqua d'abord sans le nommer, en 1622. Comme Spalt, se sentant touché, riposta, on vit éclater entre eux une de ces querelles homériques que Nisard eût pu joindre à celles qu'il a racontées dans ses *Gladiateurs de Lettres*. Pendant cinq ans on se jeta à la tête pamphlets et préfaces : *Vindiciæ*, *Appendix vindiciarum*, *Vindicatio*, *Mastinomatrix*, etc. Le recueil de ces opuscules forme plusieurs volumes à la Bibliothèque grand-ducale de Darmstadt.

Le seul intérêt que cette bataille ait pour nous, c'est qu'au cours de la polémique, chacun des deux adversaires a cité ses auteurs et ses références. Nous apprenons ainsi de quels textes on nourrissait les élèves [3] et quels étaient ces élèves. Or, la

1. *Parlem. nouv.*, 10. La première édition de Martin est de 1637. Le seul exemplaire connu appartenait à la Bib. Reiber, et a été vendu récemment (Nerlinger, *Rev. d'Als.*, 1897, p. 81, n. 1). Je n'ai que celle de 1660, que je reproduis.

Il faut ajouter que ce livre fut classique en Alsace pendant tout le XVIIe siècle, et que Sibour le remaniait encore en 1676.

2. A son *Favus linguæ gallicæ*, 1622, il a joint un curieux prospectus, où il exhorte les Alsaciens à apprendre le français : « Ce livret servira de phanal et de boussole à ceux qui, pour parvenir aux charges et aux honneurs, s'embarquent sur l'Océan français, car pour l'heure c'est la route la plus commune, ce chemin est le plus battu. »

3. Voici les vingt-trois textes sur le dépouillement desquels Martin appuie ses règles, tels qu'ils sont indiqués en tête du *Favus* : P. Matthieu, *Historicus*

seconde indication est très importante. Elle nous prouve que parmi les étudiants de français se trouvaient des étrangers : Autrichiens, Prussiens, Danois, etc., mêlés à un bon nombre d'Alsaciens.

La conclusion nécessaire, contre laquelle je me suis d'abord défendu, parce qu'elle me paraissait trop invraisemblable, est que tous ces hôtes de nation germanique, s'ils ne venaient pas spécialement à Strasbourg pour étudier le français, n'en profitaient pas moins de leur séjour pour s'y exercer. Je sais qu'on peut soupçonner Martin et Spalt d'avoir, sinon inventé des noms — ils risquaient trop les démentis — du moins d'avoir énuméré pêle-mêle anciens et nouveaux élèves, et d'avoir mêlé avec ceux qui étudiaient à Strasbourg ceux qu'ils avaient eus en Allemagne. Mais des recherches précises qu'on peut faire mettent hors de doute le fait, au premier abord surprenant, que dès le commencement du XVIIe siècle, Strasbourg était vraiment un centre d'études françaises.

D'abord il est sûr qu'il y existait d'autres écoles que celles dont nous avons parlé jusqu'ici. L'une d'elles était dirigée par un certain Jean de la Grange, qui ne savait pas un mot d'allemand, et enseignait en latin ; c'était donc un établissement pour les enfants des familles cultivées qui fréquentaient le Gymnase. Celle de Daniel Cohendon, à un demi-thaler par mois, semble avoir eu le même caractère, et s'être adressée à la même clientèle.

D'autre part, en 1613, le professeur Joachim Clutenius, dans un mémoire du 12 mars adressé aux scholarques, déclare positivement que les jeunes seigneurs étrangers et leurs précepteurs s'arrêtent à Strasbourg principalement pour arriver à la connaissance du français. Le biographe de Zacharias

regius ; Jean de Serres, *Historicus* ; *le Mercure françois, historicus* ; Fr. de Rosset, *in historiis des Amans volages* ; Honoré d'Urfé, *in mellifluâ suâ Astrée* ; le président du Vair ; Amyot, *in Plutarcho* ; Le sgr de la Nouë, en ses *Discours politiques* ; De Montagne en ses *Essais* ; Philippe de Comines ; Philip. de Marnix, en son *Tableau des differens* ; Le seigneur des Accords ; Rabelais.

Pœtæ. Le seigneur du Bartas ; Ronsard ; Des-Portes ; Belleau ; Bellay ; Le sieur de Trellon, en son *Cavallier parfait* ; *Le Cabinet des vers satyriques* ; Regnier ; Garnier, *in suis tragœdiis, non verò Philippus Garnerius, Aurelianensis, Gallus* (allusion au grammairien concurrent, dont nous avons parlé plus haut), Clément Marot.

Konrad von Uffenbach nous rapporte aussi que son précepteur y conduisit le jeune homme pour la raison qu'il y trouverait une occasion favorable de se former à la pratique de cette langue, et à cet effet, le maître se mit à la recherche, non seulement d'un professeur, mais d'une maison où il n'y aurait que des Français [1]. Il était donc possible de trouver des maisons de ce genre. Quelles pouvaient-elles être? Celles des maîtres, peut-être. En tous cas il s'en rencontrait. Il fallait aussi, comme Reuss l'observe, que dans certains milieux le français eût fait de sensibles progrès, pour que, de l'Allemagne d'outre-Rhin, on demandât à Strasbourg de jeunes précepteurs strasbourgeois, forts en latin, mais surtout sachant bien le français [2].

De 1621 à 1639, les armées impériales et lorraines d'un côté, les troupes suédoises et françaises de l'autre, foulèrent et saccagèrent le pays d'Alsace. Les souvenirs du « temps des Suédois » sont encore vivants dans une foule d'endroits comme le souvenir d'un temps de désolation, d'horreur et de ruine. Malgré cela, aucune réaction ne se produisit. Au contraire, de la noblesse, le goût de notre langue s'étendait peu à peu à des familles de la haute bourgeoisie. De plus en plus, dit Reuss, « nous voyons un grand nombre de jeunes Alsaciens de bonne famille, après avoir étudié théoriquement le français chez eux, faire le tour de France ou de Suisse pour apprendre à s'en servir. On relèverait ce détail dans presque toutes les oraisons funèbres, *Epicedia* latins et notices académiques publiées au décès d'un citoyen marquant, ou dans les autobiographies de ces personnages eux-mêmes [3]. » Les familles moins aisées pratiquaient l'échange, ce troc économique, qui permettait d'apprendre le français à fond en deux ans « und offt anders darneben ohne Mühe », et « souvent encore quelque chose à côté ».

Suivant l'observation d'un médecin, Isaac Habrecht, celui-là même qui a adapté une partie française à la célèbre *Porte des langues* » de Comenius, ce « quelque chose d'à

1. Bett. Strauss, *La Cult. fr. à Francfort au* XVIII*e siècle*, p. 15, Paris, 1914, in-8°.
2. *O. c.*, II, 195.
3. *O. c.*, II, 192.

côté » commençait en effet à avoir sa valeur. Depuis quelque temps notre langue était estimée comme instrument de culture; des hommes de science la reconnurent bientôt pour un utile instrument d'étude. En 1642, le professeur en médecine, Melchior Sebiz, recteur de l'Université de Strasbourg, répétait avec insistance « qu'on ne saurait se passer de la connaissance du français [1] ». Et Reuss rapporte ce fait que J. Wencker se faisait expédier en 1646 par le secrétaire de la ville, Gaspard Bernegger, tout ce qui avait été publié de plus récent sur l'histoire de France, les livres de Scipion Dupleix, de Mézeray, d'André Duchesne, etc. Il demandait jusqu'aux pamphlets échangés entre les docteurs de la Sorbonne et les RR. PP. Jésuites, comme les brochures politiques du jour [2].

La France s'imposait. Je ne reviendrai pas ici sur ce que j'ai dit ailleurs des voyages en France des jeunes gens, de l'engouement des femmes pour notre mode et notre littérature, de cet ascendant progressif de notre civilisation, contre lequel les pamphlétaires et les sociétés de protestation luttaient en vain.

***

C'est dans ces circonstances que la politique donna l'Alsace à la France. Il ne faut pas oublier toutefois à quelles conditions et dans quelles limites les traités de Westphalie nous accordaient ce pays. La province, enclavée dans l'empire, ne nous était abandonnée ni en totalité, ni en toute souveraineté, et l'empereur Léopold Ier, lors de son élection en 1658, faisant allusion à des droits plus ou moins réels, s'engageait à rattacher à l'empire les villes et les États d'Alsace « qui se trouvaient temporairement sous la protection d'un roi étranger ». Toutefois, après de nombreux tiraillements dus à cette situation équivoque, la résistance des dix villes impériales, celle de la noblesse immédiate, celle du cardinal-évêque, furent peu à peu vaincues. Les chambres de réunion firent le reste, et le 30 septembre 1681, Strasbourg, jusque-là indépendante, menacée par Louvois, capitula à son tour. Après Ryswick

1. Reuss, *o. c.*, II, 189.
2. *O. c.*, II, 196.

(1697), sauf à Mulhouse, l'autorité française était établie partout, de Wissembourg à Belfort.

Cependant, durant cette période, les progrès de la langue ne semblent pas avoir marché d'un train fort différent. Ils ne s'étendent ni ne s'accélèrent sensiblement.

A dire vrai, nous n'avons que de trop rares indications pour juger avec sûreté de l'état linguistique de l'Alsace entre 1650 et 1715. Rien, bien entendu, qui ressemble à des statistiques. A peine si pour un pays qui comptait en 1701 : 56 villes, 911 bourgs, villages ou hameaux, 45 979 feux, et 235 000 âmes, nous arrivons à réunir une poignée de renseignements concernant la langue française.

Une chose seule est hors de doute. C'est que la presque unanimité de la population continua à parler allemand. La seule question qui se pose, c'est de savoir si beaucoup d'indigènes se mirent à apprendre le français. Ceux qui ont le mieux cherché n'ont pas trouvé à ce sujet un grand nombre d'indications positives, et c'est là un fait significatif. Toutes celles de Reuss tiennent en quelques lignes.

A Bouxviller, il y eut un enseignement du français en 1663. Mais la ville était une enclave, et avait une forte colonie d'étrangers. A Colmar, il fut organisé en 1665. Mais c'est un cas à peu près isolé. Il faut attendre presque vingt ans encore pour que l'exemple soit suivi à Landau (1682), à Obernai (1688), à Ribeauvillé (1686). Et même à cette date les établissements sont rares et sporadiques. Rien qui soit l'indice d'un entraînement généralisé ni qui marque l'empressement d'une population, le désir soit de se conformer à un ordre reçu, soit de pourvoir à un besoin universellement constaté.

Si de l'étude des localités, on passe aux monographies de personnes, mêmes constatations. Reuss signale, dans l'obscure bourgade d'Altkirch, des gens qui se font acheter par leurs amis et connaissances les livres nouveaux et les estampes qu'on met en vente à Paris, et qui apprennent le français « par la seule lecture des livres [1] ». Le bailli du pays, vieillard studieux, avait travaillé de la sorte, il prononçait mal, mais parlait assez bien. Le comte de Linange, plus jeune, était arrivé

1. Reuss, *o. c.*, II, 196.

à la perfection [1]. A Dussembach, près Ribeauvillé, la prieure et d'autres religieuses avaient aussi appris notre langue, l'une d'entre elles la possédait même si bien que les visiteurs avaient peine à croire qu'elle fût allemande [2]. A Chatenois (près Schlestadt), quand le roi arriva en 1674, le bailli de la ville vint lui servir de guide, parce qu'il parlait bien français [3].

Que prouvent ces exemples et les quelques autres qu'on pourrait y ajouter? Ce bailli de Chatenois avait été à Paris, précepteur chez le président Tambonneau. Quant au bailli d'Altkirch et à ces petits groupes qui se mettaient à l'étude du français par la lecture, ce qu'on rapporte d'eux prouve leur humeur curieuse, mais rien de plus, je veux dire rien qui annonce la naissance d'un esprit nouveau dans une province devenue française. Il se forme en Alsace des réunions d'amateurs de français, toutes semblables à celles qui existent alors dans les pays restés allemands. Voilà tout. Il est même fort remarquable que les membres apprennent à lire et non à converser, car ceci exclut toute idée de milieux où l'on eût parlé français et qu'ils auraient désiré fréquenter.

Et puis il faut bien reconnaître qu'en Alsace tout comme en pays étranger, on cite ceux qui apprennent notre langue, et ceci prouve qu'on y voit un fait exceptionnel. Au reste, les témoignages positifs ne manquent pas, qui établissent que les gens les plus haut placés ne se donnaient pas tous cette peine, tant s'en faut. Bentz, dans sa *Description historique de Lauterbourg*, affirme qu'il ne se trouva, de 1680 à 1720, qu'un seul Lauterbourgeois sachant le français [4]. Dans ce même bourg de Chatenois, dont nous parlons plus haut, une princesse (?) vient voir la reine avec sa fille de cinq ans et une sœur. « Elles n'entendoient ni ne savoient parler toutes trois pas un mot de françois [5] », etc.

Un fait achève de nous éclairer, c'est que la ville où le fran-

1. De l'Hermine, *Mém. de deux voyages en Alsace*, publié par J. Coudre, p. 128, Mulhouse, 1888, in-8°.

2. *Id.*, *Ib.*, 43.

3. Mademoiselle de Montpensier, *Mém.*, éd. Mich. et Pouj., p. 480.

4. Reuss, *o. c.*, II, 187-188, n. 5.

5. Mademoiselle de Montpensier, *o. c*, *ib.*

çais fait les progrès les plus rapides, de 1650 à 1680, c'est précisément celle qui n'est pas encore française, où par conséquent notre influence ne peut s'exercer encore qu'indirectement et par contre-coup, c'est-à-dire Strasbourg.

D'abord, l'habitude d'envoyer les enfants en France se généralisait dans la ville. En faisant la revue des hommes qui ont compté à cette époque, on en trouve un nombre appréciable qui ont reçu en France un complément d'instruction. Reuss cite François Reisseissen, Daniel Wencker, qui fut ammeistre (consul bourgeois), le fils de son collègue Brackenhoffer, Dominique Dietrich, l'un des futurs signataires de la capitulation, de Bernhold, fils d'un stettmeistre (prêteur gentilhomme), etc., qui tous ont habité Paris [1].

D'autres, Daniel Richshoffer, Jean Wencker, qui fut aussi ammeistre, allèrent, le premier à Lyon, le second à Saumur et à la Flèche. Quelques-uns, nés dans des familles plus timorées, ou moins aisées, ne poussaient pas plus loin que Montbéliard [2], comme le fit le célèbre Obrecht, le futur gendre de Bœckler, qui devait devenir préteur royal. Reuss, après avoir donné des noms, ajoute : « Nous avons cité une demi-douzaine de noms seulement, parce qu'il faut bien se borner à quelques exemples : mais le nombre est considérable de ceux qui ont séjourné plus ou moins longtemps dans le royaume, comme touristes, commerçants, étudiants, etc. » On pourrait en effet allonger son énumération. Ainsi Güntzer (né à Strasbourg en 1635), qui était syndic au moment de la capitulation, et y mit aussi sa signature, était allé à Paris, où il avait même trouvé un emploi qui lui avait permis de faire la connaissance de Louvois [3]. Il convient également de se souvenir que beaucoup

1. Voir Reuss, *o. c.*, II, 193-194.

2. Le choix n'était pas irréprochable. A Montbéliard, dit l'auteur des *Mémoires de deux voyages*, « il semble que ce soit un rendez-vous de gens de diverses provinces d'Allemagne, aussi tout le monde y parle-t-il allemand et françois, outre ce méchant patois... qu'ils appellent le Romain. Ils envoyent leurs enfans à Milhouse en Alsace, pour y aprendre l'allemand (à cause de la religion, plus encore peut-être que du voisinage, est-il dit en note), d'où en échange on en envoye d'autres à Montbéliard pour apprendre le françois, ou, pour mieux dire, ce patois Romain » (p. 224).

3. De Bouteill. et Hepp., *o. c.*, 429, note 89.

de familles continuaient à pratiquer l'échange. Mais qu'importent quelques noms de plus?

Pour l'enseignement du français, il est vrai que rien ne fut fait officiellement au Gymnase [1], et Reuss explique que le besoin ne s'en faisait pas sentir, tant il y avait d'écoles et de maisons où le français s'enseignait. J'inclinerais plutôt à croire que le préjugé et la tradition, qui excluaient les langues vivantes, y compris la langue nationale, des collèges d'alors, tout latins, tenaient bon à Strasbourg comme ailleurs. Toutefois la multiplicité des écoles n'en demeure pas moins un fait établi. Elles se jalousent et se battent, donc elles sont [2].

Une autre manifestation de leur existence, c'est l'apparition continue de ces manuels dont la vente assurait aux maîtres un petit supplément de bénéfices. En 1662, Piot avait imprimé le sien. A la même date, Telles donne une réédition du *Parlement nouveau* de Martin. Il est vraisemblable qu'il avait pris sa succession. En 1665, c'est le tour d'Antoine de Mirabeau, et de celui-là nous savons positivement qu'il obtint l'autorisation d'ouvrir un cours le 7 octobre [3]. De temps en temps, on note l'apparition d'écoles françaises. Or, je veux bien admettre que quelquefois elles en remplaçaient d'anciennes, et que le nom seul du maître était changé, mais il s'en créait certainement de plus en plus et de bonnes [4]. Chappuzeau, qui a tout vu de ses yeux, dit : « Pour les Maîtres de Langue Françoise et Italienne il y en a d'excellens, et j'en connois un entre autres qui est de Paris et de qualité, qui entend admirablement nôtre langue, et qui merite de plus hauts employs [5]. »

1. Voir Reuss, *o. c.*, II, 192.

2. Ainsi le 5 novembre 1655, le droit de faire des cours de langue française est réservé par l'autorité aux sieurs Piot, Materne et Philémon Fabri « Parisien », Rivalités d'école et concurrence, semble-t-il, car dans le cas particulier, nous voyons les étudiants protester et réclamer, le 26 novembre, en faveur d'un autre maître : Henri Holzwarth.

3. Sa grammaire, parue en 1665, ne donne aucune indication sur le *curriculum vitæ* de l'auteur. La préface n'est adressée à aucun personnage ; il n'y a point d'éloges en tête. L'auteur ne devait pas être dans le pays depuis longtemps.

4. Aux grammaires qui paraissent à Strasbourg, il faudrait ajouter des dictionnaires tels que celui de Du Cloux, 1678 (Bib. Nat., X, 14334).

5. Chappuzeau, *Suite de l'Europe vivante, contenant la Relation d'un Voyage fait en Allemagne en* 1669, p. 555.

Il nous parle aussi d'un maître de danse dont les cours étaient fort suivis. « Monsieur Camet, François de Nation, qui a esté cy deuant au service de Son

C'est à un syndic de Strasbourg, M. Frid, célèbre diplomate et administrateur, que Louis Du Truc adresse son *Apologie de la Langue*, le 30 août 1668. Sans faire de ce discours un peu filandreux une autre *Marseillaise*, il est cependant intéressant de rappeler ce chant de guerre et de gloire qu'un obscur grammairien entonnait si près du Rhin au moment même où, émancipés du préjugé latin, les Français prenaient conscience du grand rôle que leur langue était appelée à jouer dans l'univers [1].

Altesse Sme le Duc de Wirtemberg, est pour la Danse un des Maîtres les plus renommez de toute l'Europe, et soit pour l'invention du balet, soit pour l'execution et la composition des airs, il s'en voit peu qui l'égalent... Il n'y a point de sale à Paris plus remplie que la sienne. » Mais s'il dansait à la française, il enseignait en allemand, ce qui, ajoute Chappuzeau, « le rend d'autant plus agréable à la Noblesse (de Strasbourg) qui le fréquente. » (*Ib.*)

1. Reuss, qui l'appelle par une faute typographique Louis de True, nous apprend qu'il protestait, en juillet 1670 avec Mirabeau, contre les incessantes ouvertures de nouvelles écoles françaises (*o. c.*, II, 191, n. 6). Je donnerai ici un résumé de cette apologie : « Elle (la langue française) à la force des langues orientales, la finesse, et la netteté du grec, l'Elegance et la pureté du latin, elle peut parfaitement imiter l'vne et l'autre dans la poësie ; a l'egard des langues qui sont ses voisines, elle les passe infiniment, au iugement mesme de ceux, qui sont desinteressez et qui parlent vne langue toute separée ; comme les allemans ; elle peut aussi bien qu'elles traiter les amouretes, et les boufonneries, auec des graces et des beautez, qui les rendent dignes de l'application des plus doctes, et des plus honnestes gens : On peut dire que c'est auiourdhui la langue de l'Europe, elle est deuenue familiere dans toutes les cours estrangeres, et sans les auantages qu'à eu la langue latine d'auoir esté la langue de l'empire du monde, elle s'est répendue aussi loing qu'elle ; ceux mesme qui n'ayment pas les françois, qui méprisent leur genie, et ces qualites brillantes, qu'on ne trouue guere que chez eux, se polissent dans leur langue, auec plus d'Etude et de soing que dans la leur mesme. » (Du Truc, *le Genie de la lang. fr.*, 1668, 9-10.)

« La fertilité, la magnificence et les richesses de la France, remuées si violemment, par les passions excessiues de ses habitans, ont tousiours mis ce pays dans vne prodigieuse actiuité, d'affaires, de commerces, d'intrigues, de nouueautéz, de guerres publiques, particulieres, estrangeres, intestines, de fortunes extraordinaires, de chutes deplorables ; dans vne perpetuelle occupation de plaisirs, et de diuertissemens nouueaux ; dans vne estude continuelle d'inuentions et de moyents, pour estaler la magnificence des grands, et faire paroistre la vanité des autres ; dans vne application violente et assidue aus lettres, aus arts, et a la recherche des secrets de la nature : l'ambition, la fierté, le courage, l'amour, et la prodigalité qui sont du pays, remplissent tellement tous les desseins, les pensées, et les affaires des particuliers, qu'il n'y a point de famille parmy eux, qui ne fournit assez d'auantures, pour remplir vne histoire : la Religion y trouue des impies et des profanateurs, et elle y reçoit continuellement des sacrifices dignes de ces diuins emportemens du premier Christianisme.

« Les François estant parfaitement en possession des ces talens de l'Esprit et

En présence de ces faits, on est allé jusqu'à dire que le courant qui portait la jeunesse strasbourgeoise à chercher un complément de culture en France, était tellement fort qu'il soulevait des protestations. Cela est très exagéré. Dans son *Itinerarium Germaniæ* (Strasb., 1674, p. 6), Martin Zeiller rappelle, il est vrai, le dicton :

Ein Büffel ist zogen über Rhein,
Und ein Esel gewandert wieder heim [1].

Mais la boutade de Zeiller perd beaucoup de sa valeur si on la remet dans son contexte. « Il faut que tout, dit l'auteur, soit aujourd'hui italien, espagnol ou français. » Il en veut donc à toute culture étrangère ; cela ne prouve en aucune façon que la gallomanie ait sévi en ville, au point d'inquiéter certains esprits [2].

Néanmoins, même en faisant toutes les réserves nécessaires, un fait apparaît avec certitude. Dans Strasbourg, avant l'annexion, le français était étudié par une partie notable de la jeunesse bourgeoise. Or, puisque l'autorité française n'y

de l'imagination, et ayant trouué cette disposition abondante dans leur pays, ont donné tous les auantages et la perfection a leur langue (16-17)... elle est merueilleusement susceptible de toutes les beautés de l'histoire, elle a de la facilité dans les ralations (*sic*), de la grauité, et de la pompe dans les descriptions importantes, de la neteté dans l'ecclercissement des intrigues, de la force et de la vigueur dans l'Exposition du sens, et de la prudence des affaires ; elle applique,... elle engage les sentimens et les inclinations, et enfin elle découure, elle instruit, elle forme, elle diuertit, et elle occupe, elle abrege auec beaucoup d'ordre et de disposition, elle peut faire l'histoire d'vn regne en dix lignes, elle entre quelquefois si industrieusement dans l'obscurité, que parlant de toute vne nation, elle ne se fait entendre qu'à vn, ou deux au plus : Elle a trouué le moyen de trauestir le mêsonge, et les fictions en histoires, dans ces merueilleuses inuentions d'Esprit, qui n'ont rien de plus reel que les termes et le discours, qu'elle y fournit, elle y estale si viuement, toutes les passions, elle les met dans vn relief, et vne sensibilité si touchante, qu'il est tres vray de dire, que dans la langue Françoise, il y à des mensonges qui valent bien les verites, et des parolles qui contentent bien plus que les choses mesmes : il n'y a point de science qui ne se puisse exprimer en cette langue, auec de la pureté et de l'ordre, mais ie puis dire auec plus d'Elegance, que dans toutes les autres, car on sçait qu'elles n'ont point eu de part dans leurs beautez. » (18-19.)

1. Un buffle a passé le Rhin et un âne est ensuite rentré à la maison.

2. Je ne sais pas s'il faut faire plus grand cas d'un autre fait, à savoir que l'église française a été organisée en mars-avril 1680, avant la capitulation de la ville. Il ne put être question que d'y réunir des Français et des étrangers, non des Alsaciens d'origine. Rien à tirer de là pour la francisation du pays.

était pour rien, c'est donc que la bourgeoisie de la République y voyait un intérêt et peut-être y prenait un plaisir.

L'annexion de Strasbourg eut, bien entendu, son effet dans la ville même et dans la province. Les rapports des maîtres des sept écoles paroissiales sont significatifs à cet égard. Des écoles clandestines, de 1680 à 1683, de caractère calviniste, disent-ils, avaient fait diminuer de moitié, en trois ans, le nombre de leurs élèves. Or ce fait ne peut pas s'expliquer par des motifs religieux. Donc, si les parents luthériens mettaient leurs enfants chez des calvinistes, c'est parce que ceux-ci enseignaient le français [1]. Du reste de simples artisans envoyaient leurs enfants en France [2]. Bref, le désir de savoir le français s'étend dès lors visiblement un peu en dehors de la classe où il avait pris naissance.

En revanche, la persécution des protestants, de 1685 à 1688, quoiqu'elle n'ait pas été en Alsace ce qu'elle a été dans les autres provinces, fit certainement grand tort à la cause française. Pour ne citer qu'un fait à l'appui de cette idée, toute possibilité d'habiter en France se trouvait supprimée pour un étudiant alsacien de religion protestante, qui voulait pratiquer son culte. C'était la fin des voyages et des échanges d'enfants.

Au reste, ce qui vient d'être dit de Strasbourg pourrait être appliqué à Mulhouse, ville également indépendante. Là aussi, l'auteur des *Mémoires de deux voyages* a rencontré des familles qui échangeaient des enfants avec des familles de Montbéliard. Là aussi, dès 1661, on organisait un culte en Français [3]. Toutefois, des hommes importants, ceux-là même qu'on employait à des missions en France, ne savaient guère le français. Lors du renouvellement du traité d'alliance des treize cantons suisses et des villes alliées avec la France, traité signé à Soleure le 24 septembre 1663, Jean Gaspard Dolfuss fut envoyé à Paris par la ville de Mulhouse [4]. La députation fut

1. Reuss, *o. c.*, II, 192.

2. *Id.*, *ib.*, II, 195.

3. P. 73, dans Reuss, *o. c.*, II, 195 ; Cf. Mieg, *Gesch. von Mülhausen*, II, 31.

4. *Voyage fait en France en l'an* 1663, par Jean Gaspard Dolfuss, traduit de l'original allemand par E. Meinanger, Mulhouse, 1881, p. 22 ; Cf. p. 26 : « Après la messe... M. le bourgmestre Waser fit... son allocution au roi, que l'interprète de Soleure traduisit en français. »

reçue par le roi : « M. le bourgmestre Waser, de Zurich, prononça le discours. Il y avait là un interprète qui le traduisit : le roi fit un petit discours que personne ne comprit. » Reçu chez le dauphin, Dolfuss lui baisa la main et arriva tout juste à lui dire : « *Je su voter Amy de tuot mon coür.* »

Ainsi le mot de francisation n'a point ici de lieu. Il n'y a aucun indice que nulle part en Alsace à cette époque, une évolution ait commencé qui ait menacé l'allemand dans la possession du pays. Si, comme nous venons de le voir, la prise de possession de la province par la France amena aussi peu de changement dans le parler du pays, c'est — on pourrait presque le deviner par avance — qu'aucun effort ne fut tenté pour contraindre, ni même pour persuader les habitants. Je voudrais maintenant le montrer et l'expliquer brièvement.

*
* *

Depuis les grandes ordonnances du XVIe siècle, qui avaient fait du français une langue d'État, les corps judiciaires et les officiers de judicature, du plus grand au plus petit, étaient obligés de l'employer exclusivement, à peine de nullité. Une ordonnance de janvier 1629 avait même étendu cette prescription aux tribunaux ecclésiastiques, et, sans qu'il soit facile de démêler par qui et pour quoi la tradition était si fidèlement maintenue, au fur et à mesure que le royaume s'agrandissait de nouvelles provinces, là où besoin était, en Béarn, en Flandre, des édits appliquaient aux territoires annexés les prescriptions générales.

Il semble bien qu'en Alsace, on ne soit pas allé aussi vite ni aussi loin qu'ailleurs, même en théorie. Les *Ordonnances d'Alsace* contiennent le texte de l'acte par lequel fut créé le Conseil Souverain d'Alsace, en 1657 [1]. Les conseillers ne devaient point être tous des Français, l'idiome employé n'était pas le français seul. Le Conseil se composera, dit le texte « d'un Président et Garde-des-sceaux en icelui qui sera originaire François, d'un Abbé et d'un Gentilhomme originaires

1. Éd. de Boug., Bib. Nat., F. 2487, Inv., t. I, p. 2.

d'Alsace, de deux de nos Conseillers en notre Cour de Parlement de Metz, lesquels Nous commettrons et choisirons pour servir audit Conseil pendant le tems qu'il Nous plaira, et jusques à ce que Nous aions fait choix de deux autres François de nation que Nous pourvoirons de charges de Conseillers audit Conseil, un Conseiller Docteur en Droit de nation allemande qui sera versé en la langue françoise, un Procureur général pour Nous, originaire François, qui aura voix délibérative, ès causes toutefois où il n'aura point donné ses conclusions, et un Avocat général allemand qui sera versé en la langue françoise, sans qu'il ait voix délibérative, un Greffier, six Secrétaires interprêtes en langue latine, françoise, et allemande, un premier Huissier aux gages... et leur donnons pouvoir de procéder sans aucune innovation.

» Si ce n'est qu'il sera loisible aux Parties, Avocats et Procureurs de plaider et écrire en latin, ou en françois, ou en allemand, à condition toutefois qu'en plaidant ou en écrivant en l'une des langues françoise et allemande, il y sera joint une traduction du plaidoyer ou écriture en l'autre langue, sans que l'on soit obligé de faire de traduction pour tout ce qui sera dit ou écrit en latin.

» Voulons que tous les avis et opinions soient donnés et exprimés par les Conseillers dudit Conseil en latin ou en françois, et que les Arrêts dudit Conseil soient prononcés et rédigés par écrit en latin ou en françois. »

Rien de plus explicite. On admettait, outre le latin, les deux langues française et allemande dans une partie au moins des débats.

On sait les vicissitudes par lesquelles passa le Conseil d'Alsace. En 1661, il fut remplacé par un Conseil provincial, siégeant à Ensisheim, lequel fut transféré à Brisach en 1674. Mais en 1679, un Conseil supérieur, véritable Parlement, le remplaça, et, après que Brisach eut fait retour à l'Empire, le Conseil fut transféré à Colmar (1698). Dans les décisions qui furent prises à ces occasions, je n'ai trouvé aucun article qui fasse allusion à l'obligation d'employer le français. Tout au contraire, la Déclaration du 9 novembre 1679, qui attribue au Conseil Supérieur d'Alsace la justice en dernier ressort dans la province, donne pour considérant que le Parlement de Metz,

bien souvent, ne rend pas la justice aussi promptement qu'il le faudrait aux Alsaciens, « faute d'avoir toute l'intelligence nécessaire de la langue allemande [1] ».

Cet état de choses dura quelque temps encore. Mais le 30 janvier 1685, le Conseil d'État rendit un arrêt où on chercherait vainement trace des tolérances antérieures. A le lire, l'Alsace allait être traitée comme toutes les autres provinces du royaume, tous les actes, contrats et procédures allaient obligatoirement être écrits en français [2].

Je ne suis pas en état d'expliquer pourquoi ni comment si brusque changement fut décidé à Paris. Y eut-il là une simple application particulière d'ordonnances qui étaient de style partout ailleurs? Voulut-on obéir aux suggestions de quelque agent? Obrecht, dont la nomination comme préteur royal est de la même année (mars 1685), y fut-il pour quelque chose? Ceci ne serait pas impossible, étant donné l'autorité qu'il avait prise depuis sa conversion, et le rôle qu'il joua

1. Archives nationales, G^7 80.

2. Voici le texte complet : Arrêt du Conseil d'État qui ordonne que les Sentences et autres Actes publics seront rédigés en Langue françoise.

Extrait des Registres du Conseil d'État du Roi.

« Sur ce qui a été représenté au Roi étant en son Conseil, que, quoique la Province d'Alsace soit de sa domination depuis longues années, et que la plupart des Juges, Magistrats, Notaires, et Greffiers sachent la langue françoise de même que l'allemande, ils continuent néanmoins de mettre en allemand toutes les Sentences, Jugemens, Actes, Contrats et Procédures qu'ils expédient au sujet des affaires et contestations que les Habitans de ladite Province ont les uns avec les autres à raison de leurs Biens et de leur Commerce, ce qui est directement contraire à l'affection que lesdits Habitans d'Alsace témoignent avoir pour le service de Sa Majesté et à ce qui se doit pratiquer : A quoi étant nécessaire de pourvoir.

« S. M., étant en son Conseil, a ordonné et ordonne qu'à commencer du jour de la publication du présent Arrêt toutes les Procédures faites devant les Juges de la Province, soit supérieurs ou subalternes, les Actes, Contrats, et autres Expéditions, de quelque nature qu'elles puissent être, soit qu'elles soient faites par les Notaires ou Greffiers de ladite Province, en fait de Judicature ou autrement, seront écrites en Langue Françoise.

« Fait défenses très-expresses S. M. à tous Juges, Magistrats, Baillifs, Notaires, Greffiers, et à tous autres qu'il appartiendra, d'en recevoir aucunes en Langue allemande, à peine de nullité desdits Actes, Contrats, et Procédures, et de 500 livres d'amende. Enjoint S. M. à l'Intendant de ladite Province de tenir la main à l'exécution du présent Arrêt. Fait au Conseil d'État du Roi, Sa Majesté y étant, tenu à Versailles le 30 janvier 1685. Signé Le Tellier. » (*Ord. d'Als.*, I, 145.)

ensuite dans cette affaire. En tous cas, cette décision causa à Strasbourg une grande émotion. Le « Magistrat » protesta, dans un mémoire motivé, auquel Obrecht répondit article par article [1]. Le voici avec les réponses :

Mémoire du magistrat de Strasbourg contre l'introduction et l'usage de la langue française, avec les réponses de Monsieur Obrecht, prêteur royal.

Mémoire du Magistrat de Strasbourg.	*Réponses de M. Obrecht.*
I	I
Le Roi a promis par la capitulation à la ville de lui conserver tous ses privilèges, statuts et droits : l'usage de la langue est un droit.	Il est vrai que l'usage de la langue est un droit ; mais c'est un droit de souveraineté, qui est réservé au Roi.
II	II
L'arrêt ne parle que de ceux qui sont depuis longtemps sous la domination et obéissance du Roi, et qui savent la langue française de même que l'allemande, et parainsi ont déjà appris la langue française, ce qui ne se trouve pas à l'égard de la ville de Strasbourg : ainsi cet arrêt n'y a point de lieu.	Il y a déjà quatre ans que la ville de Strasbourg est sous la domination du Roi, qui est un temps assez long pour se préparer à l'usage de la langue française. Comme en effet presque tous les officiers de la chancellerie la savent, ce qui suffit pour établir un bureau français.
III	III
Il a été impossible aux habitants qui sont gens âgés d'apprendre le français en si peu de temps.	Les gens âgés se peuvent servir de clercs qui savent les deux langues, à l'exemple des avocats et procureurs de Brisach.

1. C'est M. Edmond Arnould, prof. à la Faculté de Poitiers, qui l'a communiqué au *Bulletin du Comité historique des monuments écrits de l'histoire de France* (II, 1850, p. 157). Ce document, d'un si haut intérêt, est peut-être unique en son genre.

IV

La ville serait obligée de casser presque tous les notaires, procureurs, avocats et conseillers, comme aussi la plus grande partie des magistrats, ce qui ne pourrait s'exécuter sans grand préjudice et tort à des honnêtes gens.

IV

Les honnêtes gens ne font point difficulté d'apprendre la langue de leur maître ; et, en attendant, ils peuvent se faire aider par des interprètes et clercs pour se maintenir dans leurs charges.

V

Il serait comme impossible de remplir toutes ces charges avec des gens capables, vu qu'on n'a pas seulement à faire réflexion sur la langue française, mais aussi sur la capacité des personnes.

V

Le même remède lève cette difficulté.

VI

D'ôter à des bourgeois et citoyens qui se sont mérités envers leur patrie par la fidélité avec laquelle ils ont exercé leurs charges et offices, et d'y mettre des étrangers qui n'ont aucune connaissance du local, coutumes et droits de la ville, et même qui n'entendent pas bien la langue allemande, serait une réforme entière et contraire à l'article quatrième de la capitulation.

VI

Le même.

VII

Et si on voulait plaider en français et tenir les greffes dans la même langue, les bourgeois n'entendant pas ce langage s'en plaindraient et feraient beaucoup de lamentations, en se croyant trahis.

VII

Les bourgeois qui ont des procès entendent aussi peu dans les procédures allemandes que dans les françaises ; néanmoins, ils se fient à leurs avocats.

VIII

On ne pourrait pas disposer sûrement de son bien, parce que le testament doit être mis en français, ainsi dans une langue étrangère au testateur, et qu'il n'entend pas ; il ne voudrait jamais signer quand on le lui aurait relu, ne sachant pas ce qu'il signe et de quoi il dispose.

VIII

Si les notaires veulent violer leur serment et tromper ceux qui passent des contrats ou qui font des testaments, ils le peuvent faire en allemand comme en français, surtout quand ils ont à faire à des gens qui ne savent pas lire. Du reste, il y a si peu d'honnêtes gens qui n'entendent le français, que cette difficulté n'est qu'une chimère, et il ne faut que deux ou trois secrétaires interprètes pour la lever entièrement.

IX

Cet arrêt est d'autant moins pratiquable en cette ville, parce qu'elle est frontière, où l'on négotie la plus grande partie des affaires avec des gens de l'autre côté du Rhin, qui ne se mettent point en peine de savoir la langue française ; et, par conséquent quand on veut faire réflexion sur le commerce, lequel on a jusques à présent tâché avec grande peine et dépense de faire fleurir, parce qu'il est l'âme d'une ville, serait entièrement ruiné, ce qui est contre le service du Roi.

IX

L'ordonnance n'empêche pas qu'on se serve de la langue allemande à l'égard des étrangers et pour le commerce.

X

La langue française ne se peut pas apprendre dans peu de temps, surtout d'y dresser des actes afin de n'y trouver à redire en justice et d'éviter les chicanes et procès, qui sont souvent la ruine des familles entières, et on observe presque plus présentement les formalités au conseil souverain d'Alsace que le bon droit en justice.

X

On a de bons formulaires pour apprendre le style des notaires et des praticiens. Deux ou trois bons clercs dans un bureau montreront le chemin à tout le reste.

XI

L'affection des sujets ne consiste pas seulement dans la langue du prince, mais dans la fidélité et l'obéissance. Toutes fois, comme toutes deux subsistent fort bien ensemble, les bourgeois de Strasbourg apprennent autant qu'il leur est possible la langue de leur souverain, et obligent leurs enfants à la même chose, en les envoyant à cette fin en France. Mais pour tout cela il faut du temps ; la ville a établi des écoles et sermons français.

XI

Il n'y a qu'une ou deux écoles françaises et un seul sermon français. Il serait bon d'en augmenter le nombre, et de mettre des maîtres d'école catholiques, au lieu des calvinistes qui exercent cette charge contre les ordonnances de la ville, seulement par connivence des magistrats.

On pourrait croire, à lire cette discussion serrée, que l'Administration française allait résolument tenir la main à l'exécution d'une mesure si vigoureusement défendue. Il n'en fut rien. L'ancien régime, si absolu, admettait fort bien, et beaucoup plus près de Paris, qu'on désobéît à ses ordres. Ceux-ci ne furent pas rapportés, sans doute, mais on les interpréta si largement qu'il n'en resta à peu près rien.

Même au Conseil Souverain, il n'est pas sûr du tout qu'on se tint à une règle très étroite [1]. Cependant on peut admettre que la juridiction supérieure, où tout le personnel était français, qui n'avait point de contact direct avec les justiciables, usait exclusivement du français. Au contraire, si du Conseil Souverain nous passons aux actes des autres juridictions, aux minutes des notaires, etc., les choses changent d'aspect.

Reuss s'est contenté, en homme du pays, qui a eu en main des milliers de documents et de pièces, de rappeler que tout le monde en Alsace conserve dans ses papiers de famille, des jugements, contrats, testaments, en allemand. Et c'est là un

1. Dans une longue discussion qu'il soutint contre le Parlement de Metz au sujet de la connaissance des « fois et hommages », le Conseil d'Alsace alléguait qu'il y fallait des « juges versez dans les deux langues », ce qui semble impliquer tout au moins, qu'on jugeait sur des pièces allemandes non traduites, tout en procédant en français. (Voir toute cette affaire dans le dossier G7 80 aux Archives nationales. Le rapporteur du Conseil d'État jugeait du reste que « le deffaut de langue » était frivole, autrement dit que les juges n'avaient pas grand besoin de l'allemand).

argument de fait qui coupe court à toute discussion. Au reste, s'il fallait d'autres preuves, elles ne manquent pas. C'est d'abord le témoignage de l'éditeur des *Ordonnances d'Alsace*, qui met en marge de l'ordonnance imposant le français cette observation : « Non exécuté généralement, non plus qu'une Ordonnance de M. de La Grange, Intendant, du 25 juin 1685, qui ordonnoit aux Habitans d'Alsace de s'habiller à la françoise. »

Mais il y a mieux. Nous avons un texte officiel qui atteste cette non-exécution de l'Ordonnance. Un mémoire a été fait en 1701 et envoyé par l'intendant Le Pelletier de la Houssaye (1700-1716) [1]. On y lit ceci : « L'ordonnance civile de 1667, ny la criminelle de 1670 n'y sont point observées... Quant au criminel, cela choque moins, parce que le Magistrat en connoit et juge en dernier ressort, mais pour le civil et les appellations de ce qui excède la somme de mil livres, qui sont portées au conseil supérieur d'Alsace, il est bien extraordinaire que des premiers juges n'observent pas une ordonnance à laquelle leurs juges supérieurs sont obligés de se conformer. L'on ne croit pas cependant qu'il convint quant à présent de rien changer à cet usage, surtout jusqu'à ce que la langue françoise soit plus familière dans la ville de Strasbourg, toutes les procédures, délibérations et jugements du Magistrat s'expèdiant en allemand [2]. »

Impossible de rêver un texte plus précis, qui mette mieux en lumière les pratiques des juridictions ordinaires en opposition avec celles du Conseil souverain, ni qui indique mieux quels tempéraments, malgré des ordres en apparence formels, les agents responsables de la politique française entendaient admettre dans les pays annexés.

Le texte donne aussi une bien précieuse suggestion sur la raison qui engageait le pouvoir à se montrer si tolérant. Au lieu d'user de rigueur, malgré des contradictions qui blessent si fortement la logique, l'intendant, qui est sur place, déconseille de rien changer. C'est que, Reuss l'a bien montré, le

1. Il a été publié dans la *Revue d'Alsace* (1897, p. 433, et 1898, p. 26), par M. le Dr H. Weisgerber.

2. P. 37-38.

nouveau gouvernement tenait avant tout à rendre la justice économique, prompte et claire pour les justiciables. Ce fut une des raisons de son succès en Alsace. Il le sentait sans doute, et n'allait pas tout compromettre pour une exigence de forme, en contrariant les habitants.

Dans l'administration, la liberté demeurait plus grande encore [1]. Il importe ici de citer, pour montrer qu'aucune importunité ne dérangea les pouvoirs locaux de leurs habitudes, quelques faits particuliers. En 1685, le magistrat de Haguenau, ville occupée par une garnison française dès 1634, refuse encore un congé au sieur Wurtz, secrétaire de la ville, parce que, lui parti, il n'y aurait, en cas d'urgence, personne pour servir d'interprète [2]. En 1697, un chanoine de Murbach, parlant du chancelier du Prince-abbé notait... que la langue française était restée lettre morte pour lui [3]. L'auteur des *Mémoires de deux Voyages* ayant affaire officiellement avec le bourgmestre d'Ammerschwihr, constate que « lui et sa femme ne savent pas un mot de français [4] ».

Il arriva même parfois que ceux qui représentaient les intérêts du pays, prétendirent exciper de l'ignorance générale du français et de l'impossibilité où on était de faire comprendre aux populations des écrits français, pour obtenir des privilèges exorbitants en faveur de leurs administrés. Ainsi le Prevost et les Assesseurs du Corps des Marchands de Strasbourg demandent à Sa Majesté de les exempter de l'usage des « billets de monnoie qui pour diuerses singularités de cette prouince, comme sa situation detachée du reste du Royaume, son langage allemand... » leur paraît impraticable [5].

1. « A Strasbourg, dit Reuss, les procès-verbaux des séances du Magistrat sont rédigés en allemand jusqu'à 1789. A Saverne, occupé par les Français dès 1634, siège de la Régence épiscopale, très dévouée à la France depuis l'avènement des Furstemberg, c'est en 1699 seulement que les comptes de la ville sont rédigés pour la première fois dans les deux langues. (*O. c.*, II, 200.)

2. Ney, *Der heilige Forst*, II, 34, dans Reuss, *o. c.*, II, 187, n. 4.

3. *Diarium de D. Bern. de Ferrette*, 19, dans Reuss, *ib.*

4. Reuss, *o. c.*, II, 187-8, n. 5.

5. Le Mémoire entre ensuite dans les détails. Le quatrième motif est « que ces billets sont en langue françoise, que la pluspart des habitans d'Alsace, mesme desdits negocians, ignorent ». (Arch. nat., G^7 81, 1703-1710 ; la pièce est sans date, mais probablement de mai 1707.)

Reuss s'est même posé à ce propos une question très importante. Comment a-t-on pu assurer les services dans ces conditions? L'historien de l'Alsace paraît croire qu'au début, bien peu d'indigènes se trouvant en état d'occuper les postes, on les aurait remplacés par des Français. Cette façon de faire était tout à fait étrangère aux habitudes de l'Administration. Là où il ne s'agissait en effet que de recueillir des bénéfices, bien. On donnait ainsi à Strasbourg un canonicat à un La Tour d'Auvergne ou à un Soubise. Mais il n'y a là que distributions de faveurs et non organisation systématique. Pour admettre une dérogation aussi singulière à des usages constants, il ne suffit pas d'alléguer la présence d'un certain nombre de noms français dans l'Armorial d'Alsace.

Assurément, il vint des Français. Mais il est certain qu'ils ne savaient pas l'allemand. Où l'eussent-ils appris? Et, une fois sur le pays, ils ne s'y mirent pas. On cite comme des exceptions quelques agents qui s'appliquèrent à acquérir l'idiome local ; ainsi un commandant de Colmar, M. Clausier. Madame Holt, raconte Reuss, la femme du vieux conseiller au Conseil souverain de Brisach, disait, en 1675, qu'elle n'avait connu, de mémoire d'homme, que deux Français ayant appris assez d'allemand pour pouvoir se mêler à la conversation. Les Français n'apprirent pas l'allemand.

Ce dut être le beau temps des interprètes [1]. Mais à la génération suivante, un nombre suffisant d'Alsaciens catholiques avaient appris assez de français pour leurs relations administratives avec leurs supérieurs. Ils ne cessèrent pas de parler allemand à leurs administrés, et on ne les en détourna jamais. Par là, ils dégagèrent les Alsaciens de l'obligation où ils se seraient trouvés d'apprendre le français pour la commodité de leurs affaires.

En somme, tout était laissé au bon vouloir des habitants et

1. C'étaient quelquefois des maîtres d'école. Voir un Acte du prévôt de Lucerne concernant l'état-civil d'un habitant de la ville qui va résider en Lorraine, « Seigneurie de Sarbourg : traduit de l'allemand en françois par moy Charles Rossignol, Regent d'escolle interprette ordinaire à Sarbourg, y résidant. » (Arch. nat., G7 82, année 1711.) Le 17 décembre 1708, un nommé Lottinger écrit pour demander la charge de prevost des marchands de Strasbourg, vacante par la mort de Kellerman. Il donne ce motif : « Ie suis né françois et bon sujet du roy, ie possede les deux langues. » (Arch. nat., G7 81.)

aux sentiments qu'ils pourraient avoir de leurs besoins. S. M. voulait « conseruer (aux peuples) leurs priuileges, les bien traitter, et leur faire tant de graces, qu'ils fussent plus heureux sous sa domination qu'ils n'estoient sous celle de leurs maîtres d'autrefois [1]. » Là où on rencontrait des résistances, on prétendait en triompher sans les briser, en temporisant au besoin. L'intendant La Houssaye écrivait d'Alsace : « Les termes de déférence, de zèle et d'affection au service de Sa Majesté sont assez communs, mais celuy d'obéissance plus rare. » Malgré cela, loin de proposer des mesures de rigueur, il ajoutait : « Ces affectations sont à un tel point qu'il sera bon d'y remédier lorsque les temps redeviendront entièrement tranquilles, mais cela devra estre fort ménagé, pour ne point aliéner les Esprits des habitants d'une place de cette importance (Strasbourg) ; il est également à propos de les maintenir dans leurs privilèges ou l'autorité souveraine du Roy n'est point intéressée, et de leur faire reconnaître entièrement cette même autorité, lorsqu'il faut qu'elle agisse [2]. » Or, si, comme nous l'avons vu plus haut par la discussion entre le Magistrat de Strasbourg et Obrecht, on considérait qu'il était du devoir d'un bon sujet d'apprendre la langue de son maître, du moins on ne taxait pas de rébellion le fait naturel de se servir de sa langue maternelle. Toute contrainte à ce sujet eût paru non seulement inopportune, mais absolument injustifiée.

*
* *

Est-ce à dire que l'administration se soit toujours et partout montrée indifférente aux progrès que pouvait faire le français? Pas tout à fait. Si la plupart des hommes d'État ne voyaient dans le langage qu'un fait sans importance politique ni économique, par suite indigne de leurs préoccupations, il en est un pourtant, le plus grand, qui fait exception. Colbert semble avoir compris que la langue pouvait et devait servir, sinon à

1. Courtin à Colbert, Arras, 26 sept. 1663 ; Bib. Nat., *Mél. Colbert*, 117, f° 204 ; Cf. « Dès maintenant il seroit bon de se resoudre a bien traiter autant qu'il se pourra les pais de Flandres nouvellement conquis, afin que le bon traitement de ceux que nous possédons, servit d'exemple et d'attrait à ceux que nous prétendons. » (Bourzeis à Colb., 18 juin 1664 ; *Mél. Colbert*, 121 *bis*, f° 704.)

2. *Rev. d'Alsace*, 1898, p. 34-35.

l'unification du royaume, du moins à l'assimilation des nouveaux sujets. Je réunirai, à une autre occasion, tous les faits qui le prouvent. Mais voici un acte, au moins, qui est relatif à l'Alsace, et qui porte avec lui son exposé des motifs. Le 12 mars 1666, le grand homme d'État écrit à son frère, alors intendant d'Alsace : « Comme il est de conséquence d'accoustumer les peuples des pays cédés au Roy par le traité de Munster à nos mœurs et à nos coustumes, il n'y a rien qui puisse y contribuer davantage qu'en faisant en sorte que les enfants apprennent la langue françoise, afin qu'elle y devienne aussi familière que l'allemande, et que par la suite du temps elle puisse mesme, sinon abroger l'usage de cette dernière, du moins avoir la préférence dans l'opinion des habitans du pays [1]. »

Si ces idées ont été un moment acceptées, elles n'ont rien inspiré de sérieux ni de solide. On a une fois par ci par là encouragé ceux qui travaillaient à répandre le français, mais on l'a fait rarement, exceptionnellement, sans rien de l'esprit de système qu'il eût fallu apporter à une si longue et si vaste entreprise. Sans doute, il serait possible de citer quelques faits. Mais ils sont rares et il en faut démêler le véritable caractère. Or, c'est à peu près uniquement quand il s'agit de prosélytisme religieux que le pouvoir intervient. En Alsace, on voit dans les dernières années du XVIIe siècle, sur les terres de l'évêché de Strasbourg des instituteurs installés, qui s'appellent Féry Noël, Christophe Pierson, etc. Ce sont, d'après leur nom, des immigrés. Reuss se demande s'il faut voir là l'influence des Furstemberg, liés à la cause royale. Et il soupçonne avec raison qu'il s'agissait moins de franciser que de catholiciser. On a importé des maîtres d'école catholiques, comme des curés, pour arracher la province à l'hérésie [2]. Pour cet objet-là, en Alsace comme partout, on agit, on travaille, on dépense. On pousse, s'il le faut, jusqu'à l'école obligatoire [3]. Mais si les

1. Clément, *Lett. Instr. et Mém. de Colbert*, V, 271.

2. Ainsi les *Dames de la Visitation*, qui viennent de Franche-Comté, sont dotées par le Roi, à cause du « soin qu'elles prennent pour toutes les écoles de jeunes filles... n'y ayant qu'elles de Françaises pour l'instruction des filles et recevoir des pensionnaires. » (La Grange, *Mém.*, 135, dans Reuss, *o. c.*, II, 368.)

3. Le 5 juin 1686, Louis XIV adresse à La Grange la lettre suivante : « Mon intention est que vous fassiez savoir à mes sujets nouveaux-catholique, que je

intérêts de la religion ne sont point en jeu, on laisse les choses aller et l'ignorance durer. Dans les provinces nouvellement réunies ainsi que dans les autres, l'école, prolongement de l'église, est un instrument au service de la religion, qu'elle enseigne. Personne, autour de 1690, ne songe à l'employer au service de l'État. Elle devait contribuer à former des consciences catholiques, non des esprits français, dont on ne se souciait point. Il suffisait qu'on pût compter sur de fidèles sujets. On ne s'inquiétait en aucune façon que Jean Bart ne parlât que flamand, pourvu qu'il fût Jean Bart. Et seuls, des esprits supérieurs comme Colbert, avaient deviné quel rôle joue la langue dans le développement de l'esprit d'un peuple et dans son unité morale.

Un des intendants qui se sont succédé à Strasbourg ne voit encore dans la diffusion du français en ville qu'un moyen d'attirer des étrangers, c'est-à-dire d'assurer à l'Université, à ses maîtres et à ses suppôts de bons bénéfices [1]. Aussi les mesures qu'on prend sont-elles vraiment molles et singulièrement intermittentes. Qu'on en juge. Quelques semaines après la capitulation, en 1681, les autorités universitaires désignaient David Wild pour enseigner le français au Gymnase, une heure par jour. Mais comme Wild fut bientôt après appelé à d'autres fonctions, on attendit pour lui donner un successeur... Pâques 1751, soixante-dix ans plus tard [2] !

On peut penser ce qu'on voudra de cette indifférence, et même la juger excessive. Elle le fut en effet. Du moins la poli-

désire qu'ils envoient régulièrement leurs enfans aux escoles, aux instructions et catéchismes, et que, s'ils y manquent, je veux en ce cas que lesdits enfans soient mis, de l'ordonnance des juges des lieux, et sçavoir les garçons dans les collèges, et les filles dans les couvens, et que leur pension soit payée sur les biens de leurs pères et mères... » (Coll. des Alsatica d'O. Berger-Levrault, II, 6, dans Reuss, *o. c.*, II, 563-564.)

1. « L'une des principales voies, disait-il en 1698, pour attirer l'argent des étrangers dans la ville, a été l'Université, par le grand nombre de noblesse d'Allemagne et de Suède qui y venait pour y faire ses études et ses exercices. Cela recommencera à la paix, la ville de Strasbourg restant au roi, particulièrement à cause de la langue française, qui y est déjà fort commune. » (*Mém.*, f° 291, dans Reuss, *o. c.*, II, 320.)

2. *O. c.*, II, 192, n° 2 : « L'explication de ce fait, en apparence si bizarre, ajoute l'auteur, est assez facile, la révocation de l'Édit de Nantes empêchait de trouver dorénavant de bons maîtres de français protestants. »

tique royale échappa par là aux reproches qu'on peut faire à d'autres régimes, soi-disant plus libéraux. Elle n'imposa aucune de ces lois tyranniques telles que le XIXe et le XXe siècle en ont vu édicter, instruments odieux d'oppression, qui prétendent prévaloir sur des habitudes séculaires et les détruire par la violence. Malgré tout, le même intendant La Grange, dont je parlais plus haut, constatait dans son Mémoire à la fin du siècle qu'il ne se trouvait guère de personnes un peu distinguées, qui ne parlassent assez de français pour se faire entendre[1]. Notre langue ne devait point ces succès à la contrainte.

Dans une des poésies jointe à l'oraison funèbre de Jean Henri Mogg, stettmeistre de Colmar, en 1668, on lit ces vers :

> ... Was Franckreich gutes weiset,
> Das von der sondern Weis in Sitten wird gepreiset,
> Mit was die Stadt Paris für andern Stædten prangt,
> Und hoch erhaben ist, das hat Ihn auch verlangt
> Zu wissen, sampt der Sprach[2]...

C'est-à-dire : Ce que la France sait de bon, ce qui d'une façon spéciale est estimé en fait de mœurs, ce qui fait l'éclat de Paris par-dessus les autres villes, ce qui est d'une haute élévation, il a désiré le savoir, et aussi la langue.

Ce goût, beaucoup d'autres, comme Henri Mogg, l'ont pris à leur tour, librement, et c'est pourquoi il a été impossible de le déraciner chez leurs descendants.

FERDINAND BRUNOT

1. Reuss, *o. c.*, II, 200.

2. Haas, *Gerichts und Trostspiegel Gottes*, Strasb., Tiedemann, 1669, 4°, p. 47, dans Reuss, *o. c.*, II, 316-317.

POÈMES

NOS MORTS

Ils me sont apparus dans une aube incertaine...
De diffuses lueurs harmonisaient la plaine,
Les lointains peupliers, le rideau des forêts,
Les ajoncs effilés rêvant près des marais
Sous la brume épandue en de vagues guirlandes ;
Et le ciel ressemblait à ces doux ciels d'Islande
Qui demeurent figés au seuil d'un lent matin.
Or, voici qu'un appel a retenti soudain,
L'impérieux appel du clairon qui réveille !

Mais eux, les bras en croix, hélas ! depuis la veille,
Côte à côte gisants, tels d'obstinés dormeurs,
Ne prêtent plus l'oreille aux humaines clameurs.
L'appel est sans écho dont s'émeut le silence.
— O suprême sommeil ! O sommeil que balance
Dans ses avares mains une éternelle nuit !
Ils dorment. Leur regard sera clos aujourd'hui
Sur les flèches d'argent qui percent les nuées ;
Ils ne connaîtront plus les branches remuées

Par le souffle des molles brises ; désormais
Pour d'autres fleuriront les Avrils et les Mais,
Pour d'autres tomberont toutes les moissons mûres,
Pour d'autres les vendanges noires, les murmures
De la fontaine où boit un troupeau passager ;
Pour d'autres, des hivers encor viendront neiger,
Mais l'âtre d'où s'échappe une mince fumée
Ne les reverra plus sous la lampe allumée...
Que d'intimes liens brisés !
« — Ne t'en va point »,

Leur chuchotait le chaud logis ; « je fus témoin
« Fidèle et bienveillant des heures de ta vie. »
— « Ne t'en va point », disait le jardin ; « nulle envie
« Ne devrait éloigner de mon cœur odorant ! »
Et le soc, et le fil noué du tisserand,
Et la mine profonde où l'homme fouille et taille,
Et l'usine, et le champ creusé pour la semaille,
Et la forge sonore, et le rude établi,
Et le voyage heureux qui n'est pas accompli,
Et le marbre hautain que nul ciseau n'achève ;
Les choses, les labeurs commencés, les grands rêves,
Tout chuchotait : « Ne t'en va point — reste avec nous ! »
Des mères, en tremblant embrassaient leurs genoux,
Blêmes d'horreur, déjà, de détresse et de crainte,
Et celles que retient une divine étreinte,
Les amantes pleuraient sous leurs cheveux épars.
« — Reste !... Pourquoi, pourquoi nous quitter?... Si tu pars
« Les jours seront sans but, les heures solitaires...
« Veux-tu que notre amour rôde entre ciel et terre,
« Anxieux, ignorant, désolé? — L'inconnu
« Te menace avec ses périls, ses poignards nus,
« Ses embûches, ses nuits, ses flammes... Reste, reste ! »
Ils sont partis.
Le signe invisible et funeste
Marquait leurs jeunes fronts...
Ils ont passé le seuil
Noir d'enfants, de vieillards et de femmes en deuil,
Et nul n'a détourné furtivement la tête.
Allègres plus qu'aux jours insouciants des fêtes,

Leurs pas frappaient le sol d'un rythme égal et sûr.
Sans doute ils éprouvaient comme un travail obscur
Des sèves bouillonnant à l'envers de l'écorce,
Comme un rapide afflux de vaillance et de force,
Et sans doute luisait à nouveau dans leurs yeux,
L'âme toujours vivante et belle des aïeux !
Une amante meilleure attendait — la Patrie.

Vers Elle ils ont bondi lorsque, pâle et meurtrie,
Ils l'ont vue étouffant sous un talon maudit.
Alors, dans leur colère indignée, ils ont dit :
« Nous sommes le rempart multiple et la vengeance !
« Des dieux nous armeront pour te défendre, France,
« Parce que dans tes doigts brûle un noble flambeau.
« C'est en vain que, là-bas, s'ameutent des corbeaux,
« Que de rauques Germains clament des chants de haine,
« Que de terre ont surgi mille hordes humaines
« Et que la vieille Europe, aux pieds rouges de sang,
« Gronde comme un lion magnifique et pesant.
« C'est en vain que la Mort a préparé nos tombes.
« Nous saurons, s'il le faut, jongler avec les bombes,
« Jouer avec les feux du ciel, et rassembler
« Des faisceaux plus nombreux que les épis de blé.
« Nous sommes les moissons qui débordent la grange,
« La récolte croulant des vergers, la vendange
« Qui ruisselle, prodigue, au fond du lourd pressoir ;
« Nous sommes le grand souffle indomptable du soir
« Qui renverse le chêne et fait ployer la tige,
« Et si notre valeur donne un peu le vertige,
« C'est que tu nous guidas, France, vers des sommets !... »

Et moi je les ai vus dans l'aube qui jamais
Plus lumineusement ne s'est épanouie.
De la forêt émue où l'automne s'appuie
M'arrivaient les rumeurs et les parfums mêlés ;
Des brouillards cotonneux pli à pli dévoilés
Les étangs miroitaient en des reflets sans nombre ;
Le soleil, peu à peu montait, refoulait l'ombre,

Tel un glaive vainqueur des monstres ; sa clarté
Prêtait un nimbe d'or à tant de majesté.
Sous l'étendard du ciel et sous les branches hautes
Ils dormaient — ils dormaient étendus côte à côte
Du long somme peuplé de cyprès nébuleux...

Mais la Gloire pensive était au milieu d'eux.

2 Novembre 1914.

L'OASIS

(Baie de Cavalaire).

En vous je chercherai, Nature notre mère,
Le gîte passager, l'oasis éphémère
Où reposer mon front, où reposer mon cœur.
...Paix... Silence !... La mer assourdit sa rumeur...
J'écoute murmurer à peine les haleines
Des vents du soir... Et rien de nos colères vaines
Ne saurait remuer la glèbe somnolente.
Là-bas, entre les pins aux cils d'ombre mouvants,
S'irise l'Occident, lagune ardente et pâle.
...Paix... Silence... Douceur de l'heure sororale !...
Et les chars paresseux que traînent des bœufs blancs
S'en retournent déjà, grinçants et chancelants,
Pareils aux chars poudreux d'antiques pastorales.

Ah ! Nature, Nature ! En cette aube de deuil
Je vous appelle ! — Il faut, Nature notre mère,
Une paume calmante à mes tempes amères...
Inclinez-vous, Nature, et franchissez mon seuil,
Et soyez Madeleine en pleurs de l'Évangile,
Apportant des parfums plein vos cruches d'argile !
Je veux sur mes pieds las votre onde, vos cheveux ;
Pour ma bouche inquiète et brûlante, je veux
Vos tendres sucs, vos fruits couverts d'écorces fines
Aux puissantes saveurs terrestres mais divines ;

Je veux gravir des monts, contempler des troupeaux ;
Sur les sables jonchés de touffes d'algues sèches
Je veux longtemps dormir, et qu'une vague lèche
Mes talons, et je veux infliger à ma peau
Votre brise salée et vos caresses rèches.
Et je m'en reviendrai sur quelque char poudreux
Dont les blancs bœufs suants remâchent leur salive
Parmi des oliviers tout ruisselants d'olives !...

Mais ne dites pas, vous, Nature, que cela
C'est le don de hasard, la manne indifférente
Lancés par une aveugle à l'éternelle orante ;
Ne dites pas que jour et nuit, ombre et clarté,
Tour à tour, à jamais, pour notre volupté
Sont des masques trompeurs sur un même visage ;
Qu'une inflexible loi règle vos paysages ;
Que s'élabore en vous toute l'œuvre d'Été,
Depuis l'instant sacré des premières semailles,
Sans un frémissement profond de vos entrailles ;
Qu'absurde et magnifique en sa fécondité
La rivière de lait qui gonfle vos mamelles
Nourrit Joie et Douleur telles des sœurs jumelles !
Et ne me parlez pas d'impassibles saisons
Alors qu'Avril frémit, et que dans ses toisons
De feuillages naissants vos tendresses m'effleurent...
Vous êtes pitoyable, ô Nature ! Les heures
A réfléchir vos yeux se nuancent d'azur,
Et voici qu'à travers des campagnes prodigues
Vos sources laveront un peu de mes fatigues !

...Là-bas, entre les pins aux cils d'ombre mouvants,
Dans le rythme mêlé des vagues et des vents,
S'irise l'Occident, lagune ardente et pâle.
Paix... Silence... Douceur de l'heure sororale
Estompant d'un halo les cyprès effilés...
Je vois monter du sol une écharpe embrumée,
Et d'un toit inconnu monter une fumée
Comme celle des longs et rêveurs narghilés.

Une rose se penche, odorante, et je laisse
Ses pétales fanés tomber avec mollesse
Sur moi, que la parole humaine irrite et blesse,
Moi qui ne sais plus rien que bonheurs immolés,
Mais dont vos bras, Nature, ont bercé la faiblesse !...

Avril 1915.

UNE VEILLÉE SUR PARIS

Or, nous avons veillé sur la Cité nocturne
De la haute terrasse où meurent les rumeurs,
Esquif aérien sans proue et sans rameurs.
Nos fronts étaient nimbés de pâleur et de lune.

O vaste apaisement des choses et des choses !...
Paris dormait, Paris en des brumes couché,
Avec ses toits nombreux, ses flèches, ses clochers,
Ses dédales, ses quais, son fleuve aux lueurs glauques.

Ça et là des contours, des blancheurs sous des gazes,
Une forme, un reflet près d'un golfe enchanté.
— O planètes d'argent parmi le ciel d'été,
O lune, lune chaste à travers les nuages !

Nul souffle, nulle voix que nos murmures calmes,
Nul trouble, nul regard que celui de nos yeux
Suivant dans l'infini le vol mystérieux
Des avions français, vagabondes étoiles...

Et nous avons veillé sur la Cité. Des heures
Vaines se succédaient, fiançant peu à peu
Les nuances du mauve aux nuances du bleu
Et dispersant les plis des ombres nébuleuses ;

Car déjà commençait l'aube annonciatrice!
Vous souvient-il? — Nos fronts penchés pieusement
De l'étroite hauteur sur ce Paris dormant ;
Nos yeux émerveillés de splendeurs imprécises...

Vous souvient-il? — La claire et mobile sandale
Luisant au cours des eaux lentes... Vous souvient-il?
— Les dômes apparus, les faces, les profils,
Et cet éveil soudain des tours de Notre-Dame !

Et voilà que trouant une dernière houle
Nuageuse, voilà qu'au seuil resplendissant
Du ciel — peut-être tel d'avoir vu trop de sang —
Montait un soleil morne, étrange, opaque et rouge...

Juillet 1915.

APRÈS UNE VISITE A SAINT-POINT

A mon arrière-grand-oncle, Alphonse de Lamartine.

Un peu de votre sang persiste dans mes veines.

Mon enfance a connu la vigne et la maison
Où votre enfance à vous, de saison en saison,
Votre enfance, devant le rustique horizon
Apprenait des sentiers de sauge et de verveine.
— Les voilà donc, ces lieux encor si pleins de vous !
J'ai suivi la vallée exquise, molle, verte,
Se déroulant pareille à quelque long serpent
Jusqu'à Saint-Point chenu sous des rameaux grimpants
Et prêt à m'accueillir par ses portes ouvertes.
Votre chambre est la même avec les vieux portraits
Côte à côte accrochés sur une perse à raies,
La fenêtre ogivale où le soleil entrait,

La table, le fauteuil, le modeste écritoire ;
Et mes doigts ont touché le crucifix d'ivoire
Qui, des lèvres d'Elvire, est monté dans l'histoire.
Poète, je vous ai retrouvé lentement.
Comme un sourcier tenant sa baguette magique
J'interrogeais les murs, les choses, les échos ;
Fluides, les beautés de vos rythmes égaux
En moi se réveillaient ainsi que des musiques,
Et vous m'avez guidée alors, chemin faisant,
Et je vous ai senti radieux et présent.

Pourquoi n'ai-je connu jadis votre présence !
Sous les branches du chêne ombreux et chargé d'ans
Qui, de mystérieux murmures obsédants
Inspira Jocelyn, chaste amant de Laurence,

Pourquoi ne m'avez-vous raconté les douceurs
D'une ardente jeunesse éprise de folies,
Et le logis peuplé de sœurs toutes jolies,
Et votre sainte mère au milieu de vos sœurs ;

Suzanne, mon aïeule brune, portait-elle
Le rêve que votre âme inquiète a porté?
Elle est morte très jeune, et sa fragilité
N'a laissé qu'un portrait fin comme une dentelle.

Oui, que n'ai-je de vous, sous ce chêne hautain,
Recueilli mot à mot et tels des confidences
Vos souvenirs jonchant nos campagnes de France
Ou riant à l'azur du ciel napolitain!

La vie, ample verger, dans vos deux mains tendues
A vu s'épanouir mille grappes d'été,
Car vous ne fûtes point de ceux qui n'ont tenté
Qu'un voyage incertain le long des routes nues ;

L'amour aux bras nerveux chargés de mille fleurs
Les posait une à une avec insouciance
Sur votre barque errant dans les mille nuances
Du lac muet frappé par de muets rameurs ;

L'innombrable tapis des nuits orientales
Pour vous se déroulait sous de lunaires cieux ;
Des sables et des mers ont étonné vos yeux,
Des temples, des palais, d'étranges capitales ;

D'un noble geste aisé, d'un geste dédaigneux,
Vous lanciez les trésors que demandent les âmes ;
Vos vers ont fait couler bien des larmes de femme...
Paris vous a fêté plus que ses demi-dieux ;

Votre voix, par l'émeute un moment étouffée,
A cinglé de mépris son emblême sanglant,
Et la France a repris le sien, bleu, rouge et blanc,
Car vous saviez charmer les fauves, comme Orphée ;

Et parce que, debout sur des flots incertains,
Désignant cette nef qu'un grand souffle secoue
Dont une « Liberté » robuste orne la proue,
Vous fûtes ce jour-là maître de nos destins.

Mais le bonheur s'épuise à désirer les cimes.
La fleur des hauts glaciers suppose des abîmes
Et les champs ténébreux où vont, pâles et seuls,
Ceux qui, n'étant point morts, ont pourtant un linceul.
Vous fûtes de ceux-là qu'avant l'heure on renie.
Je vous préfère ainsi. Votre serein génie
Stimulé par l'honneur, ce sublime aiguillon,
Ne s'est pas détourné du soc et du sillon ;
Le travail, mon Grand-Oncle, a blanchi votre tempe.
J'imagine les soirs d'automne, sous la lampe,
Dans le manoir désert, près de l'âtre croulant ;
Tout le jour vous avez promené, las et lent,
Vos souvenirs blessés vers des tombes étroites ;
Le vent soufflait, chassant les feuilles maladroites...
Or, il souffle toujours sous le battant disjoint
Des portes, votre songe est revenu de loin,
De vos doigts ont glissé les livres et la plume...
La douleur vous possède, hélas ! — non l'amertume ;
Nulle goutte de fiel ne saurait vous ternir.
Et d'ailleurs votre Verbe a contraint l'avenir ;

Comme une source vive où des elfes vont boire,
Il chante, impérissable, en nos frêles mémoires !

O Muse, Muse !... Elle a voilé ses yeux. Le temps
N'est plus, hélas ! le temps que légère et sereine
Elle allait, devançant les hommes, et portant
Une lampe d'albâtre aux longs reflets ardents.
La tempête a mugi, soudaine ; les titans
Déchaînés ont forgé des armes à leur taille,
Et les voici rués dans l'horreur des batailles,
Et la terre s'engraisse avec de jeunes corps,
Et l'Europe est fumante, et les fleuves eux-mêmes
Roulent ensanglantés d'une pourpre suprême !

O Muse, Muse !... Ainsi recueillie à l'écart,
N'attend-elle point l'heure où, de sa voix profonde,
Avec des mots nouveaux nés pour un nouveau monde,
Des mots aériens comme des étendards,
Libre, libre à jamais des voiles qui lui pèsent
Elle célèbrera notre gloire française?...

O Muse !... Je l'évoque à travers le passé :
Tantôt vierge, fauchant d'un geste cadencé
Les épis mûrissants au flanc de la colline ;
Tantôt prompte et faunesque, et tantôt sybilline
Dans les chaudes vapeurs diffuses des encens ;
Tantôt bacchante saoûle avec des pieds dansants,
Ou telle ce miroir que Narcisse contemple,
Ou telle cette frise antique au front du temple ;
Et je l'évoque errant dans ses robes de lin,
Et sous des oripeaux barbares triomphante,
Et telle cette palme aux doigts de quelqu'Infante...
Muse, Muse !... Elle passe au bleu jardin persan
Où la lune reflète un fugace croissant
Dans l'onde des bassins et des vasques fluettes ;
Blanche comme l'écume ou l'aile des mouettes,
Sur les algues des mers voyageant et glissant,
La voici, la voici dans les flots bruissants ;

La voici, maigre enfant des routes de Bohême,
Mordant comme une grive à la pulpe d'un fruit ;
La voici courtisane et bâillant à l'ennui
Dans les fauves toisons où son maître la couche,
Et la voici rôdant au fond des cités louches
Avec des yeux creusés par la fièvre et la nuit
Et des rires impurs sur le fard de sa bouche...

Muse, ô Muse !... Jamais plus divine, jamais
Qu'en l'aube romantique elle n'est apparue !
Des corolles s'ouvraient, neuves ; l'épaule nue
D'une femme attardait son charme au seuil des Mais ;
Un grand cygne lointain ployait son col de neige,
L'Angelico prêtait sa mystique au Corrège
Et la tristesse avait un parfum !...

J'ai voulu,
Pieuse, retourner à ces jours révolus,
Y chercher une fière et haute silhouette,
Et revoir la demeure où vécut le Poète.

Septembre 1915.

Bnne A. DE BRIMONT

CEUX DU MORBIHAN[1]

LE BARON DU FREDOU

Tandis que s'édifiait ma maison, j'avais remarqué la curiosité d'un châtelain du voisinage qui posait des questions aux ouvriers et s'éloignait discrètement à mon approche. Plusieurs fois Mathurin Brien, le terrassier, m'avait dit :

— Elle lui agrée, votre maison, à monsieur du Fredou. Seulement il n'aime pas votre escalier. Tout à l'heure encore, devant lui, il faisait : « Peuh ! Peuh ! Peuh ! »

Et Brien essaie de pouffer avec l'impertinence du gentilhomme.

...Ce matin comme je poussais ma barrière, une Belvalette de pitchpin verni descendait la côte raide de Saint-Fiacre au galop de son moreau aux narines rouges, aux yeux d'un feu sombre sous leurs salières. C'était un jeu à se tuer. Les roues ballaient sur les cailloux. Près de son maître, un valet filasse, la poitrine rentrée en plis d'accordéon, la casquette plate sur le crâne plat, se préparait à la culbute au tournant du chemin.

Soudain une poigne d'acier raidit les guides, et une voix brève éclata comme la détonation d'un pistolet : « Halte ! »

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er et du 15 mai 1916.

Puis le ton s'humanisa et j'entendis : « Arrêtez-vous, ma belle Souris. » La jument se cambra, les muscles du poitrail gonflés, l'arrière-train rejeté sur l'avaloire, et la Belvalette brusquement arrêtée, projeta le valet tête en avant sur le repose-guide.

— Imbécile !

L'épithète partit en coup de feu.

L'imbécile, hébété, releva un nez écorché et bredouilla :

— Monsieur le baron...

— A terre, idiot.

L'idiot encore épouvanté sauta sur la route en grenouille, cuisses ployées.

— Prends la bride.

Le domestique s'allongea jusqu'aux naseaux du cheval.

A son tour, M. du Fredou descendit de sa voiture avec la légèreté d'un jeune homme, quoiqu'il me parût atteindre la soixantaine, Une fourrure d'ours gris étoffait son corps maigre. Des guêtres fauves enveloppaient ses jambes de coq. Un chapeau de velours côtelé était enfoncé sur son énergique petite tête. Des gants presque écarlates lui faisaient des mains sanglantes.

Au petit pas le domestique emmena la charrette étincelante, et le baron, le menton haut, les talons d'équerre, examina mon logis avec un rictus presque insolent. Après quelques instants, comme il avait chaud, il découvrit son crâne en forme d'œuf sur lequel des cheveux habilement ramenés sur les tempes dessinaient des virgules. Au fur et à mesure de sa contemplation, les yeux pochés de ce gentilhomme prenaient tour à tour les reflets d'un poignard, d'un fer rouillé ou d'une mare dormante, suivant leur émotion.

Appréciait-il mon logis? Se moquait-il de ma tourelle?

Flexible et très expressif, le nez de M. du Fredou se gonflait et se dégonflait comme une poire en caoutchouc. Autour des lèvres à moustaches de chat, deux rides profondes gravaient des accolades. Le menton écourté fuyait en profil de tigre.

Le gentilhomme m'aperçut. Brève hésitation et demi-tour à droite, il ne lui plaisait pas d'être surpris en indiscrète observation. Il en prit son parti : aussitôt conversion sur le talon gauche et le voilà de nouveau orienté vers mon logis. Petit

salut à mon adresse, oh ! tout petit salut ; la coiffure soulevée d'un pouce à peine au-dessus des sourcils, mais sourire exquis et voix séduisante :

— Ah ! monsieur, je me permettais d'admirer votre « hébergement », comme nous disions autrefois. Ce n'est pas une vulgaire bâtisse. Il y a des intentions qui me plaisent dans votre construction à la bretonne.

...J'invite un aussi précieux connaisseur à visiter plus en détail la maisonnette.

— J'accepte sans façons, — me répondit-il, et il enlève son chapeau en inclinant un peu la tête. Il parcourt les pièces avec l'air poli mais raide d'un suzerain chez un vassal.

Je le prie de se reposer quelques instants. Il se laisse tomber dans un fauteuil, et la tête renversée sur la tapisserie, le regard au plafond à poutrelles, il fouette, de ses gants rouges, l'accoudoir.

— Ah ! ça, mon cher voisin, — s'écrie-t-il, — j'espère que vous me ferez le plaisir de venir voir mon nid à hiboux. Mellac se trouve à une heure de marche de l'autre côté des grées. Vous y verrez deux chats-huants, ma femme et moi.

Il sourit, montre toutes ses dents aurifiées qui lui font une bouche d'or. Sa plaisanterie le ravit. D'un bond, se remettant sur pieds et le cou avancé, il susurre d'une voix à peine disdistincte qui m'oblige à lui prêter toute mon attention :

— Madame du Fredou et moi nous serons ravis de recevoir votre visite.

... Je l'accompagne jusqu'au chemin vicinal. Changement de ton subit, adieux pleins de componction. Le chevalier se requinque dans sa fourrure et tend les mollets. Le voici revêtu de tant de dignité qu'il semble porter la toison d'or plutôt qu'une peau d'ours.

Sa voix retentit, terrible :

— Jean ! Jean ! Ici !

Son index indique la pointe de ses bottes. Son valet comprend. Il amène le cheval qui renâcle, encense, remue les oreilles comme des ailes de moulin à vent et enlève le lamentable garçon qui touche à peine le sol, emporté par la fougue d'une bête prête à s'élancer.

— Jean ! Jean ! Jean !

Ce nom part en claquement de fouet aux oreilles du serviteur impuissant qui gambade à la tête de la jument. Le baron s'approche et, avec une maîtrise incomparable, passant sa jambe derrière sa cuisse, il envoie sa semelle au bas des reins de Jean. Au coup, le domestique lâche la bride. Départ furieux du cheval. Déjà M. du Fredou a bondi dans la voiture et le garçon saute comme un singe.

Au passage devant moi les prunelles aciérées du gentilhomme me bravent et semblent me dire :

« Ah ! tu m'espionnais et tu as aperçu mon pied dans l'envers de l'estomac de Jean. Eh bien ! tant mieux ! »

Le corps rejeté en arrière, la poigne haute, son fouet de bambou porté comme un glaive, le redoutable baron a pris l'attitude d'un Olivier de Clisson allant charger les ennemis de la France à Rosbecque. Presque à quatre pattes dans la voiture, Jean, sa casquette de cuir bouilli tombée sur le menton, ne voit rien, ne veut rien savoir et se laisse emporter par son destin redoutable.

***

Une longue avenue de hêtres et de frênes, des géants féodaux dont les écorces métallisées luisent comme des cuirasses, précède le manoir de Mellac. Ces arbres séculaires illustreraient la plus humble gentilhommière. Ils témoignent de l'ancienneté d'une famille.

En silhouette d'une colline emmêlée de taillis de noisetiers et de ronciers, le manoir vêtu de lierre et de glycine jusqu'à son toit, semble un navire de haut bord échoué et conquis par les végétations d'aventure. L'herbe d'une vaste pelouse envahit les allées. Des dahlias négligés agonisent. Pas un bruit dans les communs en vis-à-vis du manoir dont une tour latérale porte une girouette, un dragon rouillé qui grince au vent. Aucun serviteur n'apparaît à mon approche. Des épeiches lancent leur appel monotone dans les frondaisons voisines.

La porte à godrons est ouverte sur un vestibule dallé de granit. Aux patères je reconnais la peau d'ours gris, un autre pardessus de chèvre blanche, un cor de chasse, un cornet de

cuivre pour les chiens courants, une casquette de veneur, plusieurs feutres usagés. Sur un coffre, ancien bahut à grains, pêle-mêle, sont jetés des fouets de chasse, des gibecières et des balances pour la pêche. Dans un angle quelques rames, des filets et une canardière. Au-dessus d'un banc, une panoplie de têtes de sangliers et de cerfs aux yeux de verre jaune, un épieu et quelques coutelas de chasse dans leurs gaines. Un gros bourdon brille au mufle verni d'un daim naturalisé. Longs rayons de soleil sur le pavé ; le silence.

Je soulève le heurtoir. Le coup sonne comme un gong dans un cloître. Les parements de granit et l'escalier voûté de pierre prolongent le son. D'une porte cintrée, invisible dans l'ombre, un valet à figure roussottée se précipite, une joue encore gonflée. Il mâchonne, s'efforçant, avec les jets de cou d'un poulet, d'avaler une dernière bouchée.

Je reconnais Jean. Ma présence augmente sa confusion. Ses yeux liquoreux roulent hébétés et il balbutie :

— Je vais an... annoncer mon... monsieur.

Le valet presse sa joue et disparaît par l'escalier. Je soupçonne ce malheureux de se consoler des vivacités de son maître par la gourmandise.

— Butor ! — crie du fond d'une salle M. du Fredou, — il fallait introduire au salon. Tu mériterais que...

Petit miaulement de Jean. Que se passe-t-il exactement? Le baron vêtu de velours olive et botté, se précipite, me serre la main avec une chaude courtoisie et d'une petite voix puérile m'exprime ses regrets.

— Mon cornichon de valet vous a laissé dans le couloir. Mille pardons.

M. du Fredou m'introduit dans un obscur salon lambrissé, aux vastes fauteuils en tapisserie. Sur les tables pas un livre, pas un bibelot, la nudité. Des portraits d'ancêtres sur les boiseries : dames aux corsets en entonnoir, gentillâtres à visages volontaires.

Quoique infiniment aimable, je remarque une certaine impatience dans l'accueil de mon hôte. Il se soulève plusieurs fois à moitié de son siège. Soudain, il s'exclame :

— Ma foi ! mon cher voisin, voulez-vous me permettre de vous recevoir, sans façons, dans notre salle à manger où deux

fermiers m'attendent? Ils m'assomment. Votre présence va me permettre de les expédier. Vous me rendrez service.

Près d'une table à pieds torsadés, assis ou plutôt cassés, la poitrine sur les genoux, les paysans, un gallot chétif avec un nez pointu à chasser des goupilles, et un Breton orné de favoris en éventail, patientaient.

Le baron s'installa devant un secrétaire à cylindre en bois de rose. Tournant un visage arrogant vers le petit gallot, il lui demanda :

— Eh bien ! Lorno, les résultats de cette foire?

Sans répondre, le métayer souleva l'une après l'autre ses épaules d'un mouvement de houle.

— Sacrebleu ! Répondras-tu, Lorno? Combien as-tu vendu le couple de bœufs?

Avec un soupir le cultivateur se pencha comme s'il voulait chercher une épingle sur le plancher.

M. du Fredou bondit sur lui et, le saisissant à la gorge, le colla contre le dossier de sa chaise :

— Com-bien as-tu-ven-du les bœufs?

— Neuf cents francs, monsieur le baron, — bredouilla le paysan violenté ; et comme le châtelain le lâchait, il s'inclina aussitôt le nez entre les genoux.

— Filou ! Neuf cents ! Ah ! Ah !

Dominant son métayer, M. du Fredou me regarda avec des yeux extraordinaires d'ironie, de colère et de gaîté mélangés :

— Canaille ! — reprit-il, — je t'avais défendu de les lâcher à moins de mille francs.

Nouveau soupir du cultivateur qui se releva peu à peu comme une plante à la fraîcheur du soir, et murmura :

— Ah ! si monsieur le baron savait !

— Je ne veux savoir qu'une chose, tu me fais perdre cent francs. Aussi fiche ton camp ! au galop ! Plus vite que ça...

Le gentilhomme ferma violemment la porte dans le dos de Lorno.

— A toi, Letourec; sois bref, qui t'amène? Tu le sais, je ne suis jamais dupe de vos comédies. Ton camarade vient de me voler. Qu'en penses-tu?

— Dame, monsieur le baron, mes affaires ne sont point les

siennes. Ce n'est pourtant guère possible ! Les bêtes, c'est si variable !

— Assez, bavard. Que réclames-tu? Je dois te dire, fainéant, que je ne suis pas content de toi ! Tu es toujours en baptêmes, en noces... toujours en route.

— Oh ! monsieur le baron, il faut bien que j'enterre mes cousins.

— Ah ! si tu pouvais t'enterrer toi-même, Letourec ! Quel débarras !

— C'est bien mon souhait, monsieur le baron. Plutôt mourir ! Si je vous apprenais mes malheurs...

— Je ne veux pas t'entendre. Je te devine, gredin. Va-t-en !

Comme le paysan, les mains enfoncées dans ses favoris, ne bougeait pas, le gentilhomme lui retira brusquement sa chaise et Letourec manqua de tomber.

— As-tu compris, maintenant, — dit monsieur du Fredou, pourpre de fureur. — Tu venais comme Lorno pour me piller. Va-t-en !

Letourec marmotta très vite :

— Ce n'est pas bien de brutaliser le pauvre monde. Vous saurez tout de même que mon froment ne vaut rien ! pas d'avoine ; le foin perdu par votre toiture qui prend l'eau ! Où trouver de l'argent?

— Que signifie, misérable? Tu ne veux pas payer ton fermage? — interroge monsieur du Fredou, crispé.

Le laboureur heureux d'entendre prononcer l'aveu redoutable, acquiesçait à grands balancements de tête.

— Ah ! vraiment, tu ne veux pas payer ce que tu dois?

— Par le bon Dieu qui m'entend, je ne dis pas ça, monsieur le baron, seulement je n'ai pas d'argent.

— Tu n'es qu'un bandit. Comment récolterais-tu? Tu ne sèmes pas ! Je te chasserai.

— A votre volonté, monsieur le baron.

— Allons ! Hop ! Disparais !

— Monsieur le baron me connaît...

— Trop ! Trop ! File !

— Monsieur le baron sait que je fais mon possible pour...

Le gentilhomme jette Letourec hors de la salle et se retourne vers moi. Une aimable roseur succède déjà à la pourpre de la

colère. Son nez se dégonfle, la ride qui contourne ses joues se détend et, d'une voix mielleuse :

— Ah ! mon cher voisin, mille pardons. Si j'avais pu prévoir que ces vilains drôles... J'aurais plaisir à battre ces sacripants. Mais, maintenant, allez donc bâtonner l'un de ces hypocrites. Quels cris de putois ! Quand cela m'arrive, vos tribunaux me condamnent. C'est à rire !

Après un instant de silence pendant lequel M. du Fredou, ouvrant et fermant sa bouche, laisse s'exhaler avec l'air les derniers restes de sa colère, il ajoute :

— Non, je ne ferai pas saisir le cheptel de Letourec ! Je ne suis pas un robin, moi. De pauvres diables, après tout, ces paysans. Avec un fermage de mille francs, en pays gallot, lorsqu'ils économisent quatre cents francs par an, c'est beaucoup. Le gain d'une famille de six personnes, quatre cents? Faut-il qu'il soit bête? Bah ! après tout, remettons au prochain trimestre le fermage de ce niais et s'il ne paie pas, je le fauche.

D'un revers de la paume, M. du Fredou fait le geste de scier des herbes.

A cet instant, une vieille bonne en capot monacal à la mode de Saint-Jean-Brevelay, se glisse craintivement dans la salle à manger et gratte le lambris pour attirer l'attention de son maître.

Il se retourne, tout d'une pièce, et interroge terriblement :

— Pourquoi ces grimaces, sotte femme?

La servante explique que madame du Fredou, avertie, est descendue au salon.

Faisant une sorte de pirouette folâtre, le gentilhomme revient vers moi et me dit sur un ton singulier :

— Je vais vous présenter à ma femme. Ah ! une seconde, permettez-moi de noter mes résolutions à propos de ces paysans...

Il s'assied devant son bureau et, rageusement, il écrit quelques lignes. La plume s'écrase :

— Bon sang !

Il prend un second porte-plume et fait voler en éclat le bec d'acier qu'il manie comme un poignard l'enfonçant à travers le papier.

— Au diable ! Je déteste écrire.

Il me toise avec un certain défi et continue :

— Et je ne lis pas davantage. Peut-on rester des heures devant un livre, sans bouger? Voilà un supplice que je n'ai jamais pu subir; aussi, depuis mon baccalauréat, on ne trouverait plus de bibliothèque chez moi. Vous voyez, je me montre comme je suis, un hobereau.

Il me fait rentrer dans le vaste salon. Les portraits des gentilshommes, ses ancêtres, marouflés dans les panneaux, semblent m'accueillir avec une moue des lèvres. Une bénédiction du Saint-Père à la famille du Fredou prosternée aux pieds de sa sainteté, est encadrée d'or. Plusieurs brevets des rois Louis XV et Louis XVI nommant des Alain et des Olivier du Fredou gens d'armes de leur maison, sont exposés au-dessus de la cheminée sous une panoplie d'armes et près d'un morceau de justaucorps bleu de roi taché de sang, partie du vêtement de Gurval du Fredou, cornette du maréchal de Saxe, tué à Fontenoy.

— Eh bien, saperjeu ! Je n'aperçois pas madame du Fredou? Que chantait cette niaise de Colette?

Une portière se soulève sur cette imprécation et une grande femme sculpturale, solennelle, s'avance lentement. Elle évoque une matrone romaine par la puissante harmonie des proportions et son profil classique, un peu alourdi par l'âge. Des cheveux trop bruns pour être naturels à cinquante-cinq ans descendent en petits tampons crépélés jusqu'à ses sourcils drus, barres sombres au-dessus des larges yeux un peu hagards. Ils se promènent en deux secondes sur moi, le tapis, un portrait, les chenets et le plafond.

La baron prononce d'une voix glacée qui détache les syllabes :

— A-de-la-ï-de, je vous présente notre aimable voisin, — et il tient sa femme sous son regard d'une fixité impérieuse.

Madame du Fredou considère son mari avec l'expression d'un écolier demandant une permission et avance vers moi sa main suivant une ligne horizontale. Je serre des doigts inertes.

— Monsieur, je vous en prie, asseyez-vous, — me convie-t-elle sourdement.

Les pouces à la ceinture de sa blouse de velours, le gentilhomme attentif aux gestes de madame du Fredou, l'observe avec une indéfinissable expression de hauteur et de pitié. Soudain, quand il la voit prendre un lourd fauteuil Louis XIII, il se précipite et lui glisse galamment un tabouret.

— Cette petite madame sera mieux ainsi. N'est-ce pas, petite madame? — demande-t-il.

La petite madame pose ses pieds sur le tabouret avec une certaine défiance et me demande :

— Êtes-vous depuis longtemps dans ce pays, monsieur? Vous y plaisez-vous? Comment avez-vous pu quitter Paris sans regrets? La vie doit vous sembler monotone dans notre sauvage Bretagne? Quelle différence entre les boulevards et nos guérets. — Etc.! Etc.!

Pendant cette conversation, M. du Fredou resté debout, par ses hochements en profondeur ou en côté, approuve ou désapprouve Adélaïde qui continue à dévider ses lieux communs en me souriant avec une bonté que je crois réelle.

— Ainsi vous ne vous ennuyez jamais aux champs, monsieur? Il y a des semaines où je ne m'amuse guère moi-même. J'étais habituée à une assez grande ville, Quimper, où ma famille...

— Faites grâce à monsieur de ces détails, ma chère amie, — interrompt le châtelain.

Madame du Fredou se tait avec un air effrayé. Son mari s'éloigne, les mains derrière le dos, et va piquer du nez sur un portrait de sénéchal à grande fraise et manchettes de dentelle, au fond du salon, et j'entends une sorte de ricanement. Troublée, madame du Fredou continue :

— J'espère que nous aurons le plaisir de vous posséder souvent à Mellac, monsieur?

Elle cherche dans la direction du baron une approbation qui ne vient pas et elle achève d'une voix incertaine :

— Nous en serons ravis.

M. du Fredou revient à toute vitesse vers nous :

— Ah ! çà, A-de-la-ï-de, — siffle-t-il plutôt qu'il ne l'articule, — vous imaginez-vous que notre voisin est un oisif? Il travaille et s'ennuierait en la compagnie de gens de notre sorte. Quel attrait avons-nous pour lui? Aucun ! Nous en

sommes restés au dix-septième siècle et, encore, il en connaît mieux les auteurs que nous.

Après une réflexion pendant laquelle les pommettes du baron se teintent, il reprend :

— Rectifions, moi j'en suis resté au dix-septième siècle, quant à vous, madame...

Madame du Fredou baisse la tête.

Le pouce et l'index gracieusement joints, le baron, se penchant vers moi, me chuchote d'une façon à peine distincte :

— Ne désirez-vous pas prendre une tasse de café?

Je remercie. Encore plus câlin, il insiste :

— Un verre de Xérès? Une larme? Une petite larme de Banyuls, cher voisin?

J'accepte. Aussitôt redressé, rogue, il prononce :

— Vous auriez dû préparer une collation, Adélaïde ! Vous ne pensez à rien.

— Mon ami, j'ignorais que monsieur vînt aujourd'hui nous surprendre.

— Il ne faut pas ignorer, ma-da-me. Il faut prévoir.

— Cependant, mon ami, dans ce cas impré...

— Oh ! A-dé-la-ï-de ! Croyez-moi, vous feriez mieux de donner vos ordres.

Déconcertée, madame du Fredou sonne la servante. Aussitôt le plateau posé sur une console, le baron, les coudes reployés en ailes, s'empresse, aimable, attentionné. Il sert sa femme et lui apporte un verre, une assiette, des biscuits. Chaque fois il fait une sorte de génuflexion devant elle, avec une si parfaite aisance que le beau visage d'Adélaïde se ranime, s'émeut. Elle sourit enfin. Pauvre sourire ! Les commissures des lèvres s'écartent mais le souci reste niché dans la patte d'oie des tempes. Enfin les prunelles continuent de virer sans cesse. C'est la crainte de la biche redoutant le chasseur embusqué.

Madame du Fredou ne me paraît pas dépourvue de bon sens et d'affabilité, mais la présence du baron la paralyse. Lui, cependant, l'excite à se montrer brillante et aussitôt qu'elle commence une phrase un peu longue, il intervient, ironique et il étourdit l'honnête Adélaïde.

— Ne trouvez-vous pas que nous souffrons d'un été torride, monsieur, — me demande-t-elle. — J'en suis épuisée?

— Faut-il vous le répéter, petite madame, — déclare M. du Fredou, — vous manquez d'énergie. Il est vrai que j'ai conscience d'avoir moi-même une rare volonté contre le mal.

Madame du Fredou n'en paraît pas convaincue et elle repartit :

— Je ne vous crois pas plus courageux que moi, Guy. L'hiver, quand vous fûtes atteint par les engelures, je vous surpris à pleurer...

— Hein ! Quoi ! Pleurer? Énervement, peut-être... Vous voilà bien agressive aujourd'hui?

Changeant de ton et prenant une petite voix aiguë, le baron continue :

— Je suis persuadé que notre voisin pense, comme moi, que l'intelligence d'une femme ne doit jamais dépasser la soumission qu'elle doit à son mari. C'était la règle dans « ma » famille, une règle excellente, car elle faisait régner l'ordre et l'harmonie.

— Encore un doigt de vin doux, monsieur? Non ! C'est dommage. Petite madame, vous accepterez bien un verre de grenache doré. Pourquoi rougir? Il faut avouer votre gourmandise, un défaut qui rend les femmes plus séduisantes.

Confuse, madame du Fredou refusait la liqueur, mais il insistait avec la mine d'un chat au guet devant une souris :

— Ne me re-fu-sez pas, petite madame.

Vaincue, elle dut accepter, et le baron triomphant ne quitta point de l'œil sa femme qu'elle n'eût bu jusqu'à la dernière goutte :

— Le vin vous donnera de l'esprit, — dit-il avec un rire aigu, et il pétrit ses mains comme s'il les savonnait. — Nous attendons maintenant le feu d'artifice de vos mots éblouissants, madame.

Tant d'ironie cruelle m'étonnait. Afin de délivrer madame du Fredou, j'annonçai mon intention de me retirer après être entré dans les fermes les plus pittoresques du domaine de Mellac. C'était inviter le baron à m'accompagner.

— Ah ! monsieur, vraiment, vous voulez nous quitter si vite, — dit Adélaïde en me regardant franchement pour la première fois.

Avait-elle compris mon intention?

Je m'étais levé et j'expliquais quel intérêt je portais à la visite des métairies.

— Guy, conduisez donc monsieur chez Lorno. Son intérieur l'amusera peut-être. Les communs et le four en granit de Letourec valent aussi un coup d'œil.

Elle rougit. La mémoire lui revenait.

— Peut-être ne tenez-vous pas à revoir ces fermiers, mon ami? Avant votre arrivée ils m'avaient expliqué... je leur donnais tort... mais je ne voulais pas prendre une décision sans vous...

Se dressant comme un coq de combat sur ses ergots, le gentilhomme s'inclina les mains ouvertes en chuchotant sur un ton concentré où la menace se voilait de courtoisie :

— Grand merci de votre avis. Souffrez que je n'en fasse avec eux qu'à ma tête.

— Vous avez certainement raison, Guy. Ce que je vous rapportais... je craignais, c'est-à-dire, je souhaitais que la promenade de monsieur lui fût le plus agréable possible...

— Bien ! Bien ! que de mots pour ne rien dire d'essentiel. Sortons, cher monsieur.

Le portrait du sénéchal en fraise tuyautée et perruque se trouvait près de la sortie, sur le vestibule. Au passage, mon hôte le toisa avec le regard d'un homme méprisant son ennemi. Avant de refermer la porte, il se retourna vers sa femme en me disant :

— C'est dommage que la santé de madame du Fredou l'empêche de nous accompagner. Beaucoup mieux que moi elle vous guiderait dans les fermes et vous exposerait les mérites et les défauts de nos paysans.

Sur ce compliment, il maintint pendant plusieurs secondes un salut respectueux devant Adélaïde, belle et désolée.

M. du Fredou m'emmenait d'un pas leste, la mine à la fois hautaine et bienveillante.

— A mon sens, il n'est pas de peuplade plus laide, plus sotte en Bretagne que les gallots, cher monsieur, — me confiait-il. — Au point de vue race animale, ils seraient sans valeur marchande. Allez donc démêler les parentés de ces hauts Bretons, produits de toutes les invasions.

Comme je lui accordais, qu'en effet, les bas Bretons, au point de vue physique, satisfaisaient davantage à l'esthétique, il se récria en aigre voix de tête :

— Permettez ! Nous avons des gars superbes parmi nos gallots et des filles fraîches. Et la finesse d'esprit de ces idiots vous étonnerait. Et doux comme du bon pain ! A la condition de les mener au doigt et à l'œil, bien entendu.

Nous suivions la route de Lantillac, la route morbihannaise classique à travers un plateau ondulé de châtaigneraies, d'avenières, de genêtraies et de roselières. Des levées de terre à mottes herbeuses l'encaissaient. Pas de vue, le recueillement et l'intimité d'un chemin sans ambition. Une fileuse assise sur une borne kilométrique surveillait ses vaches pies enfoncées dans les bas côtés des fossés. Sur nos têtes un petit ciel pommelé, ni vaste, ni haut, presque à portée de la main. De la pluie avant-hier, de l'eau demain ; la chaussée sèche au milieu ; les ornières encore boueuses. La patouresse intimidée s'était retournée vers les champs afin de n'avoir pas à nous regarder et son fuseau virait.

Un paysan d'une soixantaine d'années avec un nez en bouton au milieu d'une barbe épineuse, s'avançait à notre rencontre, esquissant de gentils festons de maître à danser. Il tournillait les mains, chantonnait et nous souriait d'un cœur tendre.

— Ce crétin a bu, je m'en vais le rosser.

La canne haute, M. du Fredou s'approche du cultivateur et se contente de lui caresser l'épaule :

— Sabraham, tu seras donc toujours un misérable?

— Oui, monsieur le baron, — répondit le villageois égayé.

— Tu t'es encore enivré?

— Oui, avec votre permission.

— Comment, ma permission?

Sabraham de plus en plus jovial, reprit :

— Faute de dents je ne peux plus manger, monsieur le baron, il faut bien que je boive.

— Si tu avais mangé, tu aurais conservé tes dents et ton bien, vieux débauché.

Des larmes d'attendrissement humectèrent les petits yeux du paysan qui voulut baiser la manche du gentilhomme.

— Je ne puis pas vous voir sans me souvenir de votre bonté, monsieur le baron. Depuis trente ans j'étais votre métayer de la Ville-au-Rouet et je n'avais pu mettre un sou de côté. Quand vous l'avez appris, vous m'avez flanqué à la porte. « Va-t-en, imbécile, tu ne feras jamais tes affaires chez moi et je veux que tu puisses élever ta famille ! » ... Dieu vous bénisse ! car vous m'avez jeté dehors en me donnant le troupeau qui vous appartenait. Grand saint Michel ! quinze bêtes ! Auparavant vous me disputiez tous les jours de la semaine, monsieur le baron, mais vous m'avez bien récompensé.

— Sauve-toi, Sabraham ! Rentre à ta maison et ordonne de ma part à ta femme de t'appliquer cinquante coups de trique.

Le buveur salua jusqu'à toucher de son chapeau à pannes de velours l'herbe du fossé :

— La commission sera faite.

... Après la visite sans intérêt de quelques métairies banalisées, je quittai le gentilhomme sur notre promesse mutuelle de nous retrouver bientôt.

***

En dehors de l'humeur difficile de ce gentilhomme, il devait exister des causes profondes à son attitude envers sa femme. Plusieurs fois j'avais remué cette idée sans trouver de base à mes suppositions. J'allais oublier Mellac et ses hôtes, lorsque je reçus une invitation à une matinée, sans cérémonie, au manoir. Il me plaisait de débrouiller cette énigme. J'acceptai.

Lorsque j'atteignis Mellac, l'automne précoce avait déjà couvert de la splendeur désolée de ses feuilles mortes les avenues. Mes semelles écrasaient de l'or, des rouilles ou de l'argent suivant les essences : bouleaux, marronniers ou frênes. Le lierre cuirassait étroitement le manoir et l'assombrissait derrière sa pelouse que jonchait un orme abattu par une tempête récente. La frondaison débordait l'allée et n'avait pas même été ébranlée. Les dernières pluies avaient fait pousser des herbes jusque sur le perron. Dans le vestibule aux dalles de granit, Jean, les bras tombés entre les genoux, absorbé

par quelque vaste méditation ne se leva pas à mon approche. Soudain il bondit, effaré et m'arracha mon pardessus avec une sorte de désespoir.

J'entendais l'aimable brouhaha des invités. Lorsque je pénétrai dans le salon, au milieu d'une vingtaine de personnes rassemblées qui bavardaient toutes à la fois afin de témoigner de leur joie, le baron, d'une voix nuancée, exquise, dominait les conversations. En gilet rayé, cravate violette à hermine de perles et jaquette longue à l'allure de pourpoint, M. du Fredou, les pointes des pieds rapprochées, et courbé au-dessus des dames assises, leur distillait ses compliments les plus fleuris avec une bouche en museau.

J'allai présenter mes hommages à madame du Fredou toujours noblement belle comme une statue romaine. Son visage d'Agrippine fit effort pour me sourire.

Autour d'elle s'empressait la cohue courtoise des gentilshommes terriens du voisinage. Une douairière au corps surabondant ensaché dans une robe de soie garnie à profusion de chaînettes de jais, abreuvait madame du Fredou d'éloges sur la réunion réussie, adorable, où l'élite de la société était réunie, où chacun était intelligent, beau, bon, dévoué, spirituel, etc...

Tandis qu'elle parlait ainsi, cette douairière clignait d'un œil à une amie, fixait la pendule, pensait à ses prochains fermages, agitait une main comme un éventail vers le vieux M. de Pouliguen, décoré de Grégoire le Grand.

La vicomtesse des Clos du Hallais, une longue femme quadragénaire, mince comme une fille de quinze ans, se précipitait sur madame du Fredou. Son cou grêle supportait une menue tête aux traits nets, fins, secs, qu'accablait une chevelure d'un volume extraordinaire, coiffée à la grecque avec un large bandeau d'or serrant par le milieu les cheveux en botte. Fière et bornée, cette vicomtesse avait la volonté d'être remarquable et remarquée. Et, en effet, quoiqu'elle fût affligée d'une maigreur de collégien, madame des Clos du Hallais retenait l'attention par une certaine aisance impérieuse, legs d'un long passé de civilisation. Près d'elle, son mari, fils et petit-fils de goutteux, avait galvaudé sa race dans la bonne chère et l'alcool. Ses cheveux drus en brosse dessinaient exactement la forme d'une accolade sur son front bas ; ses

joues denses, son menton et son nez d'un beau cuivre rouge renseignaient aussitôt sur les qualités de ce gentilhomme.

— Du Fredou, si nous organisions un bridge? — réclame-t-il.

— Accepté, cher ami, — répond le baron.

— Pourquoi pas le whist, Guy? — demande madame du Fredou levée.

Le menton appuyé sur son gilet, les mains croisées, le baron riposte :

— A quoi songe la petite madame? Ces jeunes filles savent-elles les règles de ce jeu? Alors, que signifie votre proposition? Ces messieurs vont jouer au bridge et je vous prie d'installer une partie de baccara pour ces dames.

— Vous avez raison, Guy, — répond-t-elle, soumise, et ses beaux yeux considèrent avec inquiétude son mari.

— Quel changement dans madame du Fredou, — chuchote derrière moi un joli homme aux cheveux partagés par une raie. — Elle n'est plus que l'ombre d'elle-même. Vous souvenez-vous, voilà dix ans seulement? Ah! ce mariage devait...

— Oui ! Oui ! C'est cela, un baccara, mon oncle, — approuvaient deux jeunes filles, l'une svelte avec un air de lassitude, enfant dégénérée d'une race finissante ; l'autre avec un dos aussi rond qu'une poitrine et des lèvres charnues qui, même fermées, semblaient ouvertes.

Muet et galant, un jeune homme les suivait. Haut perché, M. de Vierlot avait un profil de polichinelle distingué. Il ne parlait jamais, ne riait pas davantage, et dolent, attentionné, ennuyé, fané, fermé, il accompagnait les jeunes filles, se baissant pour ramasser leurs mouchoirs, leurs fleurs ou un gant qu'il leur restituait avec la mine d'un chien de chasse rapportant une perdrix.

Contre l'embrasure d'une fenêtre, je devinai son père, au modèle identique du crâne et du nez. Les caractères de l'espèce s'étaient transmis du père au fils comme au copie-lettre. Les de Vierlot, corrects et muets, n'avaient que l'éloquence de leurs saluts ; un peu courbés par l'habitude des révérences, ils garnissaient les salons, les églises et les salles à manger, meubles vivants, au même titre que des fauteuils. Personne ne pouvait répéter une de leurs pensées. Personne

ne pouvait se vanter de leurs confidences. Personne n'avait jamais reçu leurs plaintes.

Claquant gaîment dans ses mains, M. du Fredou appelait en voix de fausset :

— Je ne m'occupe pas des joueurs de bridge. Ils sont assez grands garçons pour s'organiser. Quant à vous, mesdames, faites-nous l'honneur de prendre place à cette table. Pour rassurer les mères de famille économes, il y en a (rires et coup d'œil caustique de M. du Fredou à sa femme), nous accorderons cent petits jetons pour un franc.

— Parfait ! Non ! Cinq francs ! C'est trop ! Il y a des enfants ! Guy, vous avez raison.

La douairière, la vicomtesse, les jeunes filles s'étaient approchées. Soudain, le baron qui, avec des mines ravies et un ardent empressement, avait avancé des chaises et distribué les petits morceaux d'os colorés en rouge ou en jaune, se retourna vers sa femme, demeurée en arrière de ses invités, incertaine, songeuse, comme absente, jouant avec son collier de perles, et lui murmura d'une voix amère :

— Il me semble, A-dé-la-ï-de, que votre place de maîtresse de maison serait au milieu de vos amies. Qu'attendez-vous?

Avec un froncement de ses sourcils olympiens et comme si elle allait accomplir une action difficile, madame du Fredou s'avança et s'excusa de déranger la douairière qu'elle maintint à sa droite.

Devenu pâle comme devant une inconvenance énorme, le baron s'était rejeté sur un talon et ne quittait plus du regard Adélaïde. Quand il la vit assise, il se précipita sur une bergère, la fit rouler et obligea sa femme à accepter ce siège plus confortable.

— Voyons, petite madame, il vous faut prendre vos aises afin de mener la banque. Vous serez le banquier de ce baccara. Annoncez les chiffres.

— Moi ! Moi ! le banquier? Vous savez que je déteste.

— Je vous en prie, ma chère, soyez agréable à vos amis.

Attentifs, les invités observaient M. du Fredou et sa femme. Enfin, Adélaïde, subjuguée, battit les cartes avec résignation et commença d'annoncer les points de sa voix sourde : cinq, sept, trois, neuf, etc... Peu à peu, la perte ou le gain des jetons

rouges ou jaunes échauffèrent les joueuses. Le cœur de la grosse demoiselle bondissait d'émoi quand son tas diminuait, et elle se trémoussait lorsqu'un hasard ramenait vers elle les pions. Alors ses grasses mains roses, dissimulées sur ses genoux, sautaient sur le tapis comme deux cochonnets de lait et trottinaient vers leur butin.

Seul, M. du Fredou ne jouait pas. Il se promenait à pas de chat autour des tables, serviable, caustique, décochant au passage un trait, ramassant les pions qui s'obstinaient à rouler et il les restituait avec un geste précieux qui doublait la valeur de l'attention. Enfin, madame du Fredou releva son visage inquiet vers son mari et elle annonça, presque désespérée :

— La banque a sauté. Je cesse mes paiements.

Clameur générale ! Rires ! Condoléances de la douairière ! Gaîté de la grosse jeune fille qui avait gagné cent dix morceaux d'os. Indifférence de la jeune fille anémique et fière.

Le chevalier avait croisé les bras et rayonnait de joie malicieuse :

— Pas possible, petite madame ! Vous avez fait faillite! Vous? Mes compliments !

Un silence pénible suivit cette boutade.

— Et je vois que vous supportez votre perte avec philosophie, — reprit M. du Fredou, le front rouge, car le silence de ses invités lui avait été un avertissement. — Combien devez-vous?

D'un ton assez ferme, la rebellion du mouton faisant tête au boucher, madame du Fredou repartit :

— Je dois sept cents jetons.

— Seigneur Jésus! Je n'ai plus qu'à vendre Mellac, madame, — répondit-il étonné de son attitude.

— Vendons, — dit-elle froidement.

— Hein ! A-dé-la-ï-de?

Le profil de tigre à petit menton fuyant du baron s'accusa et ses yeux étincelèrent. Au moment d'éclater, il sut demeurer homme de bonne compagnie et il s'inclina avec une expression ambiguë de respect et de ressentiment.

— Oh ! madame, ce serait bien dommage pour vos amis, — intervint M. de Vierlot père en prenant pour la première fois la parole.

La partie terminée, les joueurs s'étaient levés à l'approche de Jean et de Colette qui se suivaient avec des allures d'ânes portant des reliques. Ils offraient des rafraîchissements modestes. Le sucre venant à manquer, la servante réclama une clef à sa maîtresse qui la sortit d'un sac et se leva afin d'aller ouvrir elle-même un placard.

— Mordieu ! ma chère, — vint lui susurrer le chevalier après une courbette, — donnez une fois pour toutes la clef à Colette. Quelles manières sont-ce là?

Sans lâcher sa clef, elle répondit, très bas, avec une sorte d'énergie désespérée :

— Il n'y a point que du sucre dans l'armoire... toutes les liqueurs...

— Ce serait à casser ces flacons, — répliqua-t-il doucement tout en lutinant l'écharpe de dentelle de sa femme afin de donner le change à ses hôtes. Enfin, comme par jeu, il lui tordit cruellement un doigt pour lui arracher la clef.

J'étais acculé à l'embrasure de la porte. Malgré moi j'avais entendu et je surpris un regard de haine du baron. Ces époux demeurèrent quelques secondes en face l'un de l'autre. Leur attitude dramatique dépassait de beaucoup cette petite scène domestique.

Il bruinait lorsque les invités de monsieur et de madame du Fredou prirent congé. Leurs équipages conduits par des paysans qu'on avait affublés de chapeaux haut de forme aux poils hérissés et de livrées passe-partout trop larges ou trop courtes, les emmenèrent cahin-caha vers leurs gentilshommières tapies parmi des futaies humides. Ils s'en retournaient comme ils étaient venus, enfermés dans la douzaine de préjugés qui les maintenaient honorables, ignorants et fiers. Je me retirai hanté par le regard haineux jeté par M. du Fredou à sa femme.

Avais-je bien vu? Les empressements du baron auprès d'Adélaïde succédant à ses intentions humiliantes n'étaient pas seulement des feintes, autant que j'en pouvais juger. Il avait pu aimer, il aimait peut-être encore sa femme?

***

A l'automne je regagnai Paris et l'été de l'année suivante était assez avancé quand je rentrai en Morbihan. Un matin, le

facteur rural me remit une lettre dont je reconnus aussitôt l'écriture rageuse, une sorte de fouillis d'épingles où se piquaient les yeux.

« J'ai appris votre arrivée à Trévera, mon cher voisin, — m'écrivait M. du Fredou, — et, vous sachant occupé, je pense que le moyen d'épargner votre temps, c'est de vous voir à notre table. Acceptez sans façon une collation de paysans... »

Je répondis qu'auparavant j'entendais présenter mes hommages à madame du Fredou. Nouveau carton du chevalier :

« Notre nid à chouettes serait heureux de vos visites multipliées, mais, je vous en prie, vous offrirez vos respects à ma femme en venant déjeuner. Notre voiture viendra vous chercher. »

Devant tant de bonne grâce, j'avertis mes hôtes que j'arriverais chez eux la canne à la main et que leur invitation me permettrait une longue course à pied dont j'étais ravi.

C'était par un matin d'août, tiède et gris, matin songeur de Bretagne où les brumes dans les vallées ne savent ni s'évaporer ni se résoudre. Et les logis, les fermes, les futaies apparaissent enveloppés, irréels, immatériels. Il n'est pas jusqu'aux paysans dont les silhouettes ne s'allègent et ne deviennent presque des symboles, avec leurs gestes religieux, de la fenaison ou de la coupe des froments.

Je montais la côte sous l'église de Trévera dont la façade de granit noir tavelé d'argent prenait des valeurs d'eau-forte, quand, la main tendue vers moi, se précipita M. du Fredou. Il avait souhaité me prendre à mon logis, m'expliqua-t-il et il ne m'avait manqué que de quelques minutes. En costume de drap gris souris, un feutre à larges bords presque sur son oreille gauche, des manchettes un peu trop débordantes à chaînettes d'or aux poignets et le col échancré afin d'assurer le libre jeu d'un cou granuleux, ce sexagénaire gardait la souplesse d'un jeune homme.

Jamais autant qu'aujourd'hui le visage court au nez avancé et au menton fuyant de M. du Fredou ne m'avait rappelé plus vivement les portraits des gentilshommes peints par Chardin. Cependant lorsque nous marchâmes côte à côte, j'observai

qu'il faisait effort pour sembler alerte. La patte d'oie de sa tempe rayonnait comme une astérie. Le pli de sa bouche communiquait à l'expression une amertume inquiétante. Ce n'étaient pas là les marques de la vieillesse, mais plutôt les témoignages d'une douleur secrète. J'étais presque remué de ma découverte, lorsqu'un couvreur au bourgeron du bleu des ardoises qu'il portait sur une épaule, vint nous saluer au passage. M. du Fredou, rejetant la tête en arrière, lui répondit sur un ton rogue :

— Bonjour, garçon ! Bonjour !

Et, tout aussitôt, de l'air le plus riant du monde, il me rappela la matinée de l'an dernier où j'avais dû m'ennuyer avec les quelques crétins de son voisinage. Je protestais, quand le sacristain sortant de sa maison nichée dans un contrefort de l'église, retira son bonnet :

— Salut, mon ami, — dit aussitôt le gentilhomme componctueux, un doigt au bord de son feutre.

— Les quelques niais que vous avez aperçus sont de fondation à Mellac, — reprit-il. — Ils lui appartiennent au même titre que les volets. Je m'en passerais volontiers, mais ils sont agréables à madame du Fredou. Oui, c'est une sa-tis-fac-tion de ma femme de voir ces gens autour d'elle.

— Tiens ! Bonjour, mon enfant.

Le châtelain avait soulevé d'un pouce son chapeau au passage d'une jolie fille, une servante, et il lui adressait un sourire minuscule, deux petites rides aux commissures des lèvres. La domestique avait plongé sa plus belle révérence, apprise à l'ouvroir.

— Aujourd'hui, nous déjeunerons seuls, mon cher voisin. Ce ne sera peut-être pas gai. Veuillez n'y voir que la preuve de notre grand intérêt pour votre personne qui nous est...

— Je vous salue, mon bonhomme.

Sans même broncher la tête, M. du Fredou avait ainsi reconnu la marque de politesse du balayeur public, qui, d'un fagot de genêt, époussetait la place de l'église comme un meuble plutôt qu'il ne la nettoyait.

A cet instant la femme du notaire étant venue à sortir de la poste, le chevalier fixa avec gravité cette dame, enleva à la hauteur de deux mains superposées sa coiffure et la reposa

aussitôt. Nous venions de franchir l'ancienne porte fortifiée de Trévera, sur la route de Limerzel, quand le baron apercevant devant un mur, Mathurin Brien, le journalier en corps de chemise, occupé à fendre du bois, lui cria :

— Eh bien ! pauvre camarade, ces souches se défendent à ce que je vois?

— Trop, Monsieur le baron! Il faut trois coins par bûche.

— Courage, Brien. Quand nous doneras-tu quelques journées à Mellac ? Sans toi, c'est la forêt vierge.

— Mon corps ne demande qu'à faire son devoir, — répondit sévèrement le tâcheron.

Un peu avant d'atteindre Mellac, à l'orée du bois de Cancoet, je vis soudain le chapeau de mon compagnon décrire un vaste demi-cercle, tandis qu'incliné, les épaules rondes et le menton relevé, d'une voix mielleuse, il disait :

— Madame la baronne du Levrau, je dépose à vos pieds mes plus respectueux hommages.

En l'espèce, cette vieille baronne se présentait sous l'apparence d'une virago chaussée de mitaines et appuyée sur une grosse canne de campagnard. Le duvet noircissait sa bouche de grognard. Une robe de drap grisée par la poussière, des brodequins et une capote la vêtaient. Rapace avec ses fermiers, elle apparaissait soudain dans leurs salles afin de les remplir de confusion. M. du Fredou n'ignorait rien des vertus de la baronne, mais il respectait en elle une femme bien née.

Les traits hommasses de madame du Levrau esquissèrent un sourire de geôlier, lorsque mon galant compagnon osa comparer son teint pain d'épice à la corolle d'un lys et sa démarche de grenadier à la course ailée d'une Diane chasseresse.

Lorsque madame du Levrau se fut éloignée, mon compagnon, avec un sourire angélique, susurra :

— Quel monstre, n'est-ce pas?

Nous entrions bientôt après dans l'avenue du manoir. Les hêtres et les ormes aux frondaisons noyées dans l'air laiteux me parurent encore plus immenses, plus solennels. Les graminées avaient conquis les allées du sous-bois. Les terres éboulées par les pluies hivernales avaient comblé les écharpes au bord des fossés et, plusieurs fois, nous dûmes sauter des

mares. Sur la façade du manoir les nouvelles pousses des glycines ruisselaient comme des jets d'eau verte devant les fenêtres. Le lierre étouffait les cheminées.

— Cette fois, c'est bien la maison de la Belle au bois-dormant, — s'écria avec un aigre ricanement le chevalier.

Comme j'exprimais combien le pittoresque y gagnait, d'un ton lugubre, il repartit :

— Il fut un temps, je n'étais pas alors le vieux cadavre que je suis, où cette demeure m'intéressait. A présent elle me lasse.

Se retournant vers moi et me fixant avec des yeux presque arrogants comme s'il voulait prévenir une question indiscrète :

— Entrez donc, cher monsieur.

Une cloche sonnait à coups sourds une sorte de glas.

— Pas possible, déjà l'heure du déjeuner? Nous avons flâné, délicieusement d'ailleurs. Nous allons juste avoir le temps de présenter nos hommages à madame du Fredou.

Tout en me parlant ainsi le chevalier continuait d'écouter la cadence vraiment funèbre de la cloche et, peu à peu, l'énervement semblait lui donner une crise de dents.

Il m'ouvrit la porte du salon, s'échappa derrière moi et je l'entendis marcher vite dans le vestibule à voûte de granit. Le carillon s'arrêta sur une sorte de hoquet. Un cri suivit et, tout aussitôt après, le battant affolé fit entendre un vrai tocsin.

— Assez ! Cela suffit !

Bientôt le couloir fut traversé par un épais garçon dont la bouche ne pouvait plus se fermer tellement les joues rebondies empêchaient les lèvres de se rejoindre. J'eus quelque peine à reconnaître, dans ce mérinos de concours agricole, le valet Jean. Ce triste hère se consolait donc toujours en se gavant de nourriture? Une porte cintrée dissimulée par un rideau fut poussée avec une lenteur inquiétante au fond du salon. En robe d'un violet d'évêque dont les reflets fardaient son teint, madame du Fredou m'apparut. Elle hésita, puis elle s'avança avec une sorte d'abandon douloureux. D'une voix morne, la voix d'une personne mal réveillée, elle dit sans m'avoir aperçu :

— Il me semble, Guy, qu'on a sonné?

— Mordieu ! madame, il me paraît aussi, — riposta le

baron avec un rire dur. Puis il me désigna, j'allais dire, il m'imposa à l'attention de sa femme.

Était-ce Adélaïde? Il me paraissait n'avoir devant moi que le fantôme de la châtelaine que j'avais connue l'année précédente. Il est vrai que la pénombre du salon tenu presque clos n'éclairait qu'un seul côté de madame du Fredou, creusait ses orbites, blêmissait son teint, pétrifiait ses traits immobiles. C'était bien toujours le même beau visage de matrone romaine, inexpressif, ou plutôt figé dans une expression concentrée de souffrance. Les yeux, que j'avais vus trop mobiles, s'étaient endormis, et quoiqu'ils fussent largement ouverts, j'aurais juré qu'elle n'apercevait aucun détail du salon.

Ils avaient la fixité vague des aveugles.

Je lui offris mon bras. Elle parut ne point l'apercevoir.

— Madame, — s'écria le baron.

Elle posa une main d'automate sur mon coude et je dus marcher avec une lenteur funèbre, car je sentais sa résistance ou plutôt son indifférence, son absence.

— Pourquoi cette atmosphère de cave, ici? — grommela M. du Fredou quand nous entrâmes dans la salle à manger aux boiseries brunes dont le parquet gémissait sous le pied. — Ouvrez les volets de la troisième fenêtre, Jean.

Le serviteur se jeta contre l'espagnolette, les mains en avant, comme s'il voulait plonger dans une rivière.

Repas pénible. L'attitude de madame du Fredou me gênait. Elle se taisait et paraissait attendre je ne sais quel événement étrange. Cependant je multipliais mes efforts afin de l'éveiller et j'y réussis un peu. Sans répondre directement à mes questions, elle éprouva le besoin de m'affirmer que, ne se connaissant pas une amie dans le pays, — oui, de simples relations mondaines, insista-t-telle, — néanmoins ses jours passaient rapides dans les occupations de son intérieur.

— Le croiriez-vous, madame du Fredou est une merveilleuse maîtresse de maison. Son ordre effrayant m'épouvante, — plaisanta le baron. — Moi, je suis le ministre des affaires extérieures et vous avez constaté le piteux état de mon département.

— Non, il est bien ainsi et c'est peut-être moi qui exagère et qui me trompe, — répondit madame du Fredou de sa voix

sourde ; et son regard exprimait une humble admiration pour le baron.

Celui-ci devenu pâle, le front bas, la fourchette et le couteau l'un sur l'autre dans son assiette, chuchota :

— Qui ne s'est jamais trompé en cette vie?

Un silence presque angoissant suivit cette déclaration.

Un chat jeune avait sauté du parc sur l'entablement d'une fenêtre et nous fixait de ses pupilles d'or.

— Vous disiez, madame? — s'exclama brusquement le baron.

Adélaïde n'avait pas ouvert les lèvres. Elle frissonna :

— Je suis de votre avis, Guy, — répondit-elle surprise.

Il éclata d'un rire impertinent.

— J'aurais bien voulu voir le contraire.

Elle s'aperçut de son étourderie et parut humiliée. Aussitôt M. du Fredou s'approcha de sa femme.

— Vous n'êtes pas bien sur cette mauvaise chaise, petite madame. Pourquoi n'avez-vous pas pris votre fauteuil habituel? Est-ce à cause de monsieur? Par exemple ! notre ami serait contrarié s'il savait que vous vous gêniez.

Il apporta un siège à dossier de cuir et l'obligea à l'accepter avec un baise-main respectueux.

A ce moment les yeux transparents d'Adélaïde remontèrent vers les solives du plafond et, pour la première fois, ces yeux de statue prirent une expression humaine à la fois ravie et désespérée.

Dehors la brume se résolvait en eau. Pluie nostalgique de Bretagne qui semblait larmoyer sur les temps morts.

— J'aime la pluie, — murmura madame du Fredou de son air étrange d'hypnotisée.

— Vous avez changé d'avis Adélaïde ! je vous ai connue avide de soleil.

Sans répondre à son mari elle s'absorba dans la contemplation des carreaux où les gouttes coulaient une à une comme des larmes sur des joues.

Nous étions au dessert ; Jean avait placé devant moi un compotier d'argent sur lequel de jolis amours en guirlande dansaient une ronde. J'en fis compliment.

Avec une moue complaisante le chevalier m'approuva :

— Oui ! Oui ! pas trop laid ! C'est un cadeau de Louis XVI à mon grand-oncle de Kerguin.

— Si vous vous intéressez aux bibelots, monsieur, je pourrais vous montrer une coupe à fruits, en vieux Saxe, qu'on assure d'un certain mérite, — me proposa madame du Fredou.

Elle s'était levée avec un empressement étonnant.

— Quelle diantre d'idée avez-vous d'attirer votre vaisselle, madame? — maugréait le chevalier.

Interdite, Adélaïde s'était arrêtée entre la table et le buffet.

— Allez ! Allez ! madame, — reprit-il avec une méprisante condescendance, vous tenez à montrer, vous aussi, un sou-venir de fa-mil-le.

La pauvre femme n'osait plus ouvrir le meuble. Tout à coup, avec une sorte de coup de tête, geste dont l'exagération me surprit, elle saisit une coupe de style rococo, du Louis XV germanisé, à bergères trop bleues et seigneurs trop roses. Poliment, je l'admirai.

— Quelle laideur prétentieuse, — me soufflait le chevalier.

A ces mots madame du Fredou prononça de son étrange voix sourde :

— Le goût de mes parents m'est cher.

— Madame, je respecte votre piété filiale, — dit son mari en s'inclinant et il lui prit des mains la coupe de Saxe.

Comme pour réformer son jugement il la tournait et retournait entre ses doigts de plus en plus nerveux. Un œil cligné, il éloignait le vase à bout de bras, puis le rapprochait de son nez. Brusquement le Saxe tomba et se brisa.

— Saperjeu ! — s'explama-t-il.

Sa femme était devenue livide :

— Ah ! Guy ! Guy ! vous venez de... vous...

— On pourra peut-être la réparer, — suggérai-je, désolé.

De la bottine le chevalier repoussait les débris et s'excusait avec un calme parfait :

— Je suis au désespoir, Adélaïde. Au désespoir, ma chère amie. Je suis d'une ma adresse...

— Mon Dieu ! — se plaignait madame du Fredou, — je tenais tant à ce souvenir de ma grand-mère !

Elle se laissa choir sur son fauteuil. Lestement le baron vint

ployer un genou devant elle et, avec la petite voix puérile qu'il affectait dans ses câlineries :

— Cette chère petite madame me pardonnera? — demanda-t-il. — Je suis un maladroit.

— Oh ! Guy ! est-ce de la maladresse? Vous ne vouliez plus voir cette coupe...

— Qu'entendez-vous par là, Adélaïde? Je vous jure que je suis au comble de l'affliction.

Il avait appuyé dévotement ses lèvres sur les mains de sa femme réunies dans ses paumes, mais ses yeux souriaient avec une sorte de ravissement secret.

— Voyons, madame, finissons-en avec cette petite scène de ménage. Notre voisin va nous bien mal juger.

Encore troublée madame du Fredou pria mollement son mari de se relever.

— Pas avant que vous ne m'ayez pardonné, — déclara-t-il sèchement.

Elle le considéra avec un navrant sourire où il me sembla lire de l'amour, du désespoir, de l'humiliation et du ressentiment.

— Vous êtes pardonné.

Enfin il se redressa et, sonnant le valet, stupide à la vue de la vaisselle cassée, il lui commanda d'en emporter prestement les morceaux.

...La pluie tombe à flots quand nous rentrons dans le salon que le ciel obscur enténèbre. Aux fenêtres suinte le lierre luisant.

— Il faudrait couper ces verdures, mais je ne le ferai pas sans obtenir votre approbation, petite madame. Qu'en pensez-vous ? — questionne le baron qui s'est rapproché d'une fenêtre.

— Faites à votre guise, — répond-t-elle froidement.

— Oh ! Oh ! toutes les dames affectent l'effacement et, néanmoins, ce sont elles qui mènent la barque, sans en avoir l'air, — prononce le gentilhomme avec un sourire malin.

A cette audacieuse assertion, Adélaïde soupire.

— Dans ma famille, — dit-elle, — enfant gâtée, j'accomplissais mes volontés les plus déraisonnables. Il me souvient qu'un jour, mon père...

— Oh ! de grâce, ma chère amie, l'interrompt avec viva-

cité M. du Fredou, — gardons ces confidences de votre famille pour notre tête-à-tête ; elles n'intéressent pas notre ami.

Une fois de plus l'humiliation incline le beau visage de la châtelaine ; mais déjà le gentilhomme a saisi le poignet de sa femme et le presse amicalement.

Elle paraît insensible à son attention. Quelle blessure profonde a-t-il rouverte? Un silence écrasant, le mot n'est pas exagéré, nous contraint tous les trois. En cette gêne je m'évertue à trouver une diversion et, assez ridiculement, je demande à madame du Fredou :

— Aimez-vous les poètes?

J'étais assuré du contraire puisque je n'avais aperçu que des journaux et pas un livre dans cette maison. Contre mon attente Adélaïde me répondit avec une vivacité singulière qu'elle aurait goûté les vers s'ils n'avaient pas déplu à son mari.

— Moi ! — se récria-t-il. — Par exemple ! Tout au contraire j'en raffole... à la condition qu'on me les récite, car les lire... Insistez avec moi, Adélaïde, pour que notre ami nous récite un poème.

Les voyant si bien disposés et heureux de me délivrer moi-même de la pénible atmosphère que nous respirions, je leur annonçai une poésie de Charles Le Goffic : *le Vieux Manoir* :

Mon cœur est un manoir croulant et solitaire
Un vieux manoir perdu de l'antique Occident.
Entre qui veut. Le vent, la brume et le Mystère
Par ses corridors vont rôdant.

A ma surprise je m'aperçus que les yeux du chevalier s'étaient remplis de larmes. Cette sensibilité exagérée me surprit. Il me fit signe de continuer :

Mais toi qui viens si tard dans ma vie et qui portes,
Comme un beau lys altier, ta jeunesse à la main,
Reste au seuil de mon cœur ; ne franchis pas ses portes ;
Sois la passante du chemin.

Madame du Fredou m'écoutait, inerte. Accoudé derrière son fauteuil le baron semblait regarder la pluie tomber. Et j'achevai :

...L'ombre peut redescendre
Le vieux manoir perdu qui n'a plus d'habitants
Gardera jusqu'au soir sur sa face de cendre
Le reflet blond de tes vingt ans.

Avant que j'eusse relevé la tête, il me parut entendre un bref sanglot. Le baron, le dos tourné, tambourinait les vitres de ses ongles.

— Délicieuse poésie, — dit-il enfin, sans cesser de considérer le parc à travers les carreaux.

Enfin il revint vers madame du Fredou, et se penchant pardessus son épaule, il lui chuchota :

— Que de grâces nous devons rendre à notre ami pour nous avoir déclamé cette émouvante pièce!

A voix basse Adélaïde répéta avec un son de voix amer qui ne quittera jamais ma mémoire :

— « Le vieux manoir gardera jusqu'au soir sur sa face de cendre le reflet blond de tes vingt ans. » Quels menteurs, ces poètes !

Le chevalier grimaça sans pouvoir articuler une parole. Son émotion l'étranglait et je crus sentir qu'il rageait de ne pouvoir m'en dérober l'expression.

La pluie avait cessé de faire entendre son triste grésillement sur les feuilles dures des châtaigniers. Je pris congé de mes hôtes. En me reconduisant, M. du Fredou, comme par hasard, enfonça son coude dans le portrait du sénéchal. Une exclamation retentit dans le salon. Mais déjà, mon hôte et moi, nous avions franchi le vestibule et le baron protestait qu'il ne me permettrait pas de me tremper et qu'il allait me faire reconduire en voiture.

Tandis que le cocher sortait un landau de la remise, à la vue des pelouses négligées où les massifs anciens pourrissaient et devant les toitures en selles sur leurs accoyaux moulinés, M. du Fredou me demanda soudain, sans que rien me préparât à cette question :

— Quand vous fréquentez certaines gens, ne les étudiez-vous pas un peu comme le naturaliste penché sur des animaux curieux ? Vous devez faire quelquefois de singulières découvertes?

Gêné par le ton presque agressif du gentilhomme, je répondis quelques banalités polies et je montais dans le landau. Malgré les efforts du cocher paysan qui carreyait entre les ornières de l'avenue, la boue sautait jusqu'aux lanternes.

Là-bas, sur le seuil verdi du manoir, la grêle silhouette de

M. du Fredou s'apercevait encore. Il appuyait chacune de ses mains sur les côtés de la porte et il fixait durement la cîme d'un ehêne.

* * *

Je regagnai Paris et huit mois s'écoulèrent encore. Cependant je ne pouvais plus oublier monsieur et madame du Fredou, aussi, rentré en Bretagne, la curiosité me vint d'apprendre la suite de l'histoire des habitants de ce « vieux manoir qui gardera jusqu'au soir sur sa face de cendre le reflet blond des vingt ans de madame du Fredou ».

En effet, Adélaïde devait avoir été très belle et je comprenais qu'une passion encore vive, — les passions n'engendrent-elles pas souvent des haines? — pût couver dans le cœur du chevalier.

Un après-midi je me mis en route pour le manoir. L'état d'abandon de Mellac me désola aussitôt que j'eus franchi les pilônes de granit qui marquaient au bord de la route de Vannes à Trévera la limite de cette propriété. Le bois mort du dernier hiver achevait de pourrir sur la chaussée et, dans les fossés qui n'avaient pas été curés, les joncs poussaient. Devant moi un char-à-ridelles tiré par des bœufs et lourdement chargé creusait un peu plus profondément les ornières qui rendaient le chemin presque impraticable aux voitures de maître. J'en conclus que les châtelains ne devaient plus quitter jamais leur maison et que leurs fermiers en profitaient pour utiliser l'avenue qui leur était jadis interdite.

Un hasard récent m'avait permis d'entendre le notaire de Trévera vanter le solide fortune de M. du Fredou. Pourquoi donc négligeait-il son domaine?

Un soleil ardent, non pas doré, mais presque blanc, desséchait la pelouse où les mauves, le plantain et les pissenlits tendaient à remplacer le gazon vaincu par leurs espèces plus vivaces. Sur les communs, en vis-à-vis du manoir, les araignées champêtres avaient tissé entre les chêneaux et les portes de la remise et de la sellerie. Le lierre et les glycines couvraient les volets des lucarnes du manoir. Depuis combien de temps étaient-ils donc fermés? Un petit tilleul avait poussé devant

l'une des fenêtres du salon et les domestiques n'avaient pas songé à l'extirper. Avec leur intrépidité coutumière les ronces étaient parvenues à s'infiltrer sous le perron et leurs bras épineux écartelaient l'appareillage. Malgré moi, à cette constatation, l'envie de battre le gras valet me vint et j'excusai les vivacités passées de son maître devant le spectacle de tant d'incurie.

J'entrai dans le vestibule désert. J'appelai sans succès. Du poing je frappai la porte cintrée qui donnait accès à l'office. Enfin je m'enhardis jusqu'à pénétrer dans la cuisine, vaste salle dallée d'ardoises au plafond à grosses poutres noircies par la suie. Un immense billot de chêne tenait lieu de table. Pas de feu dans l'âtre. Aucun objet sur le dressoir et sur le buffet rappelant le désordre de la vie. Chaque assiette, chaque flacon, chaque casserole à son clou, à sa place. Ah ! çà, où diable les serviteurs s'étaient-ils cachés? Je sortis par la porte qui donnait sur le bois de Mellac. Des tabliers bleus séchaient sur un fil de fer et un chat aux yeux d'or, écrasé sur ses pattes, montait la garde devant un cerisier fréquenté des merles. Je n'insistai plus et je m'en retournai par un sentier qui, conduisant à la chapelle de Mellac, me permettait d'économiser un bon kilomètre. J'allais atteindre cet oratoire médiéval en sous-bois d'une boulaie, quand, par son porche à grosses moulures ogivales, un vieillard en sortit. Cheveux et moustaches d'un blanc d'argent, bajoues molles et veinées de fibrilles de sang, prunelles aciérées. Une mauvaise jaquette noire le vêtait. Je reconnus avec peine M. du Fredou. Je le saluai et, souriant, je marchais vers lui, lorsqu'il répondit à ma politesse par le coup de chapeau distrait d'un propriétaire rencontrant sur son domaine un étranger. Il s'éloigna par un sentier oblique, la tête si basse sous le dos rond qu'à peine le sommet de son feutre dépassait la ligne des épaules. Son mince corps flottait dans son habit. Un air d'abandon extrême l'empêchait de marcher droit devant lui. Par instant il sinuait comme un homme de volonté fléchissante. Rien ne pouvait plus me rappeler l'alerte du Fredou qui m'emmenait jadis au pas de charge dans ces avenues. Ma pitié fut plus grande que ma stupéfaction d'un tel accueil. Je continuai ma route en me souvenant de l'air furtif avec lequel ce châtelain était sorti de la chapelle. Les croyances religieuses de M. du Fredou m'avaient jadis paru

assez tièdes et je doutais qu'il fréquentât son oratoire afin d'y prier.

Tout en me rapprochant de Trévera, je remuais ces idées sans pouvoir trouver une explication satisfaisante au drame silencieux dont je venais d'être le témoin. Je venais de prendre un sentier hayé d'ardoises hautes comme des menhirs, et je m'engageais sous le couvert d'une châtaigneraie dont les bogues hérissées dansaient au vent, quand un grand homme en blouse de drap beige, solidement guêtré, me salua. Au premier moment je cherchai son nom ; ses cheveux en brosse qui dessinaient sur son front bas la forme d'une accolade me rappelèrent M. des Clos du Hallais rencontré chez le baron. Il me parut, — était-ce l'effet d'une bonne digestion et d'un repas succulent, — heureux de me rencontrer. Nous n'avions pas échangé vingt phrases en notre existence et, pourtant, aussitôt, il me traita en ami de vingt ans .Pour répondre à tant de bonne grâce je crus devoir m'intéresser à ses occupations. Son rire sonna une vraie fanfare de cavalerie, avant qu'il ne répondît à ma question :

— Ah ! monsieur, en vous inquiétant de mes travaux, vous pensez peut-être plaisanter? Vous avez tort. En vérité ma vie est renouvelée. Au lieu de me contenter de toucher des fermages dont les sommes tombaient automatiquement dans mes tiroirs à la Saint-Michel, j'ai placé des métayers sur mes terres et je suis tout à la fois leur conseiller et mon propre gérant. Les engrais, les semences et jusqu'à l'outillage sont achetés par mes soins et je fais bénéficier mes métayers des prix avantageux obtenus par quantités. Je suis haletant de l'aube au couchant. Je ne m'en plains pas, car je transforme vraiment mes propriétés. Les agriculteurs du pays n'en peuvent croire leurs yeux. Ah ! l'initiative en culture, tout est là !

Sur cette pensée, M. des Clos tapa du bout ferré de sa canne la souche d'un orme et noya son menton dans son cou musculeux. Évidemment, il s'appréciait à sa valeur.

— Excusez mon indiscrétion, — reprit-il, — mais le sentier que vous suivez conduit à Mellac. Est-ce que, par hasard?...

Je fixai le propriétaire et lui répondis qu'en effet je m'étais rendu à Mellac afin de présenter mes hommages à madame du Fredou.

Des Clos se pencha vers moi comme s'il n'avait pas compris.

— Ah ! çà ! n'êtes-vous donc pas au courant? Au fait, huit mois de l'an vous n'habitez pas le pays... Quelle histoire ! Mon Dieu !

S'étant avancé de quelques enjambées, le propriétaire alla fourrager avec son bâton un talus mousseux.

— Si nous nous asseyions ici ? les jambes me rentrent dans le corps. Songez qu'à cinq heures, ce matin, je surveillais déjà la mise en pots à ma laiterie du Brezio.

Quand nous fûmes installés sur la mousse avec de petits saules flexibles comme dossiers, il commença son récit en battant des talons la levée de terre :

— Madame des Clos s'était toujours doutée que cela finirait mal pour nos amis du Fredou. Vous aussi, peut-être?

— Pourquoi? — demandai-je. — Aucune raison ne me permettait de.....

— Pas possible? Vous ignoriez donc leur passé?... Mais n'embrouillons rien. Occupons-nous d'abord du présent. Je m'imagine aisément ce que vous avez vu, si vous avez trouvé madame du Fredou. Assise dans son fauteuil, comme endormie et ses beaux yeux pourtant ouverts, Adélaïde s'établit pendant des heures devant le portrait du sénéchal, vous vous rappelez ce bonhomme en perruque exposé près de la porte aux courants d'air?

» Quoiqu'elle ait une prédilection pour ce tableau, madame du Fredou s'installe d'ailleurs aussi bien devant un lambris, un rideau, un placard. Rien ne peut la déranger d'une contemplation sans objet qui dure pendant des heures, qui n'aurait peut-être pas de fin?

» Jusqu'au mois dernier, pendant ces factions étonnantes, elle se donnait encore une contenance au moyen d'un crochet ou d'un tricot ; à présent ses mains vides restent aussi fixes que le corps et la tête. Jadis nous comparions cette belle Adélaïde à une statue ; nous ne savions pas prophétiser avec tant de justesse.

» — Madame, eh ! madame, — vient lui corner Colette le soir venu, — votre dîner vous attend?

» Elle semble insensible à cet avertissement.

» — Madame, — lui crie Jean, — le feu flambe et votre lampe est allumée.

» Elle ne bronche pas. Elle continue de geler et de rester la face tournée vers l'ombre.

» Il faut que son mari vienne lui prendre le bras. Elle le suit sans résistance, et presque avec un certain plaisir. C'est à ce point que s'il lui faisait accomplir dix fois le tour de la table avant de l'arrêter devant son fauteuil, elle ne protesterait point. Et cette chose est arrivée au baron, quelquefois aussi insensé qu'elle. Ils tournaient, hagards, l'un et l'autre, devant leur valet épouvanté. A la fin des repas silencieux, le baron va s'adosser à la cheminée et il empêche le service de s'accomplir car il ne peut pas souffrir un être en mouvement autour de lui. Pendant une heure, parfois davantage, il considère sa femme. Et suivant son humeur, ses yeux s'emplissent d'éclairs ou de larmes. En vérité, cet homme peut être fier de sa victoire ! Il lui fallut trente-six années pour se venger de cette très honnête femme. Quelle patience ! Pourquoi donc l'avait-il épousée?

J'interrompis ce bavard de des Clos pour lui demander la cause de cet effroyable désaccord.

— Désaccord, — reprend-t-il, — il n'y eut jamais de désaccord véritable entre eux. Au fond, ils se convenaient, ils pouvaient s'aimer, ils se sont peut-être aimés? Malheureusement un ressentiment implacable habitait le cerveau du baron, sinon son cœur. Il faut vous expliquer qu'avant son mariage Guy du Fredou végétait avec trois petites mille livres de rente dans son manoir. Un peu par intérêt et surtout par passion véritable pour la beauté et la douceur d'Adélaïde Duponnard, fille d'un gros marchand de bois, il la fit demander par feu le baron, son père, d'ailleurs peu flatté de cette mésalliance. Le croiriez-vous, monsieur Duponnard accueillit avec faveur le baron, mais Adélaïde le refusa, soutenue par sa mère, née Rouxel, et descendante du noble homme Rouxel, le sénéchal à gros nez et jabot que vous connaissez. Cette dame racontait qu'elle se croyait aussi distinguée par sa naissance que le baron et qu'elle ne voyait pas pourquoi Adélaïde consentirait à prendre ce gentilhomme ruiné, plutôt laid et de caractère difficile.

» Si, moi, des Clos du Hallais je m'étais trouvé dans un cas semblable, je me serais retiré de cette famille Duponnard. Au contraire, le baron alléguant son amour, s'entêta. Vous connaissez sa souplesse, sa volonté, son esprit, ses ressources? Il persévéra tant et si bien qu'après une hésitation d'une année mademoiselle Duponnard consentit à devenir madame du Fredou. Puis, à peine mariée, elle s'éprit d'une vive passion pour un mari séduisant par sa grâce, son éducation et une galanterie raffinée qui celait un orgueil immense. Dès les premiers mois de son mariage, Guy commençait à se venger. Une Duponnard avait osé refuser un gentilhomme d'une noblesse prouvée de cinq siècles? Avec la science infinie que vous lui supposez, et sous le couvert d'un respect mensonger, il s'ingénia afin de ruiner la volonté de sa femme, lui distillant les humiliations d'une touche si légère qu'un baise-main semblait en effacer la piqûre. Trente-six ans s'écoulèrent sans qu'un seul jour l'araignée oubliât sa mouche et ne lui suçât un peu de sa moelle.

» Maintenant on assure Guy du Fredou désespéré de sa victoire, car s'il haïssait mademoiselle Duponnard et la famille Duponnard, il aimait Adélaïde. Aussi il verse dans une sombre piété et, chaque jour, en méditation devant les tombes de ses ancêtres, il doit leur demander avis sur son abominable injustice.

A ces derniers mots le grand des Clos flanqua un coup de sa canne sur une brindille qu'il rompit, et sourit...

CHARLES GÉNIAUX

LA PROPAGANDE FRANÇAISE

EN ESPAGNE

En apportant des indications précises sur le rôle de la propagande allemande en Espagne, l'article de M. Albert Mousset[1] avait attiré l'attention sur l'opportunité d'organiser une propagande française.

Les formes de cette propagande, et même son utilité, ont prêté à d'assez vives discussions. Certains hispanisants, et non des moindres, l'estiment superflue, voire même nocive. Ils comptent sur la victoire finale pour rallier à la cause du droit les neutres qui s'en sont détachés. Au contraire, les journalistes en général et quelques parlementaires ont tendance à trouver « qu'on n'en fait pas assez », et que les moyens par lesquels nos compatriotes tâchent à contrebattre les menées germaniques en Espagne sont débiles ou inopérants. Ils rêveraient d'une imposante organisation de combat, dressée en face du *Nachrichtendienst*, imitant les procédés d'intimidation de la fameuse agence de Barcelone, et lui rendant coup pour coup.

Il semble qu'entre la passivité et le prosélytisme outrancier des Allemands, il y ait place pour une attitude discrètement interventionniste.

Si surprenante que la chose paraisse, beaucoup d'Espa-

1. *Revue de Paris*, 1er octobre 1915.

gnols ignorent complètement le véritable état moral de la France. La preuve en est dans le crédit persistant que trouvent la légende « des deux France » et les divagations sur le thème de la frivolité française. Ne serait-ce que pour remettre les choses au point, il nous faut, bon gré mal gré, entrer dans la controverse et défendre le bon renom du pays.

Il serait d'ailleurs imprudent de paraître se désintéresser ostensiblement du conflit formidable d'idées et de passions qui, à l'ombre de la neutralité politique, rompt l'unité morale de nos voisins. Il est vraisemblable qu'eux-mêmes verraient dans une abstention de ce genre une marque de dédain et que leur susceptibilité chargerait d'un nouveau paragraphe le chapitre déjà long de nos prétendus égoïsmes.

Mais le système qui consisterait à emprunter aux Allemands leur gesticulation agressive et leur littérature d'exportation est indéfendable. Les Teutons partent, dans leurs polémiques, d'un principe qui ne saurait être le nôtre. Ce n'est pas pécher par exagération que de dire qu'ils ne comptent point en Espagne de sympathies désintéressées. Ils ne sont pas aimés pour eux-mêmes. Leur force vient surtout des rancunes qu'attisent contre l'Angleterre et la France les partis d'extrême-droite et les catholiques-politiques. Au cœur de chacun de nos ennemis, il y a, justifiée ou imaginaire, une blessure d'amour-propre. Ce fut l'habileté des propagandistes germains que de trouver un mot de ralliement à ces haines dispersées. Mais, si la cause austro-allemande est ce mot de ralliement, elle n'est rien de plus. Aucune affinité d'aucune sorte, aucun intérêt sérieux n'attirent le peuple espagnol vers l'Allemagne. Et le jaimiste le plus fanatique qui écrit tout le contraire, est dans son for intérieur convaincu de cette vérité.

Faute de sympathies positives sur lesquelles la germanophilie puisse prendre appui, l'Allemagne a dû alimenter et exaspérer les aversions qui existent dans certains clans politiques ou religieux à l'égard de la Triple-Entente.

Cette nécessité explique le caractère tumultueux de la propagande de nos ennemis. Elle explique également les raisons pour lesquelles il serait désastreux de les suivre sur leur terrain.

Nous avons, indépendamment d'intérêts concrets, de solides affinités ethniques et intellectuelles avec l'Espagne. Nous avons en outre, dans la guerre actuelle, l'incomparable argument d'une cause dont l'équité s'impose. Il serait donc paradoxal de recourir à des moyens subjectifs de persuasion pour manifester l'évidence ou justifier la justice. Ce serait risquer de faire naître des doutes, là où nous voulons fortifier des convictions.

Au surplus, les trucs du prosélytisme allemand, le journal qu'on distribue dans la rue, le prospectus qu'on glisse sous la porte, ont aujourd'hui fait leur temps. Les Espagnols qualifient d'un mot expressif et intraduisible ce genre de propagande, en disant qu'elle est *contraproducente*. Et, de fait, nombre d'adhésions nous sont venues, qui n'ont d'autre origine que l'irritation produite par cet impudent racolage.

Notre rôle, semble-t-il, doit se limiter à celui d'informateurs aussi soucieux de rester en éveil que de n'être jamais indiscrets. Nous n'avons pas de sympathies à mendier. Nous avons des ennemis ou des indifférents à éclairer, des amis surtout à soutenir et à stimuler. Les Espagnols francophiles sont les meilleurs artisans de notre propagande. Documentons-les, mais de façon à ce qu'ils puisent, dans notre impartialité même, un encouragement à raisonner et à manifester leurs préférences. Ne substituons pas notre faculté de jugement à la leur et apportons des faits, peu ou point de commentaires. Évidemment les germanophiles qui ont perdu le sens critique nous fermeront leurs oreilles. Mais leur insurmontable entêtement ne mérite pas nos égards. Il est nécessaire avant tout, non pas d'inonder la Péninsule d'une littérature de propagande à grand fracas, mais de parler clairement et sobrement. C'est au reste ce qu'on a compris à Madrid.

***

Pour combattre la propagande allemande qui, depuis le premier jour de la guerre, avait pris un développement considérable, quelques Français constituèrent au mois de décembre 1914, un « Comité international de propagande », qui groupa autour de lui les bonnes volontés des nationaux de la

Triple-Entente et de la Belgique en vue d'une action commune et méthodique.

Ce comité où les personnalités les plus autorisées de la colonie française de Madrid ont spontanément apporté leur concours, publie, tous les quinze jours, un bulletin intitulé : *Documentos é Informes*. Ces brochures sont tirées, suivant les cas, à 40, 50 et 60 000 exemplaires, et, grâce aux efforts des comités provinciaux, répandues jusque dans les provinces les plus reculées. Les *Documentos* avaient été précédés de quelques semaines par une autre publication, le *Boletín de Información*, qui, avec un tirage plus restreint, et consacrée exclusivement à des informations de source française, s'adresse à un public limité de parlementaires, de journalistes et d'intellectuels.

Comme leur nom l'indique, ces bulletins ne sont pas des organes de polémique. On y chercherait vainement les attaques grossières et les apologies *colossales* du trop célèbre *Servicio de Informaciónes* de Barcelone. Les *Documentos* et le *Boletín* ne publient que des textes, des rapports officiels, des documents. Jamais ils ne les commentent. Ils les soumettent au jugement du lecteur impartial, sachant que, sous leur apparente sécheresse, les documents ont une force d'expression infiniment plus saisissante que toutes les apologies.

C'est ainsi qu'ont paru successivement des extraits du procès-verbal de la commission d'enquête chargée de rechercher les atrocités commises par les troupes allemandes ; la déclaration lue par M. Viviani, président du Conseil, à la tribune de la Chambre des députés, le 22 décembre 1914 ; le discours de M. Poincaré à la cérémonie de la translation des cendres de Rouget de l'Isle aux Invalides; une traduction de la lettre pastorale du cardinal Mercier; des extraits du manifeste des savants allemands et la réponse des universités de France et des facultés catholiques. Six fascicules sont consacrés au récit des cruautés commises par les troupes du kaiser en Belgique et en France, au bombardement des cathédrales de Reims et de Soissons, de l'hôtel de ville d'Arras, etc. Le *Boletin de Informacion* a été le premier à publier d'après les livres diplomatiques une étude sur les responsabilités de la guerre européenne ; un exposé, d'après des données de source

officielle, des opérations pendant les dix premiers mois de la guerre en France, en Belgique et sur le front serbe. On y trouve encore des renseignements sur la façon dont les Français ont compris la guerre ; des études documentaires sur la situation comparée de la France et de l'Allemagne au point de vue économique ; sur les usages qui régissent la guerre maritime et la manière dont ils ont été violés par les sous-marins germaniques ; sur l'idée peu flatteuse et entièrement erronée que se font du peuple espagnol certains savants d'outre-Rhin qui furent jadis admirablement reçus par leurs collègues de la Péninsule, etc.

En plus de ces bulletins, le comité édite un supplément illustré aux *Documentos é Informes*. Ce supplément, contrairement aux publications allemandes analogues, ne reproduit que des photographies d'un caractère exclusivement documentaire. De nombreuses planches montrent la cathédrale de Reims après le bombardement et les champs de ruines qui marquent le passage de la horde germanique. D'autres conduisent le lecteur dans les tranchées et font défiler sous ses yeux les divers aspects de la lutte souterraine. Un commentaire très sobre accompagne chaque reproduction.

Intéressant plus particulièrement l'Espagne, deux brochures, *la Conveniencia española en la guerra actual*, de M. José Eugenio Ribera, et *A los catolicós germanofilos de España y otros paises*, de M. l'abbé Lugan, ont été également publiées par les soins du Comité international de propagande. On a voulu, dans ces tracts, exposer et réfuter les théories allemandes de conquête et du droit du plus fort. Parmi nos voisins, un certain nombre se sont laissés prendre au mirage de la « Kultur » et il importait de leur montrer, d'après les paroles mêmes des théoriciens les plus connus du pangermanisme et d'après les faits, quelle serait la conduite de l'Allemagne envers les nations qu'elle considère comme impuissantes à lui résister. « Croire que l'Allemagne éprouve pour nous des sympathies — écrit M. Alcala Galiano [1], — que son empereur nous est reconnaissant, qu'il a un intérêt quelconque à agrandir l'Espagne, ce sont là des chimères que seuls peu-

1. Alvaro Alcala Galiano, *la Verdad sobre la guerra*. Madrid, Fortanet, 1915, 3e édition, p. 57.

vent se forger des esprits puérils qui attendent le triomphe du kaiser comme les enfants attendent la venue des Rois Mages. »

S'adressant plus spécialement aux catholiques germanophiles, M. l'abbé Lugan, professeur aux Semaines sociales d'Espagne, leur expose que la germanolâtrie est contraire aux intérêts politiques intérieurs et extérieurs de leur pays et que, loin de songer à lutter pour le triomphe d'un idéal religieux commun, les Teutons ont toujours montré une hostilité farouche contre le catholicisme.

Avant leur publication, ces brochures avaient donné lieu à des conférences et à des lectures publiques à l'Institut français de Madrid. Cet établissement, dont le rôle est de resserrer les liens intellectuels qui unissent les deux sœurs latines, se devait de prendre part à la propagande. Il a organisé les mercredi et samedi de chaque semaine des « Lectures sur la guerre » et des conférences dont le programme a été élaboré par M. Pierre Paris, directeur de l'École de Hautes Études hispaniques. Ces conférences, toutes d'actualité, ont été faites tantôt par des membres de l'Institut français, tantôt par des Espagnols. Aborder, en territoire neutre, des sujets d'une actualité aussi brûlante (les atrocités allemandes en Belgique, l'éducation du patriotisme français, les préliminaires diplomatiques de la guerre, le blocus, etc.) avait quelque chose de délicat. Il faut reconnaître que, non seulement ces lectures n'ont donné lieu à aucun incident, mais encore qu'elles ont remporté le plus vif succès auprès de la société madrilène[1].

L'œuvre du comité ne s'est pas bornée à la publication des brochures précitées. Il centralise tout ce qui a trait à la propagande française et assure la répartition dans toute l'Espagne des fascicules et des livres qui lui sont adressés par

1. D'une portée plus générale fut le récent voyage des académiciens français en Espagne. L'Institut de France avait envoyé dans la Péninsule une délégation composée de MM. Edmond Perrier, Étienne Lamy, Bergson, Widor, Imbart de la Tour. Quel qu'ait été le sujet traité, l'Ame française (M. Bergson), l'Instinct (M. Edm. Perrier), Jeanne d'Arc (M. Imbart de la Tour), Massenet (M. Widor), les académiciens sont toujours restés sur le terrain spéculatif. Ces conférences n'ont jamais été une œuvre de polémique. A peine y eut-il quelques indiscrètes allusions aux grands événements qui se déroulent au delà des monts. Ces conférences ont remporté un éclatant succès.

les différentes associations ayant leur siège en France ou dans les pays alliés.

***

La propagande française en Espagne ne se limite pas aux publications du comité de Madrid. A la fin de décembre 1914, l'Alliance française et la Chambre de commerce de Paris décidèrent d'éditer chacune un bulletin qui serait distribué dans les pays neutres. Ce sont le *Boletín de la Alianza francesa* et les *Documentos acerca de la guerra, boletín de informacion, publicado por la Camera de comercio de Paris.* L'un et l'autre ont pour objet de publier des informations « sur les causes de la guerre, sur la volonté qu'a eue la France de l'éviter, sur les procédés de nos ennemis, sur les souffrances des populations innocentes de France et de Belgique, sur les attentats contre les merveilles les plus respectées de l'art humain ». Des résumés très courts de la situation militaire sont soumis chaque quinzaine au jugement des lecteurs. On n'y trouvera jamais ces pages grandiloquentes, qui, dans les feuilles volantes du *Servicio,* annoncent les victoires allemandes.

Dans un même esprit, mais s'adressant à un public différent, le *Bulletin des Français résidant à l'étranger,* rédigé en français, présente à ses lecteurs « un tableau exact, un rapport véridique des affaires de France et des affaires internationales ». Il est surtout destiné à servir de lien entre les exilés et la mère-patrie et à fournir des documents et des renseignements dont nos compatriotes pourront se servir dans leurs réponses aux mensonges des agences de publicité allemandes. Les principaux articles sont signés de noms autorisés : M. Raphaël-Georges Lévy y étudie le crédit de la France, M. Vidal de la Blache, l'impérialisme allemand, M. Georges Weill, ancien député au Reichstag, le problème allemand. On y trouve encore des renseignements sur la situation politique et économique des nations belligérantes et de curieuses reproductions photographiques sur la façon dont les Impériaux maquillent certains dessins de la presse étrangère pour en faire des images de propagande germanique.

Sous le titre de *Estudios y Documentos acerca de la Guerra* [1], la Chambre de commerce de Paris répand en Espagne ces brochures universellement célèbres et que connaissent bien les lecteurs de la *Revue de Paris* [2].

Quel que soit le sujet traité, le *Boletin* et les *Documentos* aussi bien que les *Estudios y Documentos acerca de la guerra* restent fidèles au programme qu'ils se sont tracé : mettre entre les mains du lecteur espagnol des documents irréfutables et des exposés historiques où les faits et les théories tirés des œuvres allemandes les plus significatives sont exposés avec impartialité et sobriété.

*
* *

Il est pénible de constater, mais c'est un fait irrécusable, qu'en Espagne particulièrement, la germanophilie est le sentiment dominant dans les milieux catholiques. Même après les atrocités commises en Belgique et en France, après la destruction de Louvain et le bombardement de la cathédrale de Reims, c'est parmi les partis catholiques que la propagande germanique trouve le meilleur accueil. Il entre dans cet état de choses une ignorance profonde de la vie spirituelle de la nation et une connaissance superficielle du caractère français. Nos anciennes dissensions politiques, nos querelles religieuses, la tendance inconsidérée qui nous entraînait à nous dénigrer nous-mêmes, une littérature d'exportation qui nous présentait sous une apparence caricaturale, devaient, en dehors de toute considération politique, incliner certains catholiques à un esprit de défiance et de réserve hostile. De plus, trompés par les déclarations intéressées et mensongères de nos ennemis, beaucoup s'imaginent que les Austro-Allemands représentent dans le monde les principes d'ordre, d'autorité et de religion indispensables à l'humanité, et que leur victoire doit être désirée dans l'intérêt même du christianisme. C'est pour lutter contre ces opinions erronées et pour défendre la

1. *Études et documents sur la guerre* (Paris, Colin). C'est dans cette collection qu'ont paru : *les Crimes allemands d'après les témoignages allemands*, par Jospeh Bédier ; *Pratique et doctrine allemande de la guerre*, par E. Lavisse et Ch. Andler ; *Comment les Austro-Hongrois ont fait la guerre en Serbie*, par R.-A. Reiss, *1815-1915*, par Ch. Seignobos.

2. Ces publications ont été répandues en Espagne, par les soins du Comité international de propagande.

cause du catholicisme français que s'est constitué à Paris le Comité catholique de propagande.

Les directions et l'esprit de cette propagande ont été exposées dans la courte introduction que Mgr Baudrillart a placée en tête de la première publication du comité, *la Guerra alemana y el Catolicismo*[1].

Pour constituer notre comité et écrire ce livre, nous n'avons voulu que des catholiques avérés, afin qu'ils fussent en droit de dire : « Nous savons ce qu'est la doctrine catholique et ce qu'elle exige, quelles sont les idées dont elle veut assurer le règne, quels sont les actes qu'elle défend même en temps de guerre. — Eh bien ! regardez : voyez ce que fait l'Allemagne et voyez ce que fait la France. » C'était un devoir pour les catholiques français, une obligation impérieuse, que de défendre aux yeux de l'étranger leurs principes et leurs croyances avec conviction, mais sans passion, ni haine.

Ce livre s'adresse à des milieux cultivés, capables de se faire une opinion personnelle. A l'usage d'un public moins informé, le comité édite, sous le même titre, un album « de documents photographiques illustrant la conduite respective des armées allemande et française à l'égard de la religion catholique », et de petites brochures, telles que *El Martirio del clero belga* de M. Auguste Mélot, député de Namur ; la *Carta del Episcopado Belga a los Obispos de Alemania, Baviera y Austria*, et surtout la célèbre brochure de M. Melgar[2], *En desagravio*,

1. Ce livre a paru en français, sous le titre de : *la Guerre allemande et le Catholicisme*. Paris, Bloud et Gay, 1915. Pour les autres publications du Comité catholique de propagande, voir : Mgr A. Baudrillart, *Notre Propagande*. Édition spéciale de la *Revue Hebdomadaire*, 1916, p. 22 et suiv.

2. Don Francisco Martin Melgar, secrétaire de Don Carlos de Bourbon, conseiller intime et éducateur de son fils Don Jaime, est l'une des grandes figures du parti carliste. Depuis longtemps établi en France, M. Melgar a conservé de très nombreuses amitiés en Espagne. Il a publié dans la presse madrilène et provinciale des études très remarquées sur le grand drame européen. « Mieux que tout autre, écrit M. Morel-Fatio dans la préface qu'il a placée en tête de l'édition française (*Amende honorable*) de la brochure, il était qualifié pour redresser les erreurs de jugement et de conduite de ses coreligionnaires et pour enseigner la vérité à tant d'Espagnols traditionnalistes. »

Très clairement, s'appuyant sur des documents dont l'authencité n'est pas discutable, M. Melgar a réfuté les prétendues raisons qui poussent la majorité des carlistes à être germanophiles (les origines de la guerre ; le sophisme du jacobinisme ; les troupes de couleur ; le catholicisme allemand ; la presse carlo-luthérienne, etc.). « Servir la cause allemande, conclut M. Melgar, ce serait commettre une faute de lèse-catholicisme, de lèse-hispanisme, de lèse-carlisme et de lèse-humanité. »

dont le succès dans la Péninsule a été retentissant. Plus de 250 000 exemplaires ont été distribués en moins de trois mois.

Dans toute l'Espagne enfin des comités locaux ou régionaux ont été créés par les soins du Comité central de Paris. Deux bulletins, le *Bulletin de Propagande française* à l'étranger et le *Bulletin de Propagande française, Espagne*, sont destinés à relier entre eux ces organismes et à coordonner les efforts de la propagande.

Aux yeux de l'étranger et des Espagnols, en particulier, ces publications sont un éclatant témoignage de l' « union sacrée » qui, dans les heures tragiques du moment, réunit sous un même drapeau tous les Français, quelles que soient leurs croyances religieuses ou leurs opinions philosophiques.

*
* *

Les comités de propagande ne sont pas les seuls à lutter pour la défense des intérêts français. Dans les principales villes de la Péninsule quelques-uns de nos compatriotes ont fondé des journaux et des revues de combat : la *Razón* à Madrid, la *Revista franco-española* à Séville, *los Aliados* à Malaga.

D'un caractère exclusivement espagnol, paraît à Barcelone, depuis le mois d'avril 1915, un organe illustré, *Iberia*, dont le succès s'affirme de jour en jour. Ce périodique, rédigé par un groupe de Catalans, est destiné à lutter pour l'idéal latin contre le germanisme. Dans cette guerre où deux conceptions de la vie diamétralement opposées sont en jeu, *Iberia* se place résolument aux côtés de la France et de l'Angleterre.

Iberia n'est pas une revue savante, mais un organe de lutte, — lit-on dans la Déclaration. — Loin de nous la pensée de chercher à former une légion étrangère. Notre drapeau, notre idéal, nos écrivains sont Catalans. Nous aimons la France et nous admirons l'Angleterre. Nous haïssons profondément l'Allemagne pour les hécatombes de la Belgique, pour sa conduite sur le sol de la France, pour les scènes de mystérieuse cruauté de la mer du Nord. La science n'a rien à voir avec la barbarie. Voilà pourquoi l'Allemagne a mérité le mépris de tous les hommes civilisés.

Iberia ne publie que des articles se rapportant à la guerre, chroniques, lettres du front, études documentaires et écono-

miques ; mais le grand succès de cette jeune revue est dû en grande partie aux caricatures qu'elle dirige contre les Impériaux.

Il n'est rien, en effet, qu'on puisse comparer, dans les innombrables charges inspirées par la guerre, à la verve cruelle, et émouvante de la revue barcelonaise[1]. Cette raillerie profonde empreinte d'un violent réalisme laisse très loin derrière elle tous les dessins allemands de propagande. Je ne connais rien de plus ironiquement féroce que la page montrant un immense champ de tombes, aux croix surmontées du casque à pointe, et que souligne cette légende : « Nouvelles de la guerre : En Allemagne, la viande commence à manquer. » De même inspiration est le dessin représentant des soldats allemands occupés à l'abattage de l'une de nos forêts. Un gros officier, surpris par tous ces arbres tombant sous la hache, s'écrie : « Mais, diable ! que ferez-vous de tout ce bois? — Des cercueils, mon cher », lui répond l'un d'eux.

Le kaiser et ses complices ne sont pas mieux traités que leurs armées. Guillaume II, debout, les bras croisés sous sa cape blanche maculée de sang, baisse la tête devant le verdict du Temps, un bonhomme méprisant qui s'éloigne en lui jetant ces paroles : « Inutile, Majesté, je ne pourrai jamais effacer toutes ces taches ! » François-Joseph est représenté dansant avec la mort : « Danses viennoises. Le veuf joyeux! » Caché derrière son père qui lève les bras en criant : « *Kamerad !* » apparaît la face mauvaise de l'héritier de l'Empire, un poignard dans la main droite.

« Les dévotions du germanophile » montrent un Espagnol agenouillé devant le Christ de Lépante qu'il invoque pour la victoire des Turcs.

*
* *

Dans les circonstances présentes, il ne s'agit pas de solliciter des sympathies, encore moins d'indiquer, même discrètement, aux Espagnols où sont leurs intérêts matériels et

1. Seuls les dessins de M. Louis Raemaekers, parus dans le *Wereld-Well*, peuvent être comparés aux planches d'*Iberia*. Un album des principales charges de guerre de M. Raemaekers vient d'être édité en espagnol.

moraux. Les Français ont voulu, avant toutes choses, mettre sous les yeux de ceux qui veulent voir et juger, les pièces du procès qui se déroule sur les champs de bataille du Nord et de l'Orient.

Cette action a trouvé un écho dans le pays. Il est encore trop tôt pour donner des renseignements précis sur l'efficacité de cette propagande. Mais si l'on en juge par les très nombreuses lettres de remerciements et de félicitations que reçoit le comité de Madrid, il semble que l'effort ne soit pas resté stérile. D'autre part les *Documentos* et le *Boletin* nous valent d'assez nombreuses lettres d'injures, qui prouvent que les arguments ont porté juste. Enfin les Allemands eux-mêmes, à plusieurs reprises, ont dû se sentir particulièrement touchés, car ils ont publié de grosses brochures en réponse aux écrits de M. Bédier et de Mgr Baudrillart [1].

Il reste sans doute beaucoup à faire, et nul de ceux qui vivent en Espagne depuis le début de la guerre n'est enclin à un optimisme exagéré. Mais les résultats de la propagande française sont tangibles. Et ils ont été acquis sans qu'aient jamais été méconnus le sens de la mesure et le respect de l'hospitalité.

RAYMOND LANTIER

1. Dr Max Kuttner, *¿Crimenes alemanes? Refutación del folleto de José Bédier « Los Crimenes alemanes demostrados por testimonios alemanes » y contestacion a la luz de documentos franceses*, et « *La guerra alemana y el catolicismo* ». *Defensa alemana contra ataques franceses. Editado par católicos alemanes.*

L'administrateur-gérant : A. BACHELIER.